

Fantôme de la rue de Venise, roman inédit



COLLECTION ILLUSTRÉE
FERD. SARTORIUS, ÉDITEUR

ANGELO DE SORR

LE FANTÔME DE LA RUE DE VENISE

ROMAN INÉDIT

GRAVURE PAR OUTHWAITE D'APRÈS SANDOZ

PARIS
FERD. SARTORIUS, ÉDITEUR
27, RUE DE SEINE, 27

1869

LE

FANTÔME

DE LA RUE DE VENISE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



LE FANTÔME DE LA RUE DE VENISE

Fd SARTORIUS Edr r de Seine 27 Paris



ANGELO DE SORR

LE

FANTÔME

DE LA RUE DE VENISE



ROMAN INÉDIT

PARIS
FERD. SARTORIUS, ÉDITEUR
27, RUE DE SEINE, 27

1869

LE
FANTÔME
DE LA RUE DE VENISE

I

Ceci se passait quelques années après la révolution de 1830. La baronne de Saint-Loubès, veuve depuis peu, était une belle jeune femme remarquée dans les salons aristocratiques du monde parisien. Aussi son veuvage devait-il être de peu de durée.

La baronne de Saint-Loubès avait une petite fille en bas âge, circonstance qui lui enlevait le spécieux prétexte de se remarier pour avoir un enfant. Cependant, comme elle était aussi d'une nature essentiellement romanesque et exaltée, il était improbable qu'elle ne jetât pas son cœur par-dessus le mariage, si la Providence ne lui envoyait un mari au plus vite.

Heureusement, ce mari ne se fit pas attendre. Et une année s'était à peine écoulée depuis le décès du baron de Saint-Loubès, que la jeune veuve épousait le comte Souzaroff. C'était un Russe de quelque fortune, de haute prestance, mais d'un caractère peu définissable. Au physique, grand, blond, à l'œil éteint, d'une expression étrange. Il devait y avoir dans le cœur de cet homme une grande réserve de sentiments jointe à des exaltations imprévues.

Ce nouveau mari avait-il parlé au cœur de la jeune femme ou avait-il été seulement agréé à cause de sa situation de fortune et de naissance? Ceci est une question que la belle veuve elle-même n'aurait peut-être pas pu résoudre.

Le comte Souzaroff était de mœurs très-convenables; il n'avait jamais eu de femmes en évidence, et le jeu n'était pour lui qu'une distraction; cependant, quoique sobre, en sa qualité de Russe, il buvait copieusement le vin de Champagne, mais ne se grisait jamais.

Les mariages du monde sont fréquents en désillusions de toutes sortes; et pour cela, sans doute, quelques jours après sa nouvelle union, nous retrouvons la comtesse mélancolique et pensive.

— Mon premier mari, se disait-elle, m'aimait peu. Quant à celui-ci, il est bien étrange!

Puis, après un moment de réflexion muette, elle murmurait ces mots significatifs :

— Non, ce n'est pas ça!...

Oui, voici une phrase que bien des femmes ont prononcée mentalement. Car c'est tout pour elles cette satisfaction d'intimité rêvée. Tandis que chez le mari, peu lui importe!... N'a-t-il pas la liberté, et si ce n'est *pas ça* chez lui, ne pourra-t-il donc pas chercher ailleurs?

Il y a cependant des femmes qui se résignent et traversent une existence de famille en apparence heureuse, sans se plaindre de n'avoir pas réalisé le rêve. Mais la comtesse Souzaroff eut-elle cette sagesse?

Comme presque tous les maris dans les classes aisées, le comte avait épousé froidement sa femme. Il la trouvait belle et en était flatté, mais son cœur dormait du meilleur sommeil du monde. Cependant il y eut chez ces deux natures deux courants tout à fait opposés. Plus la jeune femme s'abîmait dans le gouffre de la désillusion, plus le mari se sentait envahi par une passion imprévue. Cet homme froid se sentit tout à coup en proie à un sentiment étrange. Il aimait cette femme avec effroi; et lui qui n'avait jamais souffert moralement, éprouva subitement les premières atteintes de la jalousie. Il devint soupçonneux, sombre, méchant, exalté. Et ces éclats de passion momentanés ne trouvaient pas grâce devant la comtesse, qui, c'était bien décidé, ne l'aimait pas.— Le comte venait trop tard; le prestige de l'homme nouveau n'existait plus.

Et nous allons voir ce que lui inspireront ce cer-

veau et cette chair que la jalousie va torturer.

Il y avait de par le monde de la comtesse Souzaroff un jeune homme qui se nommait Olivier de Lys. C'était un charmant personnage; esprit gai, caractère d'une insouciance excessive, un de ces cœurs à belle surface vers lesquels les femmes inclinent toujours. Il mangeait une assez jolie fortune, sans souci de l'avenir, et jouissait avec confiance de son état de gentilhomme. D'ailleurs, il pensait beaucoup trop à l'amour, pour réfléchir jamais au mariage. En définitive, un débauché fort séduisant qui jaugeait cavalièrement les femmes. A son avis, toutes valent une heure, quelques-unes vingt-quatre, mais aucune le mariage à perpétuité. En conséquence de cette morale, il avait des succès.

La comtesse eut l'imprudence de l'aimer; et, pendant une absence de son mari, on remarqua l'assiduité d'Olivier de Lys auprès d'elle. Cependant nous ne saurions préciser la nature de cette intrigue, et il serait peut-être regrettable, sur une simple apparence, de déclarer cette femme coupable.

Prenons le rôle du mari, et bornons-nous à douter.

A son retour, le comte fut accueilli avec un empressement qui lui donna à réfléchir; mais il n'en dit rien.

Cependant un soir, trouvant sa femme les yeux mouillés de larmes, il lui dit:

— Quel chagrin avez-vous donc, ma belle amie?

— Aucun.

— Mais, alors, pourquoi ces yeux gonflés ?

— Je ne sais.

— Pleuriez-vous ainsi pendant mon absence?

— Oh! oui, j'ai pleuré. C'est nerveux, ne m'en demandez pas davantage.

— Ah! c'est nerveux! fit le comte en fronçant les sourcils.

— Oh! ne me regardez pas ainsi, je vous en prie!...

— Quand on n'a rien à se reprocher, on supporte tous les regards. Une femme qui invoque ses nerfs pour excuser des impressions secrètes est une femme sinon coupable; du moins bien près de l'être, madame!

— Oh! par pitié, ne me fatiguez pas avec vos soupçons. J'ai été habituée à plus d'égards par mon premier mari.

— C'est la même phrase chez toutes les femmes remariées, madame, je le sais ; aussi je vous dispense de prononcer ici l'éloge inévitable de ce défunt.

— Il m'aimait.

— Et moi!... fit bondissant le comte, est-ce que je ne vous aime pas?... Est-ce que je serais malheureux comme je le suis si vous ne vous étiez pas emparée de tout mon être! Oh! ne parlez plus de l'amour de M. de Saint-Loubès, je vous en prie!... Je le sais, les absents ont toujours tort, et les morts toujours raison. — Enfin, puisque vous pleuriez, madame, continuez, je vous laisse.

Ce fut d'un ton froid et glacial que le comte prononça ces paroles.

Les natures franchement jalouses ne se contentent pas des explications les plus convaincantes; à plus forte raison, lorsque l'on ne rencontre aucune excuse en face de votre regard de feu qui pénètre jusqu'au fond du cœur. Alors on devient fou de douleur et de rage. C'était la situation du comte Souzaroff. A toutes ses questions, sa femme se défendait par l'indifférence. Aussi, dans son hôtel, il épiait tout, la physionomie des valets, le langage des visiteurs; dans la nuit, au moindre bruissement, il se levait, le frisson au cœur, l'œil hagard, le soufflé haletant.

— Oh! je saurai tout!... se disait-il.

Il avait des douleurs insensées qui lui inspiraient des actes étranges. Ainsi il allait au cimetière, sur la tombe du baron de Saint-Loubès, et causait confidentiellement avec son ombre; et cela les larmes aux yeux comme s'il l'eût connu et eût été son ami. Puis, il déposait des fleurs dans les corbeilles de marbre qui décoraient le tombeau.

Avec sa femme, il avait de ces brutalités de sentiment qui font froid au cœur. Un jour qu'elle rappelait les attentions, les bontés de son premier mari à cet homme à qui elle reprochait de la soupçonner sans motif, elle ajouta :

— Il ne m'aurait jamais crue capable de le tromper, lui, et jamais ne m'aurait dit le quart des

méchancetés que vous m'adressez, monsieur le comte!...

— Ah! madame, ne parlez pas ainsi. Vous le savez bien, cet homme est mort pour vous; et si quelqu'un ici se le rappelle par le cœur, ce n'est pas vous.

— Et qui donc, s'il vous plaît?

— C'est moi!...

Puis jetant sur la table quelques fleurs de pensées fanées, il ajoutait en s'en allant:

— Tenez, madame, je suis allé au Père-la-Chaise, ce matin, et voici ce que M. le baron de Saint-Loubès m'a prié de vous remettre.

Ces petites scènes d'intérieur ne changeaient toutefois rien à l'existence des deux époux. Ils allaient dans le monde et recevaient, et se rencontraient même dans quelques salons avec le jeune Olivier de Lys. En ces circonstances, le comte blémissait et son regard se rivait sur le visage de sa femme. Mais celle-ci était bien innocente, ou très-habile comédienne; car rien, ni dans sa voix, ni dans ses traits, ne trahissait une émotion secrète.

Néanmoins, la vie d'intérieur n'était agréable ni pour l'un ni pour l'autre.

Un fait bizarre fut pour le comte presque une révélation, et il résolut d'en tirer parti. Depuis son retour, tous les soirs, après le dîner, à la même heure, la comtesse était prise d'un tremblement nerveux, qui, d'ailleurs, durait peu de temps. Elle attribuait cela à l'effet de la digestion. Mais cette indis-

position régulière fit autrement réfléchir le comte.

— Vous devriez consulter votre médecin, lui dit-il un soir.

— Que m'ordonnerait-il ? Quelques gouttes d'éther, voilà tout. C'est nerveux, je le sens, et cela se passera naturellement.

— Mais avant mon voyage en Pologne, vous n'éprouviez pas ce malaise ?

— Non.

— Vous aurez eu peut-être quelque émotion trop vive?

Et, ce disant, la voix du comte se maintenait avec effort dans le ton naturel.

La comtesse sourit.

— Quelle émotion aurais-je pu éprouver, comte, pendant votre absence ! C'est à peine si je suis allée deux ou trois fois au théâtre, et je vous assure que les pièces que j'ai vues n'offraient aucun danger pour mes nerfs.

— C'est que ce n'est pas au théâtre qu'on éprouve les plus fortes émotions.

— Ah ! ah !... fit la comtesse en riant, ce serait alors près de mon feu, en lisant quelque roman. Tenez, mon ami, vous vous créez des chimères et vous rendez malheureux inutilement. C'est vraiment une calamité qu'un caractère comme le vôtre !...

— Oui, c'est un malheur !... Écoutez, mon amie, permettez-moi de vous rappeler un fait. Je le tiens de vous-même, il est donc vrai. Il y a longtemps de cela,

vous aviez quinze ans à peine et vous trouviez chez votre beau-frère le comte de Roquetaillade, dans une petite ville du Midi, à Bazas, je crois. Un grand crime avait été commis dans les environs et le coupable avait été condamné à la peine de mort. L'exécution devait avoir lieu sur une des places extérieures de la ville. Et justement la propriété de votre beau-frère donnait par les jardins sur cette place. Au moment de l'exécution, mue par une curiosité que je n'ai pas à apprécier ici, vous pénétrâtes dans ce jardin et montâtes dans un petit pavillon qui dominait la place. De là, vous vîtes monter le supplicié sur l'échafaud, et aperçûtes le couperet tomber sur sa tête. A cet instant, vous poussâtes un cri et tombâtes évanouie. Vous vous rappelez cela, n'est-ce pas?

— Oui, c'etait un nommé Marchandier, qui avait tué sa sœur.

— Cette exécution avait lieu à huit heures du matin. Or, depuis ce jour, et cela pendant près d'un mois, quand huit heures sonnaient, vous étiez prise d'un tremblement nerveux et d'un rire irrésistible mêlé de larmes abondantes.

— Oh ! oui, je m'en souviens, murmura la comtesse.

— Eh bien, depuis plus de quinze jours, madame, lorsque neuf heures sonnent à cette pendule, vous êtes saisie des mêmes symptômes. Tenez, écoutez, voici le timbre qui résonne, c'est l'heure !...

La comtesse, pâle et comme épouvantée, se re-

dressa dans son fauteuil. Mais ses traits aussitôt se crispèrent et la crise habituelle s'empara d'elle.

Cela dura un quart d'heure. Pendant ce temps, le mari silencieux ne disait mot.

Le tremblement nerveux s'arrêta; la comtesse reprit son calme.

Alors le comte se redressa devant elle, le visage pâle, la lèvre frémissante, l'œil menaçant, et, d'une voix sombre, les deux poignets de sa femme dans ses mains nerveuses, il lui dit :

— Madame, il y a quinze jours, pendant mon absence, ici, à neuf heures, il s'est passé quelque chose!...

La comtesse eut une commotion qu'elle put à peine maîtriser. Il passa sur sa physionomie un tressaillement rapide, comme doit en éprouver, dans un duel, l'adversaire qui reçoit une balle dans le corps.

— Oh! c'est infâme, monsieur, ce que vous me dites là!... Comment! vous supposeriez que, moi, comtesse Souzaroff, j'eusse pu oublier à ce point mes devoirs, ici, chez vous!... O monsieur, la jalousie vous égare, et je vous excuse!...

— Non, ne m'excusez pas, car j'en ai la conviction, vous m'avez trompé!

— Et vous me croyez coupable!...

— Oui.

— Oh! c'est affreux!...

— Oui, c'est affreux!... Affreux pour moi, qui en souffre à en mourir!...

Et cet homme devait en effet beaucoup souffrir, car il éclata en sanglots. Sa femme le regardait avec stupeur.

Ce n'était plus le jaloux sombre et farouche, c'était un cœur brisé qui se tordait dans des tortures indicibles. Cette nature en dedans faisait tout à coup irruption ; cet homme dur, presque brutal, se désolait comme un enfant.

Tombé aux pieds de sa femme et, la voix entrecoupée de sanglots, il lui disait :

— Oh ! je suis malheureux à en devenir fou !... Je veux tout savoir, je veux que tu me dises tout, et je te pardonnerai, parce que je t'aime ; si tu me connaissais mieux, si tu me comprenais, tu ne m'aurais pas trompé !... Parce que je n'ai pas, moi, de fausses paroles d'amour, parce que je n'ai pas les exaltations étudiées de l'amant, l'attrait de l'inconnu, tu as cru que je n'avais pas au cœur et dans l'âme toutes les passions, toutes les fièvres, tous les désordres d'imagination qui ravissent les femmes !... Eh bien, j'ai tout cela, j'ai même plus encore ! et je pourrais broyer sous l'ardeur de ma passion toutes ces sentimentalités au charme desquelles on t'a séduite !... Dis, ma belle enfant, dis-moi ce qui s'est passé ; je peux tout entendre, maintenant ; ma blessure est ouverte, le fer peut y travailler. J'en supporterai les lancinements et les tortures !... Tu vas me le dire, n'est-ce pas ?...

La femme à qui s'adressaient ces paroles était

éperdue. La transformation de cet homme la surprit. Ce n'était plus un mari qui se roulait ainsi près d'elle, c'était bien l'amant, l'amant en délire que toute femme rêve, même la femme vertueuse, dans ces rêves intimes qu'elle n'avoue jamais. — Mais elle se remit aussitôt. Elle avait sans doute une cause à défendre, et cette cause il ne fallait pas la perdre.

— C'est folie, tout cela, s'écriait-elle... Vous me troublez avec ces paroles, cette fièvre... Je ne sais plus ce qui se passe... Je ne vous rends pas malheureux... Je vous aime... Oui, je vous aime... Mais vous ne le croyez pas !

— Oh ! non, je ne le crois pas !... fit-il tout à coup, en se redressant effrayant de délire, comme si un fer rouge venait de heurter sa plaie.

— Mais qui vous fait douter ?

— Tout. Car j'observe tout, ta voix, tes allures, ton regard, le souffle que tu exhales, tout enfin ce qui dit à l'homme qu'il est aimé. Écoute, il s'est passé ici quelque chose d'affreux ; si tu me jures que ce n'est pas, eh bien, je le croirai.

— Oh ! je vous le jure.

— Tu me le jures ! — fit-il en souriant incrédule, — oui, tu me le jures selon la locution mondaine, mais il faudrait me le jurer de manière à ce que je ne pusse en douter. Le veux-tu ?

— Oh ! oui !...

— Pendant mon absence, ton cœur n'a pas été

surpris par l'amour d'un autre homme, tu n'as pas eu, dans un de ces moments d'ivresse qui subjuguent les femmes, une défaillance... ?

— Oh, non, non! articulait fiévreusement la pauvre femme.

— Tu me le jurerais!... répétait sourdement le mari en se redressant lentement comme un serpent qui fascine une proie.

— Oui, oui! disait la femme presque affolée.

— Sur quoi?

— Sur tout. Tiens, sur ce Christ!... dit-elle se levant tout à coup vers le crucifix qui se trouvait dans l'alcôve.

— Cela ne suffit pas!... disait l'homme sceptique.

— Sur mon enfant!...

— Cela n'engage pas. Écoute, tu vas me le jurer sur celui dont je me suis fait l'ami, sur celui que tu as aimé.

— Je ne comprends pas!...

Et le comte redressé, froid, impassible comme le juge qui va frapper de mort un coupable, mit tout à coup un portrait sous ses yeux.

— Sur le souvenir de cet homme, jure-moi que tu ne m'as pas trompé!... Vite, vite! jure-le.

C'était le portrait du baron de Saint-Loubès, le premier mari de la comtesse.

A cette évocation soudaine, à la vue de cette image qui paraissait la condamner aussi, la comtesse cou-

vrit son visage de ses mains, comme si un spectre s'élevait d'une tombe, et elle éclata en sanglots.

— Oh! jamais, jamais! s'écria-t-elle.

Ce fut un coup de foudre pour le comte. Il tomba la tête dans ses mains, sur les coussins d'un meuble, et souffrit tellement que les larmes ne pouvaient couler de ses yeux. Elles étaient toutes au cœur, et l'étouffaient.

Il se passa ainsi un moment sans parole, sans reproche. Puis le comte se leva. Son visage avait toutes les apparences du calme. Il s'inclina devant la comtesse et sortit. . . . .

. . . .

Ce fut une nuit terrible pour le pauvre mari: insomnies fiévreuses, rages, désespoirs, poignants cauchemars; en un mot, toute la spirale des angoisses infernales.

Mais, cependant, le lendemain, il parut plus calme. Et il se dit ceci :

— Que faire? Provoquer cet homme!... Non, car voici ce qui aurait lieu: ou je le tuerais, ou il me tuerait. Dans le premier cas, désespoir de ma femme, le supplice du spectacle de ces larmes, une haine profonde contre moi. Si je succombais!... oh! si je succombais, ce serait les réunir, et mon cerveau bondit à cette pensée!... — D'ailleurs, que m'importe cet homme!... Ma plaie, c'est *elle*. Et je ne vois qu'un moyen de cicatriser cette plaie, de détruire cette douleur.

Le comte venait de prendre sans doute une résolution que la suite nous fera connaître.

Entre les deux époux il ne fut plus question de la scène précédente. Cette réserve étonna peut-être la comtesse, mais elle eut la sagesse de se taire.

On eût au contraire remarqué chez le comte plus de déférence, plus d'attentions qu'autrefois.

La comtesse put supposer qu'il oubliait. Mais les hommes outragés n'oublient pas, et les maris frappés dans leur amour ne pardonnent jamais.

Quant aux hommes de la trempe et du caractère du comte Souzaroff, ceux-là se vengent.

Deux mois s'écoulèrent, et rien d'extraordinaire ne se passa dans l'intimité de nos deux personnages.

Un soir le comte descendit chez sa femme.

— Est-ce que je vous dérange, ma chère amie?

— Mais quelle étrange question!... Pas le moins du monde.

— C'est que j'ai à vous annoncer une nouvelle.

— Mauvaise?

— Nullement. J'ai reçu ce matin une lettre de Moscou, et ma présence est nécessaire dans cette ville pour l'affaire des mines dont je vous ai parlé.

— Ah! c'est bien fatigant ces voyages, surtout en cette saison. Et partirez-vous bientôt?

— Nous partirons dans huit jours.

— Comment!... vous voulez que j'aille, moi, dans cet affreux pays?

— Non, madame, je ne le veux pas. Mais je ne veux pas, non plus, que vous restiez ici.

La comtesse ne répliqua pas ; elle comprit qu'elle devait ne pas réveiller un mauvais souvenir.

— Je possède, en Pologne, un village où j'ai un château très-confortable. La température du pays n'est pas excessivement rigoureuse et pour quelques semaines l'existence vous y sera facile. A mon retour de Moscou, je vous y rejoindrai, et nous reviendrons ensemble à Paris. Vous serez prête dans huit jours, n'est-ce pas, ma chère amie?

— Je serai prête, monsieur le comte.

— Très-bien. Et maintenant je vous souhaite une bonne nuit, chère amie, dit-il en lui tendant la main.

La comtesse demeura un moment immobile, la tête inclinée, comme si une pensée pesait sur elle ; puis elle donna aussi sa main.

— Bonne nuit, monsieur le comte!

Souzaroff n'était point un désœuvré ne se préoccupant que de distractions mondaines. Né dans une condition de fortune inférieure, il eût été un homme de travail. Dans sa position indépendante, il s'intéressait à certaines recherches scientifiques. Il avait même un cabinet de physique où il interrogeait en amateur les mystères de l'électricité et des pressions atmosphériques.

L'avant-veille de son départ, il passa chez son fabricant d'appareils.

— Est-ce prêt? demanda-t-il.

— Oui, monsieur le comte.

— Je n'ai pas besoin de l'essayer.

— Vos ordres ont été suivis avec la dernière exactitude. D'ailleurs, c'est la plus forte machine que j'aie construite.

— Pendant les grands froids, je ferai de curieuses expériences en Russie, et je compte en rédiger un rapport que j'enverrai à l'Académie. Faites-la placer dans une caisse, et envoyez-la-moi demain matin au plus tard.

— Vous l'aurez ce soir, monsieur le comte.

Le surlendemain, le comte et sa femme se trouvaient dans une chaise de poste sur la route de Varsovie. — La petite fille de la comtesse, l'enfant de M. de Saint-Loubès, avait été confiée aux soins de la sœur de sa mère, la comtesse de Roquetaillade.

Plus on s'éloignait de Paris, plus le mari paraissait se dégager d'une pensée persistante, d'un danger permanent. La physionomie de la comtesse ne trahissait aucune émotion. Ils causaient de choses et d'autres, mais jamais de sentiment. D'ailleurs, les distractions inhérentes à un long voyage leur fournissaient sans cesse des sujets de causerie.

Dix jours après leur départ de Paris, ils arrivèrent à la résidence du comte Souzaroff. C'était une de ces habitations du Nord, plus étendues qu'élevées, et qui ne mériteraient pas en France la qualification

de château. Néanmoins, l'intérieur offrait tout le confortable d'un hôtel parisien.

Le paysage n'avait rien de triste, bien que la saison fût avancée. De grands bois, des plaines cultivées, et, au milieu, les méandres argentés d'une rivière aux rives rocheuses.

Le comte conduisit sa femme dans une très-jolie chambre, dans laquelle le froid ne devait jamais pénétrer.

— Voici, madame, votre chambre à coucher. Il n'y a pas, soyez-en certaine, dans la chaussée d'Antin, un appartement mieux abrité. Ici, on ignore l'existence du froid. D'ailleurs, je l'ai fait disposer à votre intention. Il y a, dans ces profondes embrasures, triples fenêtres, munies chacune de verres aussi épais que des glaces. Vous avez aussi triples portes, venant s'ajuster contre des bourrelets en caoutchouc. Cela défierait le courant d'air le plus indiscret. — Derrière ces rideaux est une soupape qui aère au besoin. Cette ouverture donne sur un couloir condamné.

— Et, pour combien de temps me condamnez-vous à cette jolie cage, monsieur le comte? demanda la jeune femme en souriant.

— A peine un mois.

— Ce sera bien long !...

— Oui, ce sera bien long, pour moi, ma belle amie !...

— Ah ! vous redevenez aimable; c'est sans doute

le sol natal qui produit cet effet-là. — Vous me quittez bientôt ?

— Le temps de donner quelques ordres à mon intendant et de voir un peu les choses par moi-même ; quatre ou cinq jours, tout au plus. Mais il y a de la société dans le pays, et vous ne serez pas continuellement condamnée à notre tête-à-tête.

— Ah ! vous redevenez sarcastique.

Grâce à une domesticité intelligente, l'installation fut bientôt faite ; et le soir même, à l'heure du dîner, on vit arriver au château quatre ou cinq masses informes, ayant beaucoup de fourrures à la surface. Ces êtres étranges se débarrassèrent d'un monceau de vêtements, et il en sortit des personnages, seigneurs et seigneuresses du pays, qui se montrèrent fort aimables convives.

Les hôtes du comte étaient de parfaite éducation et parlaient fort correctement le français.

Nous ne connaissons pas le fond de la pensée de Souzaroff, ni quelle était son intention en conduisant sa femme hors de France. Mais, ce soir-là, après le départ de ses invités, il y eut en lui une impression inattendue. Ces lieux ne ramenaient à son esprit aucun souvenir poignant ; sa femme se retirait dans une chambre où rien ne lui rappelait une faute ; et puis la soirée avait été joyeuse, la chère excellente, et les vins faisaient merveilles au cerveau et au cœur.

En un mot, le comte sentait son âme se dérider, et

des pensées d'amour montaient à son cerveau. Et il regardait sa femme qui se disposait à se retirer.

Il lui prit la main.

— Oh ! comme votre main est brûlante !...

— Vous ne l'aviez jamais sentie ainsi, ma belle amie ?

— Ma foi, je ne saurais me le rappeler.

Il y avait dans l'œil du comte de ces fauves éclats auxquels les femmes ne se trompent point. — La comtesse fit un pas pour sortir ; son mari la retint.

— Écoutez, madame, nous venons de faire cinq cents lieues, mais il me semble ce soir qu'un million nous séparent de Paris. Tout s'efface dans le passé, et je sens que je vous aime !... C'est une faiblesse, je le sais, une lâcheté de mon caractère, mais je n'en rougis pas !... Il y a en moi deux hommes : celui qui aime avec folie, celui qui hait avec rage ; l'un et l'autre touchent aux extrêmes. C'est le premier qui vous parle, qui vous supplie, ce soir !... Voulez-vous que je vous aime bien, que je me grise à jamais dans vos bras? dites, dites-moi, que vous le voulez !... Et je reste ici, et je ne pars pas ! Et je vous remercierai du bonheur nouveau que vous m'apportez, et, je le sens, mon amour me ramènera la belle enfant qui m'a déjà donné des heures d'ivresse et d'extase !

La jeune femme le regarda fixement, et, après un moment de silence, lui dit :

— Je serais une folle de croire à ces paroles, monsieur !...

Puis, portant son regard vers la salle à manger, elle ajouta cruellement :

— On a bu bien du vin ce soir.

Le comte se redressa comme s'il eût reçu une vague glacée au cœur. Il saisit un cordon et sonna. Une jeune femme de chambre se présenta.

— Conduisez madame dans son appartement, dit-il.

Et s'inclinant cérémonieusement :

— Je vous souhaite, madame la comtesse, une bonne nuit — une bonne nuit comme à Paris.

Demeuré seul, il s'assit dans un fauteuil en face du foyer, sombre, pensif. Puis, tout à coup, se levant en sursaut, il murmura :

— Cette femme vient de se condamner ce soir !...

Le lendemain de cette première soirée, il ne fut fait par le comte aucune allusion à la scène de la veille. Dans la journée, les deux époux sortirent en traîneau, et l'on fit des visites dans le pays. — Quelques journées s'écoulèrent et le comte ne parlait pas de son départ pour Moscou. D'abord, l'abondance des neiges rendait le voyage presque impossible ; et l'on pouvait à peine suffire au déblayement des routes pour le passage des courriers. Ensuite, c'étaient des invitations de la noblesse des localités voisines que l'on ne pouvait refuser.

Certes, le comte eut, bien des soirs, au retour, la

main brûlante, mais il ne fournit plus à sa femme l'occasion de le lui faire remarquer. D'ailleurs, celle-ci ne paraissait pas mal prendre son séjour en Pologne. Elle avait dans le voisinage une société d'hommes qui flattaient sa coquetterie, et les femmes lui étaient tellement inférieures qu'elle se plaisait en leur compagnie.

Un jour, le comte se rendit à Varsovie. C'était un très-petit voyage, quelques heures de traîneau seulement. — Il descendit à l'hôtel.

En déjeunant dans la salle, il aperçut, par la porte vitrée, dans le couloir, passer une silhouette qui le frappa.

Il appela aussitôt le garçon.

— Voyez, dit-il, quelle est la personne qui vient de passer à l'instant près de la porte et monte sans doute l'escalier.

Le garçon sortit à la hâte, et revint presque aussitôt.

— C'est un étranger, arrivé seulement d'hier soir.

— De quel pays?

— C'est un Français, je crois.

— Son nom?

— Ah! je l'ignore.

— Eh bien, informez-vous-en, et venez m'en prévenir, car la présence de cette personne m'intéresse au plus haut degré.

Le garçon sortit de nouveau. Un moment après il

revint un morceau de papier à la main qu'il remit au comte.

Celui-ci s'en saisit par un mouvement fébrile. Puis, tout à coup sa physionomie prit un caractère étrange, et la pâleur envahit son visage.

Il avait lu : « Olivier de Lys !... »

De retour au château, le comte se garda bien de dire un mot de la rencontre qu'il avait faite à Varsovie. Seulement il interrogea la physionomie de sa femme ; et par cette perception de sens qui n'appartient qu'aux esprits jaloux, il vit ou crut voir certains indices accusateurs. Une expression rêveuse, un regard inquiet, une allure indéfinissable, lui prouvaient que la comtesse était prévenue de la présence d'Olivier en Pologne.

— Elle n'attend que mon absence, se dit-il, pour renouveler la scène de Paris. — Eh bien, je partirai bientôt.

En effet, dès le lendemain on commença les préparatifs pour le départ du comte. Depuis trois jours, la neige avait cessé, et les voies étaient déblayées.

Dans son cabinet, lequel n'était séparé que par un couloir secret de la chambre à coucher de la comtesse, était l'appareil de physique qu'il avait fait fabriquer à Paris. Il était encore dans sa caisse d'emballage. — Sans doute, le comte voulut le voir avant de l'emporter en Russie, car ce soir-là il décloua lui-même cette caisse.

Le jour du départ fut fixé. Le comte partait le

soir à minuit. Deux traîneaux attelés attendaient dans la cour. La comtesse s'était retirée vers dix heures; son mari lui avait fait ses adieux.

Il était près de onze heures. Le comte sonna.

— Tout est-il prêt pour mon départ? demanda-t-il au domestique.

— Oui, monsieur le comte.

— Tous les bagages sont sur le traîneau?

— Sur le second traîneau, monsieur le comte.

— Eh bien, que l'on se tienne prêt, pour ne pas me faire attendre quand je descendrai.

Le comte passa dans son cabinet. Il était en costume de voyage. Sur une table étaient un flacon d'eau-de-vie et un verre. Il versa du flacon dans ce verre et avala la liqueur d'un trait.

Sa physionomie, d'ordinaire impassible, prit un masque féroce. Il y avait de la brutalité dans son regard mêlée à une lueur de satisfaction sauvage. On eût dit que cet homme allait commettre un crime.

Il marchait à pas précipités et de temps à autre s'arrêtait en face de l'appareil, et la main passait avec des frémissements sur la poignée qui devait le faire agir.

Et, d'une voix sourde, il murmurait :

— La mort !... la mort !... Elle est là, je la tiens, je n'ai qu'une pression à communiquer et tout sera fini pour *elle*. Oh ! je vais donc recevoir le prix de toutes mes angoisses, la compensation de toutes mes

douleurs ; je vais donc jouir de la vengeance !... Vengeance contre elle, vengeance contre lui !...

Tout à coup, il lui passa au cerveau une de ces pensées que les têtes surexcitées inspirent. Il s'éloigna de l'appareil et s'approcha d'une des lampes. Il prit dans sa poche un portefeuille et en retira deux ou trois lettres.

Et il eut un grand éclat de rire, nerveux, satanique, épouvantable.

— Ah ! ah !... voyons ce qu'Olivier lui dit ici. Voici six mois que ces lettres sont sur mon cœur, et il n'a pas éclaté !! Eh bien, maintenant que je me sens fort pour tous les crimes, et afin de mieux savourer ma vengeance, je vais les lire !... Oh ! ce papier brûle ma main, et comme cela donnera de la force à mon bras tout à l'heure pour absorber ta vie, toi qui dors, là, à côté !...

Il y avait dans sa voix les intonations du râle ; on eût dit à le voir que la colère, la rage, le prenaient à la gorge, et qu'il étoufferait avant de pouvoir accomplir sa male œuvre.

Il versa de nouveau de l'eau-de-vie et but. A certains moments de surexcitation, les éléments d'ivresse ont la faculté de produire dans l'organisme un calme momentané — mais que la réaction rend terrible.

Il s'assit en face de la cheminée, disposa la lampe à sa vue, et commença la lecture de ces lettres. Cela dura vingt minutes. Quelle impression cela produi-

sit-il sur son cœur, on ne saurait le dire. Pas un pli de son front, pas un muscle de son visage ne broncha. Lorsqu'il eut terminé cette lecture, il prit les lettres et les brûla. Et quand la dernière lueur fut éteinte, il bondit hors de son siége comme un tigre.

Il s'était, sans une plainte, sans un cri, promené le fer dans la blessure, et cela l'avait rendu fou. Il n'y tenait plus, l'alcool de la jalousie lui brûlait les artères, et voici ce qu'il vociférait :

— Ah! misérables, vous vous aimez de la sorte!... ah! ces caresses dont tu parles, on te les a prodiguées!... on a pleuré de joie dans tes bras!... on a murmuré à ton oreille, émue par la chair frissonnante, de ces paroles insensées, de ces cris que je n'ai jamais entendus, moi!... Oh! cela m'exalte de rage, de me représenter vos embrassements, vos extases!... Oui, je me réjouis à la pensée de la vengeance, implacable, sûre, mortelle!... Dans cet instant suprême, mes sens surexcités vont avoir raison, à leur tour, de cette trahison, de ces outrages! Oui, rêve de lui, maintenant, caresse son souvenir, dis-toi bien que demain tu le verras peut-être, hâte-toi de savourer ton dernier songe, car je vais punir!...

Le comte marchait à grands pas. Tout à coup il s'arrêta ; on eût dit qu'une pensée nouvelle traversait son cerveau.

— Je n'ai jamais écrit de lettres semblables, moi!... je ne saurais pas... et cependant nulle

femme n'y résiste. Oui, je le vois, il y a des hommes dont la destinée est d'être amant et d'autres d'être mari. Je suis de ces derniers, voilà la fatalité !... Et, pourtant, lorsque le sentiment s'empare d'un être, il étouffe toutes les autres passions. Que m'importent maintenant ma fortune, mon nom, mes terres de Pologne, mes mines de Russie !... Oh ! je donnerais tout cela pour avoir su écrire une seule de ces lettres, une seule de ces phrases ! Ah ! vous vous êtes roulés sur mes tapis, tu lui as mordu les lèvres, les mains, les pieds !...

Et ses yeux devenaient fulgurants, et sa main fébrile caressait la poignée de l'appareil.

— Elle était heureuse, bien heureuse, en ces moments, ma femme ! Elle haletait sous tes baisers !... Eh bien, c'est fini, et ton souffle, je vais le prendre !

Et d'une main vigoureuse, il fit agir cet appareil, une machine pneumatique d'une grande puissance. — En même temps, il toucha un ressort qui devait faire rabattre un tablier de tôle dans la cheminée.

— Ah ! cette atmosphère chaude et parfumée dans laquelle tu dors, je te l'enlève ! Tiens, tiens, meurs, misérable !... Oh ! la fureur de la vengeance assouvie, cela enivre !...

Et fou de rage, de haine, de passions, il tourmentait l'appareil, aspirait l'air à grands flots.

Cela dura cinq minutes. Puis, tout à coup, il s'arrêta, prit son manteau, ferma le cabinet à clef, et descendit dans la cour.

Une minute après, les traîneaux disparaissaient dans la nuit. . . . .

. . . .

Nous sommes dans l'appartement de la comtesse. Il est près de minuit. Tout est calme. Une veilleuse entourée d'un globe mat répand sa pénombre vague sur les objets.

Sur le lit une femme endormie. Un silence profond. Pas une rumeur du dehors.

Tout à coup un bruit très-assourdi se fait entendre dans la cheminée. On dirait qu'une plaque se rabat pour intercepter la circulation de l'air. En effet, aussitôt une faible fumée, provenant sans doute de quelque charbon mal éteint, se répand dans la pièce.

Mais, ni le bruit, ni cette fumée, d'ailleurs presque insaisissable, ne réveillent la personne endormie.

Tout à coup il se produit un effet étrange. La veilleuse s'éteint. La respiration de la femme devient plus forte, plus saccadée; les aspirations sont haletantes et provoquent le réveil.

Alors cette femme, étourdie, effrayée, se dresse sur sa couche, agitant les bras, et fait des efforts pour crier. Mais rien... Aucun son ne sort de sa gorge... ses oreilles sifflent à l'étourdir. Elle se débat et retombe sur sa couche.

Mais que se passe-t-il dans cette chambre? Les portent craquent; on dirait qu'elles vont céder sous une pression puissante. Les triples croisées forcent également : si les verres n'étaient pas aussi forts, ils

auraient déjà éclaté. Par les interstices des bourrelets en caoutchouc aplatis par la pression passent des filets d'air avec des sifflements aigus. . . . . .

Tout à coup une détonation formidable. Les portes, les contrevents, les croisées volent en éclats. On dirait qu'il vient de se produire une violente explosion de gaz.

Le premier moment de stupeur passé, les domestiques accoururent. Tout était bouleversé dans la chambre. La comtesse gisait ensanglantée sur le lit. Une lame de verre lui avait labouré le visage, et l'on n'eût pu la reconnaître.

Au moment de l'accident, le comte Souzaroff glissait au galop des chevaux de poste sur la route de Russie. Les télégraphes électriques n'existaient pas à cette époque, aussi fut-il impossible de le prévenir de cette affreuse nouvelle.

II

Les scènes précédentes ne se rattachant qu'à un fait rétrospectif antérieur à l'époque du drame que nous allons dire, nous n'avons mis en scène, afin d'en activer le récit, que les deux principaux personnages. Maintenant, sur la donnée de ce prologue, nous allons assister à de nouvelles passions, étudier de nouveaux caractères, et descendre, par une allure moins précipitée, dans les sombres spirales qui se déroulent sous nos yeux.

Il y a une vingtaine d'années, sous la fin du règne de Louis-Philippe, vivait sur la commune de Boulogne, près Paris, la famille Bernier. D'abord, M. Bernier, officier retraité, et le *père* Bernier, son frère, un petit homme très-actif, jouissant d'une très-mince considération, et faisant à Paris des affaires d'une nature peu définie.

Le capitaine Bernier n'était pas fortuné. Il habitait une maison de basse apparence, entourée d'un jardinet, où il se plaisait à jouer à l'agriculteur comme les enfants jouent au soldat. Mais cette modeste existence, dont s'accommodait fort bien la simplicité de ses mœurs, le préoccupait beaucoup moins que l'avenir de son fils Pierre.

Ainsi que son frère le père Bernier, il était veuf depuis quelques années.

Par les relations qu'il avait conservées dans le monde militaire, il obtint une bourse à l'école de Saint-Cyr, où son fils avait été admis.

Le père Bernier était un homme d'un tout autre caractère, ou d'un tout autre cœur. D'abord on le disait riche; état que son excessive avarice justifiait très-bien. Ensuite, comme sentiment, il différait du tout au tout de son frère le capitaine. Il avait aussi un fils, mais se souciait fort peu de son éducation. Il n'eût pas donné un sou pour l'envoyer au collége; en revanche, il le soumettait aux travaux de sa maison et de ses champs comme un simple mercenaire; avec cette différence qu'il ne le payait pas.

Lorsque le jeune Pierre Bernier sortit de l'École militaire, son cousin Claude, le fils du père Bernier, tombait à la conscription.

Il ne fut pas question de le faire remplacer, le lecteur le suppose bien. Au contraire, le père Bernier s'applaudit intérieurement de n'avoir pas à le nourrir

et le vêtir pendant les années que l'État l'entretiendrait sous les drapeaux.

Claude était cependant une nature douce et aimante; et, bien qu'il n'eût jamais entendu de paroles affectueuses sous le toit natal, ce fut le cœur gros qu'il quitta ce père qui ne l'avait jamais aimé.

Les deux cousins se retrouvèrent dans le même régiment : Claude, simple soldat, Pierre, sous-lieutenant. . . . .

. . . .

C'était au mois de juin 1848, pendant l'insurrection. Le canon grondait sur les hauteurs du quartier Sainte-Geneviève, et, à l'horizon, en amont de la Seine, s'élevaient des nuages de fumée.

Il y avait une barricade rue Croix-des-Petits-Champs, à l'entrée de la rue Montesquieu. Elle faisait face au poste du Palais-Royal, situé cour des Fontaines.

Parmi les défenseurs de cette barricade se trouvait un homme armé d'une carabine. Placé à l'angle gauche de la rue Montesquieu, le canon de son arme appuyé sur un pavé, il attendait que la sentinelle du poste de la cour des Fontaines traversât son rayon visuel. Alors le coup partait et la sentinelle tombait.

On enlevait le corps et un moment après un autre soldat la remplaçait. Au premier tour, nouvelle détonation — et il tombait.

Pendant qu'on relevait le cadavre, l'homme à la carabine rechargeait son arme.

Voyons maintenant ce qui se passait dans le poste de la cour des Fontaines.

Un jeune officier le commandait. Il avait à peine vingt-cinq ans et se nommait Pierre Bernier. C'était un homme d'un caractère peu communicatif, d'une nature non sympathique. Il vivait parmi ses camarades sans s'y être créé une amitié, et était indifférent au soldat.

Après la mort de la deuxième sentinelle, le sergent-major vint avertir Pierre Bernier de ce qui se passait.

Celui-ci répondit aussitôt :

— Il faut en référer au poste principal de la place du Palais-Royal.

Puis, après réflexion, il ajouta :

— Le nom des deux hommes frappés ?

— Gagnelet et Pascal.

Il y eut sur la physionomie de l'officier comme un nuage. Son front se plissa, son regard se fixa sombre et pensif.

Le sergent attendait. — Tout à coup, sur un ton de résolution, Bernier dit :

— Relevez la sentinelle.

L'homme de l'obéissance passive ne fit aucune observation et se retira.

Deux minutes après, un coup de feu se fit entendre.

— Lieutenant, dit le sergent, voici le troisième homme qui vient d'être tué.

— Sait-on d'où vient le feu ?

— D'en face, je crois ; du moins à en juger par la blessure ; ils tombent au second tour frappés au côté gauche. — Qu'ordonne le lieutenant ?

— Rien. Je n'ai pas d'ordre. A une autre sentinelle !

A ce moment, un jeune homme se présenta devant l'officier.

— Que veux-tu, Dumont ?

— Lieutenant, c'est mon tour de faction. Je vais être tué. Vous connaissez ma mère et vous savez qu'elle ne survivra peut-être pas à ma mort. Voici une lettre dans laquelle je lui fais mes adieux. Me promettez-vous de la lui remettre ?

L'officier ne leva pas la tête, et d'un ton impassible il dit en prenant la lettre :

— Je la remettrai.

Dumont sortit, fit deux ou trois pas devant le poste et tomba.

— Lieutenant, observa le sergent, est-il bien nécessaire de faire ainsi tuer tous nos hommes ?

— Je ne raisonne pas, j'obéis. Le poste ne doit pas rester sans factionnaire. Quel est celui qui vient après Dumont ?

— C'est Bernier.

— Ah ! fit l'officier en pâlissant légèrement.

— Votre cousin, lieutenant.

— Je n'ai pas de parent, ici, sergent. Allez.

Le lieutenant plongea sa tête dans ses mains. Le

cœur de cet homme devait être remué par des émotions fortes, car des gouttes perlaient sur son front plissé.

Pendant ce moment, le jeune Claude s'approcha de son sergent.

— Vous avez quelque chose à me dire? demanda celui-ci avec bonté.

— Oui. Voici une lettre, et je désirerais qu'elle parvînt à la personne à qui elle est adressée.

— Je la jetterai à la poste dès que nous pourrons sortir.

— Non pas. Il faut que la personne la reçoive de vos mains, elle seule, pas même un domestique ; car c'est une personne riche.

— Eh bien, je vous jure que, si vous succombez, cette lettre sera remise par moi seul, à cette personne, seule aussi.

— Merci.

Et se tournant vers son chef, il lui dit :

— Lieutenant !

Bernier releva la tête.

— Qu'y a-t-il?

— C'est moi, votre cousin, qui viens vous dire adieu. Je ne sais si ma mort influera sur votre destinée, mais rappelez-vous ceci, vous ne jouirez pas en paix de ce qu'elle pourra vous rapporter. Je n'implore pas pour moi, mais permettez à celui qui va mourir de vous dire qu'il est indigne de faire ainsi assassiner des hommes. Ceux qui sont derrière la

barricade et qui m'attendent pour me frapper valent mieux que vous, lieutenant !...

— Assez !...

— Non, pas assez !... C'est un homme qui va mourir qui vous parle, vous devez l'écouter.

Et, étendant la main vers la tête de l'officier, il posa le doigt sur son front.

— Non, tu ne profiteras pas de ma mort et je te condamne au malheur !...

Un moment après, le soldat Bernier, le corps traversé d'une balle, tombait sur le trottoir.

— Sergent, cria l'officier, n'exposez plus personne et prévenez le poste du Palais de ce qui se passe ici.

III

La comtesse de Roquetaillade habitait, commune de Boulogne, une ancienne habitation nobiliaire. C'était une femme âgée, très-charitable, un peu par le cœur, beaucoup par piété. Toujours fidèle et croyante aux principes de légitimité, elle s'endormait doucement dans de nébuleuses espérances. — Elle avait auprès d'elle une jeune fille suave et douce, mademoiselle Blanche de Saint-Loubès. C'était sa nièce.

Cette enfant, fille de la sœur de la comtesse, avait perdu père et mère en très-bas âge. Il y avait eu autour de son berceau un roman des plus étranges, aux sensations poignantes, qui trouvera peut-être son dénoûment dans les épisodes de ce récit.

Parmi les propriétés de la comtesse de Roquetaillade se trouvait une vieille maison, située dans la rue de Venise. La rue de Venise est une des plus anciennes voies de Paris, et, même aujourd'hui, ce n'est qu'une ruelle boueuse et infecte. Les voitures ne peuvent y pénétrer, les passants un peu propres n'osent s'y aventurer.

Le père Bernier était le principal locataire de cette maison sale et sombre. Il habitait le rez-de-chaussée et sous-louait à de petits ménages les appartements, ou mieux les chambres des divers étages. Il avait aussi des compartiments garnis pour de pauvres diables qui logeaient à la semaine, et même à la nuit.

Le 15 avril 1848, le père Bernier se présenta chez la comtesse de Roquetaillade. C'était le jour du terme; il avait de l'argent en poche; aussi fut-il accueilli avec une sorte de déférence par la domesticité.

La comtesse le reçut avec cette aménité protectrice que conservent encore quelques douairières. Madame de Roquetaillade, que distinguaient de réelles qualités morales, avait cependant, par ses idées aristocratiques, certaines nuances puériles. Elle ne méprisait pas ce qu'elle nommait le peuple, mais le tenait pour ce qu'il vaut; et cela, bien entendu, d'après son appréciation personnelle. Il y avait pour elle trois castes : le peuple, les gens du commun et les personnes comme il faut. Un indus-

triel enrichi était un homme du commun, un hobereau ruiné, incapable de tout, était une personne comme il faut.

Cette très-excellente dame ne disait *monsieur* qu'à ses pairs.

Pour venir chez sa propriétaire, le père Bernier s'était habillé, et, pour lui, s'habiller, c'était tout uniment ne pas mettre sa blouse.

— Madame la comtesse, c'est aujourd'hui le terme et je viens retirer ma quittance.

— Mais elle n'est pas prête, cette quittance... Asseyez-vous donc, mon ami... Voyons, je vais vous la donner. Je ne me rappelle plus bien le chiffre du terme.

— Deux mille francs, madame.

— Ah! très-bien.

— Eh! eh! continua le père Bernier, deux mille francs, aujourd'hui, cela ne se trouve pas dans la poche de tout le monde. C'est une bien mauvaise maison, madame, que la vôtre.

— Comment, une mauvaise maison!...

— A cette époque, madame... Mais, si je vous disais que je n'ose demander de l'argent à personne! Depuis la révolution, on ne peut plus obtenir un sou. Le troisième, le quatrième, sont des non-valeurs; mais je n'oserais seulement pas y monter! On mettrait le drapeau noir dans la cour... oui, madame la comtesse, le drapeau noir!

— Le drapeau noir!... Et qu'est-ce que cela si-

gnifie, mon pauvre ami? demanda la comtesse, qui s'effrayait de peu en matière de révolution.

— On indique par un drapeau noir les maisons dont les propriétaires exigent le terme aux locataires.

— Ah! miséricorde, que me dites-vous là?

— Hélas! la vérité, madame la comtesse... Voici plusieurs nuits que l'on trouve tous les matins, au haut de l'arbre de la liberté du carré Saint-Martin, un drapeau rouge.

— Un drapeau rouge!...

— Aussi vrai que j'ai l'honneur de le dire à madame.

— Et, que pense-t-on du comte de Chambord?

— Dame! madame, je crois qu'on n'y pense pas du tout.

— Cependant mon journal assure qu'on a crié: Vive Henri V! sur la place de la Bastille.

— Eh bien, madame, on ne l'a pas encore entendu dans la rue de Venise.

— Tenez, voici votre quittance.

Le père Bernier compta sur la table deux mille francs en pièces de cent sols.

— Autrefois, madame, je vous payais en billets de banque, c'était moins encombrant, mais aujourd'hui on n'en veut plus.

— Hélas! pourvu que cela ne nous ramène pas la Terreur!

— C'est bien peut-être à craindre. Aussi j'ose à

peine parler à madame de notre bail qui expire dans les six mois.

— Et vous voudriez le renouveler?

— Le renouveler... le renouveler... marmotta le père Bernier en pliant avec soin le reçu de son terme, ce n'est pas toujours le drapeau noir que j'ai vu ce matin dans la maison du boulanger qui m'y engage.

— Il faudrait pourtant m'en prévenir à temps.

— Moi, je ne pourrai pas le renouveler aux mêmes conditions.

— Je ne parle pas de vous augmenter.

— Je le pense bien, fit Bernier en souriant, mais moi, je n'accepterai qu'avec une diminution de vingt-cinq pour cent.

— Vingt-cinq pour cent! Vous voulez plaisanter!... C'est bien, je ferai toucher mes loyers moi-même.

Bernier eut un petit éclat de rire.

— Ah! madame la comtesse, vous ne savez pas ce qui se passe, je le vois bien. Toucher vos loyers vous-même!... Mais, si l'on consent à me payer un peu, moi, c'est parce que je suis un paysan, un pauvre diable. Je serre la main à toute cette canaille. Mais, si c'était madame la comtesse!... Ah! Jésus, mon Dieu! mais on viendrait mettre le feu ici, au premier huissier que vous enverriez!

— Aussi, si les affaires ne s'arrangent pas, je vendrai cette malheureuse maison qui, d'ailleurs, ne me rapporte pas l'intérêt de ce qu'elle vaut.

— Je comprends, par le temps qui court, que l'on

ait envie de vendre, mais le difficile, c'est de trouver acquéreur.

— On est pourtant bien tranquille ici.

— Ici, je ne dis pas. Cependant, ce matin, quand je suis parti de Paris, on battait le rappel.

— On battait le rappel!...

— Oh! cela n'a rien qui étonne... on le bat presque tous les jours... Oh! ça va éclater, bien sûr... Et combien madame la comtesse voudrait-elle de sa maison?

— Combien? Mais le capital de son revenu, cent soixante à cent quatre-vingt mille francs.

Le père Bernier eut un écarquillement d'yeux.

— Cent soixante mille francs!... Mais, avec cette somme-là, madame, j'aurais toute la rue de Venise; car, enfin, si madame la comtesse veut raisonner, raisonnons. Madame la comtesse a certainement de la rente. C'est de la bonne marchandise, cela. Eh bien! que vous en donnera-t-on à la Bourse? Je parlais de vingt-cinq pour cent pour mon bail, tout à l'heure; mais je suis un triple sot, car on ne vous achètera votre rente qu'à cinquante pour cent de sa valeur au pair. — Eh bien! tenez, madame la comtesse, fit Bernier en se rasseyant tout à coup, je vais vous étonner, car c'est peut-être une mauvaise affaire que je me propose à moi-même, je vous l'achète, moi, votre maison, si nous pouvons nous entendre.

— Vous, *monsieur* Bernier!... dit la comtesse, transigeant pour une fois sur cette qualification.

— Oui, madame, moi-même.

— Mais je vous croyais gêné, puisque vous n'avez pu racheter votre fils, qui, je crois, n'a pas beaucoup de penchant pour la vie militaire.

Le père Bernier ne broncha pas; et, comme tout interlocuteur habile, prenant un temps avant de répondre, il dit lentement :

— Si j'avais acheté un remplaçant à mon fils, madame la comtesse, je ne pourrais peut-être pas, en ce moment, vous offrir de vous débarrasser de votre maison.

— M'en débarrasser !... Mais, mon ami, qui vous dit que je tienne à la vendre?

— Dame ! ce serait peut-être aussi prudent à vous qu'imprudent à moi d'en faire l'acquisition. Une maison aux Champs-Élysées, cela n'expose à rien ; mais au milieu du quartier Saint-Martin, eh! eh! c'est peut-être, un jour de troubles, une indication dangereuse.

En parlant ainsi, le père Bernier prêchait peut-être une convertie, et la comtesse l'écoutait avec un intérêt qui avait l'air de trahir de secrètes appréhensions.

— Madame la comtesse, dit tout à coup le bonhomme en s'assurant que son portefeuille était bien à sa place, il ne me reste plus qu'à vous présenter mes respectueuses salutations.

— Ainsi, vous ne renouvelez pas le bail?

— A six mille au lieu de huit, si madame la comtesse le désire.

— Jamais !

— Quant à l'immeuble, je suis prêt à verser aussitôt, après contrat bien entendu, quatre-vingt mille francs en beaux écus de cent sous, pareils à ceux que je laisse à madame la comtesse. C'est toujours bon, cette monnaie-là.

— Vous ne parlez pas sérieusement, mon ami?

— Je ne sais si je ne parle pas sérieusement, mais il se peut que, si un tiers m'entendait, il prendrait ma proposition pour une folie à mon désavantage; car, madame la comtesse, je ne vous en ai jamais parlé, en vertu de ce principe qu'une affaire consentie et signée est une affaire faite. Mais combien d'autres auraient peut-être demandé et obtenu une résiliation de bail.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Comment, pourquoi cela !... mais, à cause du fantôme, pardi !...

— Le fantôme !... fit la comtesse sur la physionomie de laquelle se produisit une expression étrange.

— Oui, le fantôme qui hante votre maison. Pardine, toute la rue le connaît bien. C'est le sujet des histoires des vieilles femmes, c'est la frayeur de tous les enfants. Aussi, quelles sont les personnes qui consentent à habiter chez moi? des malheureux, des vauriens qui ne croient ni à Dieu ni à diable, et qui se moquent de payer.

Ces paroles produisirent un certain trouble sur l'esprit de la comtesse. La tête dans ses mains, elle paraissait réfléchir, et sa respiration saccadée indiquait une agitation qu'elle ne pouvait réprimer.

— Oui, madame, reprit le principal locataire, cet immeuble a un vilain lustre et quatre-vingt mille francs sont peut-être trop, mais moi, je suis comme cela, rond en affaires. Madame la comtesse voudra bien me faire connaître sa décision avant trois jours ; on me propose des terrains, et, dans une semaine, je n'aurais peut-être plus mes fonds.

— Mais je ne puis me défaire de cette maison ! Pour des raisons de famille dont je n'ai pas à vous instruire, je dois conserver la chapelle en toute propriété.

— Ah ! oui, la chapelle, c'est ce petit pavillon sur la cour, cette pièce dans cette tourelle dont vous avez la jouissance dans mon bail.

— Oui, c'est là la chapelle, dit avec une certaine dignité la comtesse.

— Oh ! mon Dieu, si vous y tenez, l'affaire peut avoir lieu tout de même. Je vous consentirais un bail.

— Oui, mais un bail renouvelable jusqu'à la mort du dernier des Roquetaillade et des Beaupreux.

— Ceci n'est pas très-régulier, mais cela peut se faire encore.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr, madame la comtesse.

— Eh bien, mon bon *monsieur* Bernier, je vous donne ma maison pour cent mille francs.

Le père Bernier se leva sans répondre, prit son chapeau et s'inclina devant sa propriétaire.

— Madame la comtesse, toutes mes excuses pour vous avoir ennuyée si longtemps. N'en parlons plus. On gagne encore de l'argent aujourd'hui avec les terrains, et les révolutions peuvent y passer dessus sans rien démolir.

La comtesse se leva.

— Je n'ai pas l'habitude, mon ami, de discuter une heure pour quelques mille francs. Vous m'indiquerez le jour où il faudra signer chez votre notaire.

Le père Bernier s'inclina profondément et sortit.

IV

Quelques jours après la scène précédente, le père Bernier devint, par acte notarié, propriétaire de la maison de la rue de Venise. Mais cela ne changea rien à ses habitudes, et il n'eut garde de parler à qui que ce fût de cette acquisition. Bien mieux, il se plaignit plus qu'autrefois des temps mauvais, et, tout en savourant la satisfaction intérieure de sa sécurité, il ne parlait qu'assignations et huissier dont il était menacé, disait-il. Il avait le soin d'avoir son portefeuille garni de papier timbré qu'il montrait à tout propos avec des jeux de physionomie à apitoyer les voisins.

Il occupait, au rez-de-chaussée de sa maison, une petite pièce divisée en deux compartiments par une cloison en lambeaux. Au fond, un sale lit sur lequel

il couchait ; sur le devant, un petit bureau et deux chaises. C'est là qu'il recevait ses malheureux clients, car le père Bernier avait dans ce quartier une clientèle : de pauvres marchands de quatre-saisons à qui il avançait un peu d'argent pour qu'ils pussent s'approvisionner aux Halles. Au plus grand nombre il prêtait le matin à échéance du soir ; quelques-uns, les plus huppés, avaient chez lui un crédit de huit jours ; mais il fallait pour cela de bonnes signatures. A quel taux prêtait-il? de cela nous ne parlerons pas. — Il achetait aussi des reconnaissances du mont-de-piété, et faisait des avances sur toutes choses.

Dans les hauts étages de la maison, il louait des cabinets garnis de grabats et de cuvettes fêlées ; et, pour le service de ces taudis, il avait un garçon et une bonne.

Ce garçon se nommait Lamargot ; il était marié, et sa femme, Épiphanie, faisait l'office de bonne et de cuisinière ; un joli ménage dans lequel nous nous réservons d'introduire le lecteur.

C'était à la tombée de la nuit ; le père Bernier était seul dans son cabinet.

Tout à coup un individu entra et lui frappa familièrement sur l'épaule.

C'était un monsieur d'une cinquantaine d'années. Il avait une certaine tournure, et sa mise était convenable. Un beau garçon tombant en ruine et à qui d'anciens succès de femmes avaient donné une bonne dose de suffisance.

Il paraissait toutefois, en ce moment, un peu embarrassé dans ses vêtements.

— Bonsoir, papa Bernier.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Lys ? Et comment ça va-t-il ?

— De santé, très-bien ; de fortune, très-mal.

— Ah ! comme tout le monde.

— Mais pas comme vous, mon bon monsieur Bernier.

— Surtout comme moi, mon cher monsieur de Lys.

— Voyons, je suis pressé. Regardez-moi, père Bernier.

— Eh bien, je vous regarde.

— Comment me trouvez-vous ?

Et, ce disant, M. de Lys se leva et tourna deux ou trois fois sur lui-même en face de Bernier.

— Vous ne voyez rien d'extraordinaire en moi ?

— Non ; si ce n'est que vous prenez du corps.

— Et cela nuit à mon élégance native, n'est-ce pas ?

— Je ne dis point cela.

— Vous ne le dites point, mais vous le pensez ; aussi, mon bon Bernier, comme je tiens à vous plaire, je vais me dégrossir un peu.

Et M. de Lys ôta un premier paletot, puis un second, puis un troisième. Ces trois vêtements retirés, il était encore très-convenablement habillé. Puis il déboutonna son pantalon.

— Comment, vous allez vous déshabiller? Et si une femme entrait!...

— Ne craignez rien, pudibond Bernier, je n'en quitterai que deux.

Cette transformation subite d'un homme fort en homme maigre fit rire le petit vieillard.

— Enfin, que voulez-vous, dit-il, faire de tout cela?

— Vous le laisser, père Bernier. Voici trois paletots presque neufs, deux pantalons excellents; vous allez me donner là-dessus cent francs, et dimanche prochain je vous rapporterai six louis.

— Cent francs, mais jamais! D'ailleurs, je ne les ai pas. Si vous en voulez cinquante, c'est tout ce que je puis faire.

— Plaisantez-vous?

— On ne plaisante plus aujourd'hui avec l'argent, monsieur de Lys!

— Mais vous me connaissez bien; vous savez que je suis sérieux et de parole. Si je suis gêné maintenant, ce n'est que momentané.

— Cela dure cependant depuis bien des mois.

— Mais ma situation va changer bientôt.

— Ah! tant mieux. Auriez-vous une place dans ce nouveau gouvernement?

— Pour qui me prenez-vous, père Bernier? Le chevalier de Lys ne sera jamais républicain. Mais un prochain mariage...

— Ah! ah! ce sera une bonne planche pour vous sauver.

— Oui, une bonne planche avec des rentes dessus. On a reçu des nouvelles de Pologne; le comte Souzaroff est très-malade.

— Eh bien, après?

— Comment, après! Mais j'épouserai sa veuve.

Cette fois, le père Bernier eut un grand éclat de rire.

— Qu'est-ce qui vous fait donc tant rire, mon bonhomme? fit le chevalier un peu piqué.

— Ce que vous me dites là.

— Et pourquoi cela?

— Mais, mon cher monsieur, le comte Souzaroff est veuf depuis longtemps.

Ce fut au tour du chevalier de rire.

— Le comte Souzaroff veuf!... Ah! ah! mais, au fait, je me le rappelle, père Bernier, ce n'est pas la première fois que vous me dites cette énormité... Ah! ah! elle est forte, celle-là!... Et de qui tenez-vous cette nouvelle, bien informé Bernier?

— Tout simplement de la comtesse de Roquetaillade, ma propriétaire. Elle doit savoir mieux que personne si sa sœur est vivante, et je ne crois pas que ce soit de gaieté de cœur qu'elle en ait porté le deuil.

— Vous savez, mon cher Bernier, je ne comprends rien à ce que vous me dites; aussi revenons à notre petite affaire.

— Comme il vous plaira; je suis même tout disposé, pour vous être agréable, à croire à l'existence de la comtesse Souzaroff. Seulement, je doute fort, cela admis, qu'elle consentît à vous épouser, car vous lui en avez fait voir de dures, à cette pauvre femme, m'a-t-on dit.

— Des calomnies, tout cela. Et, quoique le sentiment vous soit tout à fait inconnu, sachez, papa Bernier, qu'en ces circonstances les femmes écoutent leur cœur bien avant la raison. — Voyons, donnez-moi cinq louis, car j'ai rendez-vous ce soir avec une Vésuvienne très-gentille.

— Joli monde!...

— Elle jouit d'une certaine influence, et doit me faire ouvrir un salon du faubourg.

— Saint-Antoine?

— Il a toujours le mot pour rire, ce père Bernier.

— Tenez, voici soixante francs, c'est tout ce que je puis faire.

Le père Bernier mit douze pièces de cinq francs sur son bureau.

— Encore quatre.

— Jamais!

Le chevalier de Lys avait l'expérience de son homme, car il se résigna et empocha la somme.

— A dimanche.

— A dimanche, sans faute.

— Votre fils va bien?

— Je le suppose.

— Et cela ne vous inquiète pas pour lui, ces agitations dans les esprits ? On se battra peut-être un de ces matins dans les rues.

— Oui, oui, cela m'inquiète beaucoup... pour mes loyers.

V

La maison dont Bernier était devenu propriétaire était connue autrefois sous le nom de l'hôtel de Beaupreux. L'abbé de Beaupreux, grand-oncle de la comtesse de Roquetaillade, et qui vivait auprès d'elle, était le dernier de la famille qui portât ce nom.

A la fin du dix-huitième siècle, cet hôtel présentait une tout autre apparence que la maison sordide de 1848. Une vaste porte cochère cintrée s'ouvrait sur une large allée qui se continuait jusqu'à une cour plantée d'arbres. Sous la voûte de cette porte se trouvait l'origine d'un large escalier de pierre qui conduisait aux appartements. De chaque côté de la façade regardant la cour étaient deux tourelles en encorbellement. Il y avait par cette cour une sortie

sur la rue Maubuée. C'était un très-laid quartier, mais nos pères, n'ayant pas de points de comparaison, ne s'en apercevaient pas.

A l'époque où vont se dérouler les péripéties de ce roman, cette demeure avait bien perdu de son caractère nobiliaire. Dans la baie de la porte cochère on avait trouvé place pour une boutique et une étroite allée que fermait un seul battant. Dans la cour, des constructions en bois et plâtre servaient de magasins pour un chiffonnier en gros, et de logement pour sa famille. La porte qui communiquait avec la rue Maubuée existait encore, mais personne ne l'ouvrait; elle était considérée comme condamnée, les habitants de la maison ignoraient même cette issue.

Dans le quartier, cette maison était réputée pour être hantée par un revenant, que l'on désignait sous le nom de fantôme. On citait des personnes qui l'avaient aperçu, mais ces personnes n'étaient plus là, soit qu'elles eussent déménagé, soit qu'elles fussent mortes. Lorsqu'on en parlait à Lamargot, il haussait les épaules; mais, la nuit venue, Épiphanie, son épouse, ne se serait pas aventurée sans lumière dans les escaliers et surtout dans la cour. Le père Bernier, qui, plus que tout autre, avait intérêt à déposséder son immeuble de cette mauvaise réputation, n'en disait mot, et lorsqu'on lui en parlait, il répondait qu'il ne comprenait pas ce qu'on voulait lui dire.

Quant à nous, qui faisons métier d'en savoir un peu plus que de simples personnages de roman, nous allons dire l'origine de cette légende.

Lorsque la révolution de 93 éclata, l'hôtel de la rue de Venise appartenait au comte de Beaupreux. Le comte, veuf depuis quelques années, avait deux fils : l'aîné, officier des gardes du corps, et le cadet, Gaston de Beaupreux, beaucoup plus jeune que son frère. Gaston habitait chez son père.

La femme du vieux comte, une Roquetaillade, avait élevé auprès d'elle une jeune nièce, Reine de Beauval, restée orpheline dès son bas âge. Cette jeune enfant avait grandi dans l'hôtel de Beaupreux, à côté de ses deux jeunes cousins. Mais lorsque l'aîné eut atteint sa vingtième année, il partit pour l'Allemagne, où les jeunes gens de famille, en prévoyance peut-être de la future émigration, allaient se former à l'expérience de la vie par les voyages. A son retour, il entra dans les gardes du corps. C'est dire que la jeune Reine de Beauval vécut beaucoup plus intimement avec Gaston qu'avec le frère de celui-ci.

C'était une belle jeune fille, d'une distinction sérieuse, suave et nébuleuse ; une de ces âmes qui ne s'épanouissent pas pour de simples sensibleries, et qui se révèlent sublimes lorsque les grands sentiments les animent. — Gaston était aussi un charmant garçon, tout feu, tout jeunesse. Son cœur aspirait à tous les amours, à toutes les aventures galantes. Il en causait franchement avec Reine, qu'il

considérait comme sa sœur, et celle-ci le prêchait doucement.

La comtesse de Beaupreux tomba malade et sentit bientôt sa fin approcher. Mais, avant de mourir, elle annonça à sa nièce qu'elle l'avait destinée à devenir l'épouse de son fils aîné, le vicomte de Beaupreux, garde du corps de Sa Majesté. C'est ainsi que se faisaient les mariages, au bon vieux temps ; on ne consultait pas le cœur, on s'inquiétait peu des tendances et des inclinations ; on fiançait les enfants dès le bas âge. Cela ne produisait pas précisément des ménages bien unis, mais les vieux noms se perpétuaient et les familles se constituaient comme de petits États.

Reine se soumit à la tradition, et promit à sa tante expirante qu'elle épouserait son fils aîné.

En effet, lorsque les délais imposés par le deuil furent écoulés, Reine de Beauval devint vicomtesse de Beaupreux et quitta l'hôtel de son oncle, où elle avait été élevée.

Le jour de la cérémonie, on eût pu remarquer sur sa physionomie une vague expression de tristesse résignée, mais personne n'y prit garde. Et Gaston moins qu'aucun autre, car il se montra, en ces fêtes de famille, plus jeune, plus fou que jamais ; et les jeunes femmes le trouvèrent charmant. Mais ces jeunes femmes n'étaient pas assez charmantes pour lui ; car, vers minuit, en compagnie de plusieurs garnements de famille, il s'échappa pour aller festoyer

avec des ballerines de l'Opéra dans un cabaret à la mode de la rue du Bac.

Pourtant, dans la soirée, sa cousine lui avait dit :

— Cela ne vous attriste pas un peu, Gaston, de me voir vous quitter?

— Mais tu ne me quittes pas, ma jolie Reine ; la maison de mon frère m'est aussi familière que celle de mon père ; et je t'y verrai heureuse avec bonheur.

En effet, pour Gaston, c'était bien plutôt une sœur que sa cousine qui se mariait. Mais, pour Reine, c'était peut-être plus qu'un frère celui qu'elle quittait.

Hélas, nous n'osons prévoir dans quelle affreuse circonstance Reine dira le secret de son cœur !...

Un orage lointain, sombre et menaçant, devait troubler bientôt le beau Gaston de Beaupreux dans ses folles joies de jeunesse. La Révolution montait et allait éclater en pluie de sang sur cette grande société française viciée et corrompue par les abus et l'ignorantisme.

Le comte de Beaupreux n'émigra pas. Charitable, aimé et respecté, il se considéra en sécurité dans son hôtel, au milieu de la tourmente, et personne ne pensa à le dénoncer au tribunal révolutionnaire. Et cependant, il exposait sa vie en cachant dans sa maison un pauvre prêtre. On avait transformé une des tourelles donnant sur les cours en chapelle, où celui-ci disait la messe chaque jour. Le 21 janvier 1793, ce vieux prêtre, abîmé de douleur et dans

sa foi et dans sa fidélité si terriblement éprouvées, y pria toute la journée. La nuit était venue qu'il était encore agenouillé au pied de l'autel.

Alors, il se passa quelque chose d'étrange. La lassitude morale ou physique produisit sans doute à son cerveau une hallucination. Sa vue se troubla, les objets parurent se fondre dans une pénombre subite. Et il aperçut tout à coup au-dessus de l'autel une blanche apparition, et peu à peu se dessina à ses yeux une physionomie royale.

Et une voix se fit entendre :

— Je suis auprès de Dieu et je prie pour mes fidèles. Assurez la famille de Beaupreux de la protection divine, et dites-lui que tous les ans je reviendrai ici m'associer à ses prières.

Dans la soirée on s'inquiéta de l'absence du prêtre. On monta à la chapelle, où on le trouva évanoui sur les marches de l'autel. Lorsqu'il eut repris ses sens, il raconta que Louis XVI lui était apparu, car cet homme de foi n'eut même pas la pensée que cette vision fût le résultat d'une imagination surexcitée.

Le comte de Beaupreux ne formula aucun doute, et émit le vœu que tous les ans, jusqu'à la mort du dernier de la famille, un service funèbre fût célébré le 21 janvier dans la chapelle.

Mais qui saurait interpréter le fait d'une protection divine !... Ne sommes-nous pas, ici-bas, placés à un point de vue trop restreint pour en comprendre toute l'étendue ?

Ainsi, un mois après, le vicomte de Beaupreux, ex-garde du corps, qui, d'ailleurs, avait été compromis dans l'affaire de Varennes, fut condamné à mort.

La nouvelle en parvint à son frère, mais celui-ci n'eut pas le courage d'en instruire son père. Il fit les quelques démarches possibles à cette époque, pour obtenir la remise du corps après l'exécution. Mais il ne put l'obtenir. Cependant, il parvint à corrompre un des valets du bourreau, qui lui promit le soir même de l'exécution de lui apporter la tête de son infortuné frère.

Le vieux prêtre était dans la confidence. Le soir un homme frappa à la porte de l'hôtel, et remit à un domestique un paquet. Gaston et le prêtre étaient au bas des marches de l'escalier. C'était la tète du vicomte de Beaupreux.

Elle fut déposée dans la chapelle, et le prêtre dit jusqu'à une heure avancée de la nuit les prières mortuaires. Puis, avec l'aide de Gaston, ils l'enfermèrent dans une boîte, doublée de plomb, et la déposèrent au pied de l'autel.

Hélas ! à cette terrible époque, les femmes ne trouvaient pas grâce devant le couteau fatal. Un jour la vicomtesse de Beaupreux, la belle Reine de Beauval, se trouva sur la liste des condamnés. — Chercher à l'arracher à la mort, c'était se condamner soi-même. D'ailleurs, l'exécution suivait de si près la condamnation, que Gaston, désespéré, brisé de dou-

leur, eut à peine le temps d'aller revoir le valet du bourreau, et de lui payer cette seconde tête.

Nous allons dire ici une scène bien affreuse, et qu'on n'accepterait pas dans nos mœurs actuelles. Mais, à cette époque de sang, alors que l'échafaud dressait ses grands bras jour et nuit sur la place de la Révolution, la mort était chose si familière, qu'on ne s'épouvantait pas d'un corps, et encore moins d'une tête aimée.

Ainsi que le jour de l'exécution du frère, le soir on frappa à la porte cochère. Le vieux prêtre était malade. Ce fut Gaston seul qui reçut l'homme sinistre.

On lui remit un objet enveloppé.

C'était la tête de l'infortunée Reine de Beauval.

Suffoquant de sanglots, il monta à la chapelle, développa de ses linges ensanglantés cette tête de son amie d'enfance, et, la prenant dans ses deux mains, il la couvrit de baisers et de larmes. Oh! ce que souffrait cette âme brisée, on ne saurait le peindre; c'était le désespoir, le déchirement d'un cœur qui n'avait connu jusque-là que joies et sourires.

Tout à coup, un frisson lui parcourut le corps. Son cœur se glaça. Il venait de sentir sur ses lèvres une contraction labiale de la tête morte; à ses baisers, cette bouche avait rendu un baiser!...

Saisi d'étonnement, le cerveau halluciné, sans un mouvement, sans un souffle, il regarda cette bouche.

O prodige!... Les lèvres remuaient comme si elles voulaient articuler une parole.

Gaston, pâle, haletant, lui disait avidement :

— Oui! oui! Reine, je t'écoute; parle! parle-moi!...

Et les lèvres remuaient toujours, mais sans aucun son. Puis, insensiblement, le pauvre insensé entendit ce murmure, bien bas, bien bas!...

« Je t'ai aimé, comme tu ne m'aurais jamais aimée... adieu!... »

Les lèvres se rejoignirent lentement, se décolorèrent peu à peu, puis restèrent inertes dans le froid rigide de la mort. Le malheureux Gaston, toute la nuit, tint cette tête dans ses bras, et toute la nuit l'inonda de ses pleurs.

La tête de Reine de Beauval fut déposée au pied de l'autel, à côté de celle du vicomte de Beaupreux, son mari.

Le vieux comte et son fils Gaston vécurent à l'abri de la Terreur et n'émigrèrent pas. Le pauvre vieillard, en apprenant plus tard le sort de ses enfants, s'affaissa lentement vers la tombe.

Lorsque le calme fut revenu et que les églises se rouvrirent au culte, Gaston de Beaupreux alla frapper à la porte d'un séminaire et demanda à se faire prêtre.

Quelques années après, il dit sa première messe dans la chapelle de la tourelle, à l'intention de l'âme de Reine de Beauval.

Depuis ce jour le nuage de tristesse douloureuse qui enveloppait son cœur parut s'être éclairci. La religion reliait ces deux âmes épurées.

Une tradition de famille prétendait que, tous les ans, le 21 janvier, l'âme de l'infortuné Louis XVI revenait dans cette chapelle, et c'est ce qui donna sans doute naissance à la légende du *Fantôme de la rue de Venise*.

Peut-être dans le cours de ce récit évoquerons-nous cette bienfaisante apparition des Beaupreux, et la verrons-nous glisser, silencieuse et furtive, comme un blanc rayon sélénique sur la tête suave et poétique d'une personnification aimée.

L'abbé Gaston de Beaupreux n'est plus le beau jeune homme d'autrefois. C'est un doux et calme vieillard âgé de quatre-vingts ans, que nous retrouverons, dernier du nom des Beaupreux, auprès de sa nièce, la comtesse de Roquetaillade.

Lorsque cette nièce épousa le comte de Roquetaillade, son oncle lui donna comme cadeau de noces cette maison qui lui rappelait de si tristes événements.

VI

Revenons au poste de la cour des Fontaines. Quelques instants après que ce pauvre Claude Bernier eut été frappé, un détachement de mobiles vint attaquer, par la rue du Bouloy, la barricade de la rue Montesquieu ; au même moment des soldats de ligne, débouchant de la rue des Bons-Enfants, marchaient sur les insurgés. Ceux-ci se défendirent longtemps, mais, pris des deux côtés, ils furent obligés de se rendre. De part et d'autre il y eut des morts et des blessés. Ces derniers furent transportés à l'ambulance la plus proche; quant aux morts, on les porta dans une salle du corps de garde du Palais-Royal. Ils furent jetés là pêle-mêle avec les quatre ou cinq victimes du poste, que le lieutenant Bernier avait cru

de son devoir d'exposer sans défense aux balles des insurgés.

Vers le soir, une sœur de charité se présenta pour veiller ces morts. On lui ouvrit cette salle. Elle alluma plusieurs cierges qu'elle avait apportés, et, à genoux en face de ces corps, elle se mit à prier.

— Vous n'avez besoin de rien, ma sœur, demanda le sous-officier qui l'avait introduite?

— Rien, merci.

— Vous n'aurez pas peur toute seule?

— Non, reprit-elle avec un doux sourire, car plus nous sommes loin des hommes et des vivants, plus nous sommes près de Dieu.

— Si vous avez besoin de quelque chose, vous frapperez, car le règlement exige que cette porte soit fermée.

— C'est bien, monsieur, fermez la porte.

Et la bonne sœur, sans même s'apercevoir de la sortie du militaire, se remit en prière.

Une heure ou deux s'écoulèrent ainsi, et la sœur priait toujours. Tout à coup son attention fut attirée vers un des corps qui paraissait s'agiter. En effet, un des soldats étendus sur les dalles porta lentement la main à son front, comme s'il sortait d'un profond évanouissement.

La sœur s'approcha aussitôt de lui, mit sa main sur son cœur, écouta le souffle de sa respiration. Cet homme n'était pas mort.

— Où suis-je? demanda-t-il faiblement.

— Ne vous inquiétez pas, on va vous soigner.

— Une femme... Blanche, n'entre pas !

— Non, pas Blanche, dit avec un doux sourire la sœur, qui comprit que la fièvre le faisait délirer.

— Blanche... vous avez reçu ma lettre — continua-t-il — mon cousin a voulu me tuer... mais, je vous revois, oh! vous êtes bonne d'être venue... Mais, non, c'est un rêve; votre mère, la comtesse de Roquetaillade, n'aurait jamais...

Mais à ce nom l'étonnement se peignit sur les traits de la sœur.

— De qui parlez-vous?... Quel est ce nom?

— Celui de sa mère...

— Oh, fit la sœur en frappant son front, quelle étrange coïncidence!...

Que se passa-t-il dans l'esprit de cette bonne sœur, nous ne saurions le préciser; mais il sembla qu'une résolution subite s'était emparée de son cerveau, car elle dit au jeune soldat :

— Vous aimez Blanche?

— Oh, non, je n'oserai jamais!

— Eh bien, je vais vous sauver; et pour cela il faut qu'on vous soigne sous mes yeux.

— Oh! oui, sauvez-moi... Mais je ne veux plus être soldat... assez, assez... car je ferai un malheur et le lieutenant Bernier...

— Bernier!...

— Oui, mon cousin.

Mais la sœur ne l'écoutait plus. Elle avisa le corps

d'un jeune ouvrier, lui enleva sa blouse, tous ses vêtements, puis le revêtit de l'uniforme du soldat qu'elle avait également déshabillé. Un moment après, Claude, car le lecteur l'a reconnu, avait le costume de l'ouvrier. Ce changement avait été fait avec rapidité; c'étaient deux beaux jeunes hommes, mais pour la sainte femme c'étaient seulement deux malheureux dont l'un pouvait être sauvé.

Ainsi que le lui avait recommandé le militaire, elle frappa à la porte. On vint ouvrir.

— Ma sœur désire quelque chose?

— Oui, tout de suite une civière pour transporter à l'hospice un de ces malheureux qui n'est pas mort.

Dans ces moments de trouble, il se trouvait dans tous les postes des brancards et des matelas pour transporter les blessés.

Quelques minutes après, Claude Bernier était placé sur la civière.

— Où faut-il aller? dirent les deux hommes... au Val-de-Grâce?

— Vous voyez bien que ce n'est pas un militaire. Portez-le à la Charité, et je vous accompagne.

— Nous ouvrira-t-on?

— Oui, on vous ouvrira, et on le placera dans ma salle.

Les deux porteurs se mirent en marche, accompagnés de la sœur, qui de temps en temps soulevait la tenture pour donner de l'air au blessé. On atteignit bientôt l'hospice de la Charité, où le jeune

homme fut admis d'urgence. On visita sa blessure qui, bien que très-grave, n'était cependant pas mortelle. Lorsque le premier pansement fut opéré, la sœur quitta l'hôpital et revint au Palais-Royal, où elle se remit en prière dans la salle des morts.

Cette religieuse se nommait en religion sœur Marthe; elle n'était plus jeune : une cinquantaine d'années au moins. Elle avait la surveillance de la salle où Claude Bernier avait été installé. Elle était très-aimée et savait, ce qui est rare, parler de Dieu à ses malades, sans les importuner. Et, n'importe à quelle religion appartînt le patient, elle trouvait le moyen, sans froisser les croyances, de remuer les âmes, et de les diriger vers le principe suprême de la divinité. En un mot, c'était une sainte femme en l'humanité.

Deux jours après son entrée à l'hospice, Claude était déclaré hors de danger. La balle n'avait pas attaqué les organes essentiels de la vie.

Un soir sœur Marthe était assise auprès de son lit.

— Eh bien, comment vous trouvez-vous, mon enfant?...

— Beaucoup mieux, ma sœur ; je respire presque sans douleur, et je puis parler sans fatigue ; mais, dites-moi comment je me trouve ici, pourquoi dans cet hôpital, où je ne vois pas un seul militaire.

— C'est moi qui vous ai fait admettre ici ; vous aviez été considéré comme mort, et c'est dans la

nuit que vous êtes sorti de l'évanouissement où vous avait plongé votre blessure.

— C'est donc à vous que je dois la vie, ma sœur !...

— C'est à Dieu, mon enfant ; c'est lui seul qui frappe, c'est lui seul qui sauve.

Il y eut un moment de silence ; puis sœur Marthe, s'approchant près de la tête du malade, lui dit sur un ton plus discret :

— Lorsque vous êtes revenu à vous, vous avez prononcé un nom.

— Ah ! fit le jeune homme avec une expression d'embarras.

— Ce nom était, je crois, un nom de femme. C'est peut-être celui de votre mère ?

— Hélas, je ne l'ai jamais connue, ma mère !... J'é-trop jeune quand elle mourut ; mais j'en ai toujours vénéré le souvenir.

— Ce nom était : Blanche.

Claude rougit.

— Blanche !... dit-il avec un rayonnement d'émotion heureuse... Oui, c'est un nom aimé, mais je ne le prononce que dans la fièvre, lorsque je n'ai plus conscience de mes paroles... et dans mes rêves...

— D'où êtes-vous donc ?

— Je suis né près de Paris...

— A Boulogne ?

— Oui. C'est là qu'elle m'est apparue... Est-ce que vous la connaîtriez, ma sœur ?

— Hélas, si c'est celle qui demeure près de sa

tante, la comtesse de Roquetaillade, non, je ne la connais pas!...

— Vous connaissez alors la comtesse.

— Ce nom, en effet, ne m'est pas inconnu, car c'est une pieuse personne, et très-charitable. Voyons, mon enfant, ayez confiance en moi; je vous ai, guidée par la main de Dieu, sauvé une première fois, eh bien, peut-être pourrais-je, dans l'avenir, servir à votre bonheur. Nous, sœurs de charité, nous soignons tous les maux; dites-moi donc celui de votre cœur.

En entendant ces bonnes et douces paroles, le blessé porta son regard sur cet ange de consolation, et les larmes perlèrent à ses yeux.

— Je vais tout vous dire, et vous serez la première et la seule qui saurez mon secret. Oui, j'aime une belle jeune fille, mais, hélas, sans espoir. Cette jeune fille a un beau nom, et moi je n'en ai pas. Je suis le fils d'un paysan, qui s'enrichira peut-être, mais ne s'anoblira jamais. Je la voyais le dimanche à l'église, je l'apercevais quelquefois dans les allées de son parc; mais, son regard n'a jamais lu dans le feu de mes yeux le secret de mon âme. Cependant un jour d'été j'eus du bonheur pour longtemps, car, ce bonheur, je le ressens encore. Elle se promenait au bois, à cheval. Que se passa-t-il? comment sa monture fut-elle effrayée? je ne sais! Mais, tout à coup, j'aperçus ce cheval épouvanté, le mors aux dents, lancé à toute vitesse. Elle ne pouvait le maîtriser. Il

allait comme le vent, et, si on ne l'arrêtait dans quelques secondes, il bondissait dans la Seine, qui se trouvait dans la direction de sa course effrénée. La pauvre jeune fille, toute pâle, s'accrochait à sa crinière, car il avait rompu les brides. J'étais sur la route.

« — Au secours !... cria la pauvre enfant qui voyait déjà la mort présenter son gouffre béant.

« Je bondis à la tête de l'animal, et le saisis au cou et aux naseaux ; pendant longtemps il me traîna sous lui ; mais je ne le lâchai pas, et il fut vaincu. Au moment où il s'arrêtait, je reçus mademoiselle Blanche dans les bras. Elle était sauvée. Je la tins ainsi embrassée pendant quelques secondes, et tout un monde de sensations inconnues se révéla en mon âme. La pauvre enfant revint à elle.

« — Oh, monsieur Claude, me dit-elle, que ne vous dois-je pas !... Sans vous j'étais perdue !...

« Alors, elle eut une de ces inspirations, un de ces élans de cœur, qui sont toute une révélation. Elle me tenait la main dans les siennes, et tout à coup elle prit une rose à son corsage.

« — Tenez, dit-elle, je vous la donne !...

« — Oh, merci, merci !... m'écriai-je en la portant à mes lèvres.

« Mais cette action l'effraya, car, sans même me saluer, elle se dirigea vers la grille du parc qui était proche. Le cheval calmé marchait au pas près de sa maîtresse.

Le jeune homme se tut, et regarda sœur Marthe qui l'écoutait en souriant.

— Et cette fleur? demanda-t-elle.

— Cette fleur lui a peut-être été remise déjà. Je l'ai confiée dans une lettre au sous-officier, qui m'a donné sa parole d'honneur, si j'étais frappé, qu'il la remettrait lui-même.

— Pauvre enfant!... fit la sœur, qui paraissait, sous l'influence de ce simple récit, s'abandonner à la dérive d'un souvenir lointain. Et dans cette lettre que lui disiez-vous?

— Je la remerciais de la joie dont, sans s'en douter, elle avait parfumé mon cœur, et je lui disais adieu.

— Elle se nomme, n'est-ce pas, Blanche de Saint-Loubès?

— Oui, ma sœur.

— Elle est orpheline?

— Je n'ai jamais vu ni son père ni sa mère.

— Écoutez, Claude, voulez-vous que la pauvre sœur Marthe soit votre fée protectrice?

— Oh! oui, ma sœur! s'exclama le jeune homme, dont le regard rayonnait de joie.

— Votre père est riche.

— Je l'ignore.

— Je le sais, moi. Il vient d'acheter à la comtesse de Roquetaillade une maison située rue de Venise.

— Dont il était locataire!

— Justement. Il vous a sacrifié à son avarice, et

vous a envoyé à la mort. Eh bien, je veux remplacer près de vous, et ce père qui vous abandonne, et surtout cette mère que vous n'avez pas connue. Mais pour cela il faut suivre mes instructions et s'y soumettre.

— Ma sœur, je suis votre fils respectueux et soumis.

— Claude Bernier est mort...

— Mort !...

— Oui, vous êtes mort ; votre acte mortuaire est en règle au ministère de la guerre. Vous avez été tué le 24 juin.

— Mais alors sous quel nom suis-je ici ?

— Ici, vous êtes un malheureux ouvrier qui a été blessé lors de l'attaque de la barricade de la rue Montesquieu.

— Mais mon père ?

— Votre père vous croit mort — ainsi que votre cousin, le lieutenant Bernier.

— Oh ! oui, celui-là surtout !... fit-il le regard sombre.

— Pour tous vous êtes mort — excepté pour moi.

— Mais qui donc êtes-vous !...

— Je suis la pauvre et simple sœur Marthe.

Et, se levant, elle se pencha plus près, vers la tête de Claude, et lui dit sur un ton qui le fit frissonner :

— Claude, moi aussi, pour tous je suis morte — excepté pour vous !

VII

Le lieutenant Pierre Bernier était un jeune homme de sombre énergie. Et de même que l'infortuné Claude, son cousin, avait un caractère tout différent de celui de son père, celui-ci, dans un sens péjoratif, ne ressemblait nullement au vieil officier retraité. Mais ce qui serait considéré comme un vice de nature dans le monde des gens comme il faut, devenait presque une qualité sous l'uniforme. Pierre Bernier était un brave officier, incapable de faiblesse, et mettant tout sentiment d'humanité bien au-dessous de l'honneur militaire.

En réalité c'était un homme ambitieux. Réussir quand même était sa devise. Il n'aurait pas commis un crime; mais, si ce crime pouvait lui servir, il n'aurait rien fait pour l'empêcher.

Après les journées de juin, il reçut la récompense de sa bravoure. On le nomma capitaine, et il fut décoré. — Une croix bien gagnée, comme disent ceux qui n'admettent la décoration que sur les poitrines bombées.

C'était un beau dimanche d'été, à l'heure de la messe, et la petite église de Boulogne était pleine de fidèles, parmi lesquels nous allons retrouver plusieurs personnages de ce drame.

D'abord la comtesse de Roquetaillade, que nous avons déjà entrevue avec le père Bernier. A son côté, sa nièce mademoiselle Blanche de Saint-Loubès.

C'était une belle jeune fille à l'expression toute poétique. Ce jour-là une vague teinte de tristesse intime flottait sur son doux visage. Depuis quelque temps cette jeune enfant, ordinairement rêveuse, paraissait éprouver une souffrance secrète. Sa tante s'en était peut-être aperçue, mais n'avait pas cru devoir lui en demander la cause. Toutefois son grand oncle, l'abbé de Beaupreux, s'en inquiétait.

L'abbé de Beaupreux était un beau vieillard, chez qui l'âge avait respecté cette distinction native, cette dignité de manières, qui n'abandonnent jamais le parfait gentilhomme. Les fortes émotions de sa jeunesse, l'expérience de la vie, avaient rendu son âme toute d'indulgence et de sollicitude. Toute son affection terrestre se reportait sur cette jeune fille si tristement orpheline, et à qui l'on n'osait pas parler de sa mère. Il veillait sans cesse sur son cœur,

car il s'était donné la tâche de la diriger dans la voie si trompeuse du bonheur de ce monde. Et puis, cette douce figure, ce charme vaporeux de la vingtième année, ramenaient à son esprit un souvenir que les années n'avaient pu effacer. Parfois, il lui prenait la tête entre les mains, la regardait quelques moments sans parler, et la baisait au front, les yeux noyés de larmes.

Sans doute, en ces instants, passait en son cœur le doux fantôme des rêves enfuis — et il songeait à Reine de Beauval.

Parmi les assistants on remarquait le capitaine Bernier et son père. Ce vieux militaire avait l'estime de tous les habitants du pays, et la fière comtesse de Roquetaillade consentait même à le saluer. Ce jour-là les deux épaulettes neuves attirèrent même son attention, et, à la sortie, elle daigna s'avancer vers lui pour le complimenter.

— Vous nous avez sauvés, lui dit-elle, et vous avez droit à la reconnaissance de tous les honnêtes gens.

— Oui, madame la comtesse, nous avons peut-être sauvé le pays de bien des malheurs, mais cela grâce au courageux concours de ces braves enfants de Paris, les mobiles.

— C'est vrai, ces enfants du peuple se sont bien conduits... Ils ont fait leur devoir.

— Et je vois avec bonheur, ajouta l'abbé de Beaupreux, que monsieur votre père reçoit aujourd'hui la

récompense de la belle éducation qu'il a su vous donner. C'est le brillant couronnement d'une carrière toute de dévouement, d'une existence toute d'honorabilité.

— Ne viendrez-vous pas nous voir au château, messieurs? dit la comtesse qui transigeait un peu avec ses principes.

— Cela nous sera d'un grand honneur, dit le vieux militaire, mais je crains que mon fils ne puisse rester longtemps près de moi.

Et comme on allait se séparer, la jeune fille s'approcha rapidement de Pierre Bernier, et lui dit:

— Serait-il vrai, monsieur, que vous avez eu le malheur de perdre votre cousin, le jeune Claude.

— Comment! ce pauvre garçon!... fit la comtesse.

— Hélas, mademoiselle, ce n'est que trop vrai, il a été atteint d'une balle des insurgés...

Blanche de Saint-Loubès pâlit et s'appuya sur le bras de son grand'oncle. Cette impression surprit le capitaine, son front se rembrunit et son œil eut un éclat jaloux.

Et lorsqu'il rejoignit son père, il murmura :

— Ah! elle aimait Claude!... Eh bien, c'est moi qui l'épouserai, je le veux.

Pendant le trajet de l'église au château, la jeune fille ne dit pas un mot. La comtesse seule faisait des remarques sur la réussite de ces petites gens..

— Oui, ce garçon-là fera son chemin. Son oncle, le père Bernier, est à son aise puisqu'il m'a acheté ma

maison, et tout son bien, à sa mort, reviendra à ce militaire. Ce petit Claude, je me le rappelle un peu: est-ce qu'il ne servait pas quelquefois la messe, l'abbé?

— Si, ma nièce, c'était même mon servant de prédilection. Un caractère très-doux, et il est dommage que son père n'ait pas eu plus de souci de son avenir. Cela a été une réprobation générale dans le pays lorsqu'on a appris qu'il le laissait partir.

— Ce bon vieux Bernier est un brave homme, lui. Est-ce que vous me blâmez, mon oncle, de l'avoir invité à nous faire visite?

— Loin de moi cette pensée, ma nièce!...

— Il a servi les d'Orléans, c'est vrai!... mais, en ces temps d'indécision politique, il est peut-être prudent, dans notre monde, de faire quelques concessions.

— Surtout lorsqu'on ne les demande pas, dit en souriant le vieux prêtre.

— Oui, oui, plaisantez...

— Plaisanterie bien innocente.

— Je vous l'ai toujours dit, vous devenez libéral.

— Allons, tant mieux, et moi aussi je fais des concessions... seulement, elles me sont peut-être demandées, celles-là.

— Et par qui?

— Par la conscience, ma nièce.

On rentra au château, et il ne fut plus question des Bernier. Le vieil abbé observait la physionomie de sa petite nièce, et y découvrait la trace d'un profond chagrin. Mais il ne la questionna pas.

Dans le courant du jour, Blanche descendit dans le parc et se dirigea vers une allée ombreuse de magnifiques marronniers tout panachés de fleurs. Elle se plaisait dans cette solitude, et son petit cœur s'abandonnait sans doute à la douleur, car les larmes remplissaient ses yeux.

L'abbé de Beaupreux, qui l'avait vue sortir, la rejoignit. A son approche, la jeune fille porta son mouchoir à ses yeux.

— Tu as de la peine, ma chère enfant, lui dit-il avec cet accent d'ineffable bonté inhérente à sa nature dévouée et affectueuse.

— Mais pas du tout, mon oncle.

— Un petit mensonge, je parie. Mais, je te le pardonne, tu es à l'âge où toute jeune fille doit mentir un peu.

— Même à son bon oncle? dit-elle en s'efforçant de sourire.

— Surtout à son bon oncle. Mais celui à qui il ne faut pas mentir, c'est à son ami ; or c'est l'ami qui vient te questionner, te consoler, et te guérir peut-être. — Tu as parlé à M. Bernier de la mort de son cousin. Mais, dis-moi, comment as-tu appris cet accident? Les journaux n'en ont pas parlé, ce n'est pas un fait assez important aujourd'hui, et personne dans la maison n'en était instruit. — Depuis quelques jours, il y a sur ton front un voile de tristesse... Tu connaissais donc ce jeune homme.

— Oui, mon oncle, je ne vous le cache pas, la

nouvelle de cette mort m'a vivement affectée... Vous n'avez pas oublié cet accident où j'ai failli être emportée dans le fleuve par mon cheval effrayé. Eh bien, celui qui me sauva, c'est Claude... Je lui ai toujours gardé reconnaissance de cet acte de courage et de dévouement, aussi ne vous étonnerez-vous point si la nouvelle de sa mort m'a un peu impressionnée.

— Mais, dis-moi, fit le prêtre se rapprochant plus intimement de la jeune fille et sur ce ton un peu mystérieux qui engage aux aveux, mais, dis-moi comment tu l'as su, qui te l'a appris.

Blanche demeura un moment silencieuse, et le vieux prêtre, qui avait vu tant de cœurs à nu à l'heure de la pénitence, se garda bien de troubler ce mutisme.

— Oui, dis-le à ton vieil ami, reprit-il après avoir laissé quelques minutes d'intervalle.

— Il me l'a écrit.

— Avant d'aller au feu, alors.

— Oui.

— Mais, qui t'a remis la lettre... Par la poste, on l'aurait su.

— Un homme, un militaire.

— Ici?

— Oui, ici.

— Et que te disait-il dans cette lettre? Voyons, avoue-moi tout.

La jeune fille éclata en sanglots.

— Il me renvoyait la fleur que je lui avais donnée le jour de l'accident, et il me disait adieu !...

— Pauvre garçon !... fit l'abbé un peu ému.

Et rapprochant de lui, en l'entourant de son bras, sa petite nièce, il lui essuyait les larmes comme une mère à son enfant.

— Il faut tout m'avouer, Blanche... il faut m'ouvrir ton cœur... Mon grand âge doit te donner confiance... Moi, je n'ai plus de passions sociales... Je vois peut-être plus juste que les autres... et saurai mieux consoler lorsque la plaie me sera connue. Je ne suis pas seulement un vieux prêtre, je suis pour toi l'essence de ta famille absente...

— Oui, oui, vous êtes mon bon ange et je vous vénère comme l'esprit protecteur qui plane sur les âmes souffrantes ! s'écria la jeune fille presque exaltée... Oui, je vous comprends, vous, détaché de la terre, vous que l'amour et la souffrance ont spiritualisé, et je vous vénère non comme prêtre, ni comme homme, car vous êtes plus... vous dominez toute expression humaine... vous êtes l'âme de mon père, le parfum de ma mère, l'encens du prêtre... et je vais tout vous dire !...

— Tu l'aimais ?

— Oui, oui, je l'aimais !... s'écria-t-elle désolée.

— Pauvre enfant, viens sur mon cœur, et écoute ce que je vais te dire bien bas, bien bas...

Le prêtre murmura une parole à son oreille, et la jeune fille eut une commotion qui la frappa au cœur... sa physionomie s'illumina.

— Tu vois bien que je sais consoler et guérir — mais, c'est un secret !...

— Est-ce bien vrai !...

— Oui, c'est bien vrai, je te le jure.

— O vous, consolateur des affligés, merci !...

Et Blanche, en proie à une émotion inconnue, toute sanglotante, cachait sa tête dans les bras du vieux prêtre.

VIII

Le lecteur se demande sans doute quelle impression causa sur le père Bernier la nouvelle de la mort de son fils. C'est pour répondre à cette question, que nous allons nous transporter dans la maison de la rue de Venise.

C'était le soir ; et comme les affaires de Bernier, en raison de la qualité de sa clientèle, ne se traitaient que le matin, il se trouvait seul dans son cabinet. Mais le chevalier Olivier de Lys était probablement un client du soir, car il venait de pénétrer dans la loge. Le fidèle Lamargot l'accueillit avec un sourire, et l'introduisit aussitôt près de son maître. Olivier de Lys était certainement un intime. Cette fois-là, rien dans sa mise n'indiquait plusieurs vêtements superposés.

Au fait, faisons un petit croquis de ce Lamargot qui peut-être aura une scène dans ce récit. Lamargot était d'origine suisse, mais cela lui était parfaitement égal. Il était d'ailleurs très-industrieux. Toujours froid et impassible, il eût accompli les actions les plus formidables et les actes les plus bouffons, avec le plus grand sérieux du monde. De ses petites industries nous n'en mentionnerons qu'une en ce moment.

Pendant le carnaval, il était *entraîneur* à l'Opéra; c'est-à-dire qu'il faisait partie d'un quadrille remarqué, et, pour vingt francs par nuit, il se démenait du soir au matin comme un possédé. On formait cercle autour d'eux. Ils faisaient grand rire les naïfs, les spectateurs de bonne volonté, et désespéraient les imbéciles qui avaient des prétentions à des effets de bras et de jambes. Lamargot depuis deux ou trois ans revêtait en ces circonstances le même costume. Un chapeau chinois sur la tête recouverte d'une perruque mi-partie rouge, mi-partie bleue. Un nez énorme, à tubercules dégoûtants, lui servait de masque. Un habit d'incroyable dont les pans touchaient les talons, orné de boutons larges comme des soucoupes. Une culotte nankin et un gros ventre.

Ce ventre était le principal caractère comique de son accoutrement. C'était son succès. Il avait surtout une façon de le maintenir dans ses mains largement ouvertes qui devait bien faire rire, mais aussi beaucoup le fatiguer. De minuit à six heures du matin il

soutenait ainsi son ventre, et ne le lâchait même pas dans les *cavalier seul* les plus contorsionnés.

Lamargot s'amusait-il à ce métier? Pas le moins du monde. Ainsi, voici la manière dont il procédait. Régulièrement, les samedis soir, vers onze heures et demie, il sortait tout costumé et allait attendre l'omnibus au coin de la rue Saint-Martin. A peine faisait-il attention aux gamins qui l'entouraient en proférant le cri parisien habituel, qu'il est inutile de reproduire ici. Quand la voiture passait il montait dans l'intérieur, ce qui l'obligeait de placer son chapeau chinois sur ses genoux. Il donnait gravement ses six sous, et, tenant toujours son ventre, il s'assoupissait. Il descendait au coin de la rue Richelieu, et prenait sa course vers le passage de l'Opéra qui donne aujourd'hui rue Drouot. Dédaignant la grande entrée, il se faufilait comme un artiste jusqu'au contrôle où il recevait un petit salut de reconnaissance.

Une fois dans la salle, il se joignait à ses trois complices, et alors toutes les contorsions du délire et de la folie se démenaient dans sa physionomie. Jusqu'au matin c'était un branle-bas à abattre un hercule.

Pendant l'intervalle des quadrilles ces quatre compères se réunissaient en groupe et causaient tranquillement de leurs petites affaires. Ils ne consommaient jamais.

Au matin, après le dernier galop, fatigués, exténués, ils descendaient lentement derrière la foule, dans la rue. Là, ils se séparaient. Et Lamargot reve-

nait tranquillement à pied, tenant toujours son ventre — c'étaient les conditions de l'administration — ce qui faisait rire quelques passants, et rentrait rue de Venise. Là il se débarrassait de son costume, le confiait à Épiphanie, son épouse, et montait dans les escaliers prendre les chaussures des locataires.

Lamargot avait essayé de diriger Épiphanie vers cette carrière chorégraphique. Les premières années de son mariage, il lui avait acheté un domino rose, et lui avait donné les instructions les plus explicites.

Épiphanie devait se faire offrir sans cesse des oranges et de monstrueux sucres de pomme. Ces oranges et ces sucres de pomme passaient de ses mains dans les profondes poches de l'habit d'incroyable de son mari ; et le ballottement que ces objets produisaient entre ses jambes ajoutait au réussi de ses déhanchements.

Mais Épiphanie était tenue de ne pas accepter autre chose, et d'être sourde à la question de bisque et de perdreau truffé.

Le lendemain on revendait les oranges au fruitier et les sucres de pomme à un confiseur de seconde catégorie.

Épiphanie trouva ce métier fatigant ; son estomac s'en plaignait vers les cinq heures du matin, et ses principes religieux protestaient sans cesse. Aussi, lorsqu'on eut fait les frais du domino rose, on le

revendit avec un petit bénéfice, et Épiphanie resta à la maison.

Mais rejoignons M. de Lys.

— Bonsoir, papa Bernier, dit Olivier en pénétrant auprès du banquier des Halles.

— Ah! enchanté de vous voir, monsieur de Lys; voici deux jours que je vous attends.

— Ah! on ne fait pas comme on le voudrait.

— Vous venez retirer vos petites affaires... Qu'était-ce donc? je ne me le rappelle pas bien.

— Des reconnaissances du mont-de-piété.

— Ah oui! c'est que j'en ai tant!... Où diable ai-je mis les vôtres?

Et il ouvrit un petit tiroir rempli de paperasses.

— Ah! les voilà... c'est bien de la chance... vous les prenez toutes, n'est-ce pas?

— Toutes.

— Ah! à la bonne heure, vous êtes riche, maintenant. Voilà ce que c'est que de s'être rallié au nouveau régime. Mais je vous croyais dans le Midi... Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez nommé commissaire du gouvernement quelque part.

— Oui, mais ç'a été une triste affaire. On n'a pas voulu de moi, sous prétexte que j'avais un nom qui sentait trop l'ancienne monarchie. Il y avait à peine deux heures que j'étais installé, que la foule assiégeait l'hôtel de la préfecture. C'est à peine si j'ai eu le temps de m'échapper par les toits.

— Que diable, il fallait changer de nom.

— J'y ai bien pensé, mais trop tard.

— Et que faites-vous maintenant?

— Maintenant, je suis inspecteur des ateliers nationaux; mais je crains bien que cela ne dure guère; on commence déjà à ne plus s'entendre... Tenez, voici cent cinquante francs, père Bernier... vous voyez que je suis raisonnable.

— Je ne vous ai jamais dit le contraire, monsieur Olivier... Il fait bien chaud, ce soir.

— Ah! à qui le dites-vous, moi qui ai arpenté toute la journée le champ de Mars! Je prendrai bien quelque chose.

— Eh bien, vous avez de la chance, monsieur Olivier, car j'ai mis hier en bouteille un vin de Saint-Émilion dont vous me direz des nouvelles.

— Et vous le vendez cher?

— Ça dépend. A un bon locataire qui veut rigoler la nuit avec elle, cinq francs. Mais pour vous ce sera trois francs.

— Soit, faites-en apporter une.

Bernier appela Lamargot et lui donna ordre d'aller à la cave. Selon l'usage, cet ordre s'exécuta à la minute.

Le vin fut trouvé excellent, et le bonhomme ne se faisait pas faute d'en accepter de grands verres; il se disait mentalement que, par ce moyen, le prix montait à six francs. Et cette combinaison lui réjouissait et l'esprit et le cœur.

— Comment le trouvez-vous? monsieur le commissaire.

— Comment, commissaire!

— Du gouvernement, veux-je dire.

— Mais non, inspecteur, maintenant. Il n'est pas mauvais, père Bernier, mais aussi il n'est pas bon. Pas mauvais, pour l'emploi que j'en veux faire, et cela dans la rue de Venise; mais, dans un autre milieu, pas bon, père Bernier, pas bon.

— Vous en ferez bien venir une autre, cependant?

— Mais il le faut bien, vous l'avez vidée vous-même.

— L'honneur de boire avec vous, monsieur le chevalier de Lys, m'a distrait. Lamargot, apporte une seconde bouteille.

Cette fois Lamargot avec la bouteille apporta un verre.

— Pour qui ce verre? demanda le patron.

— Dame, pour monsieur le chevalier... Puisqu'on change d'assiette à chaque plat dans le monde de monsieur, il ne s'étonnera pas si ici on change de verre à chaque bouteille.

— Monsieur Lamargot, dit Olivier, vous êtes un homme d'observation et, à ce titre, méritez de boire, non pas à ma table, entendons-nous, mais à mes bouteilles. Débouchez et servez.

Lamargot, toujours sérieux, déboucha et remplit les verres en commençant par celui qu'il venait d'ap-

porter. Il eut même le soin de boire le premier en s'excusant toutefois, mais donnant pour raison que, n'ayant pas bu encore, il devait être celui des trois qui avait le plus soif.

Le père Bernier ne pensait pas à blâmer son domestique, car ce vin le nourrissait, et sans doute il boirait et mangerait moins le lendemain. Raisonnement absurde que nous ne daignerons même pas réfuter. La présence de Lamargot diminuait de beaucoup le rendement de la bouteille, ce que fit remarquer Bernier en frappant celle-ci sur la table, avec une physionomie simulant l'étonnement.

— Mais, papa Bernier, ce ne sont que des fioles, cela !

— Lamargot, retourne à la cave, fit le vieux bonhomme saisissant la balle au bond.

Le père Bernier subissait déjà l'influence alcoolique de son pseudo-Saint-Émilion. Ses petits yeux avaient des éclats humides, sa langue s'épaississait, ses lèvres s'animaient.

— Avouez, chevalier, que vous menez une bonne vie tout de même.

— Moi !... Mais, vous le savez bien, je suis toujours sans argent.

— Mais aussi, quand vous en avez, vous savez en jouir... tandis que moi, je n'en fais que mon tourment.

— Je crois, papa Bernier, que, pour la première fois de votre vie, ce Saint-Émilion de la rue Mouf-

fetard vous fait parler vrai. Oui, j'ai eu des misères, mais aussi des joies, des plaisirs, des ivresses que vous n'aurez jamais, quand bien même je vous ferais absorber toute votre cave ce soir.

Le vieux Bernier regardait le chevalier en dessous, et sa pensée paraissait sourire à un souvenir.

— Vous en avez bien eu de ces femmes, n'est-ce pas ?

— De quelles femmes ?

— Mais du monde, pardine... Est-ce que les autres sont des femmes pour vous ?

— Autrefois, oui, mais aujourd'hui j'ai plutôt de celles qui, à votre avis, n'en sont pas... ce qui est une erreur, père Bernier, car, au contraire, ce sont celles-là qui sont de vraies femmes.

— Bah !

— Mais certainement !

— Cependant, vous avez eu de beaux jours et de belles nuits avec la baronne... vous savez bien la baronne...

Et le père Bernier vidait son verre en riant aux éclats, et si fort que Lamargot, croyant qu'on l'appelait, cria du fond de la cave :

— Voilà ! voilà !

— Quelle baronne ? demanda le chevalier qui se grisait moins vite que son convive.

— Mais la baronne de Saint-Loubès... ou plutôt la comtesse de Souzaroff...

— Ah dame ! fit Olivier en se rengorgeant, il est

sûr qu'elle a été une de mes belles passions, et je la regrette tous les jours.

— Vous lui avez mangé pas mal d'argent, farceur! fit Bernier en trinquant avec son verre vide, voulant justifier cette impertinence par ce mouvement de bonne convivialité.

— Qu'entendez-vous par là, mon ami! fit le chevalier se redressant froissé.

— Oh, rien du tout... mais je me rappelle tant d'objets de femme que vous m'avez apportés... Enfin c'est votre affaire...

— Mais, vieil imbécile!

— Comment!

— Vieil ami, veux-je dire... Mais, quand je le voudrai, je serai le mari de la comtesse Souzaroff.

— Êtes-vous fou, chevalier!... vous savez bien que cette pauvre femme n'est plus de ce monde. Ce serait en effet une folie bien triste que celle qui vous ferait rêver le mariage avec une morte!... C'est pour le coup qu'il faudrait vous interdire, et que je ne ferais plus affaire avec vous.

Mais le chevalier se penchait sur sa chaise en riant aux éclats.

— Ah oui, je la connais celle-là... Vous me l'avez déjà faite! Vous voulez me faire croire que la comtesse est morte!... Ah, ah! elle est bien bonne celle-là!... Ah, ah! mais où donc est-il ce Lamargot?

— Voilà, voilà! fit ce dernier en entrant avec deux bouteilles et un nouveau verre.

— Deux bouteilles, je m'explique très-bien cela, fit Bernier en riant, mais ce quatrième verre, pour qui, Lamargot, pour qui ?

— Mais, patron, pour Épiphanie qui se demande si elle n'est rien du tout dans la maison, et qui m'a bien recommandé de le lui rapporter plein. Vous savez, patron, il ne faut pas le lui refuser, elle est si jalouse !

Et, sans qu'on lui réponde, Lamargot qui enlevait les bouchons des bouteilles comme on cueille des fleurs, avait déjà rempli le verre d'Épiphanie et s'absenta une minute pour le lui porter à la loge.

Le père Bernier, afin de maintenir son vin de trois francs à six francs la bouteille, ne manquait pas de remplir son verre au même étiage que celui de son convive. Olivier de Lys buvait ce breuvage très-ordinaire sans y penser, mais le bonhomme se grisait tout doucettement, et commençait à voir la situation en rose.

Il chantonnait même entre ses dents quelque chose qu'Olivier se gardait bien d'entendre.

Lamargot revint s'asseoir près de ses amis, car il eût cru manquer à toutes les lois de politesse en prolongeant son absence. Mais le vin n'égayait pas Lamargot. En sa qualité de Suisse, mâtiné d'Alsacien, on ne voyait pas à la surface, sur son visage, le travail de la boisson.

— Tu es triste, Lamargot, dit Olivier, que l'é-

trangeté de sa situation en pareil monde autorisait à tutoyer.

— Triste, moi, non pas certes. Je suis sérieux, voilà tout.

— Et pourquoi sérieux quand ton maître te fait boire du vin qui ferait rire les patriciens de Venise, vos augustes patrons... ou mieux ceux de votre rue!

— Je suis sérieux parce que je travaille.

— Ah! tu travailles?

— Oui, monsieur de Lys... merci... servez M. Bernier... oui, je travaille par la pensée... je compose...

— Tu composes!

— Je compose un pas qui fera sensation cet hiver à l'Opéra. Seulement, pour ce pas, je serai obligé de sacrifier mon effet de ventre...

Olivier regardait Lamargot en face... Il était ahuri, et se demandait s'il n'avait pas un fou près de lui. Mais la parole de l'aviné Bernier le rassura.

— Ah! Lamargot... tu composes un pas... Ah! ah! Tu gagnes de l'argent, toi, dans les beaux-arts!... Et comment le nommeras-tu ce pas?

Lamargot, un peu effaré, regarda cependant nos deux personnages avec des yeux instigateurs. On eût dit qu'il n'osait se fier à eux. Il se leva et ferma la porte restée entrebaillée.

— Oh! nous n'avons pas froid, fit Bernier.

Mais Lamargot se contenta de sourire. Il vint se rasseoir, rapprocha son siége de la table, s'accouda

sur cette table, mit sa tête entre ses mains, et après avoir regardé à droite et à gauche :

— Vous me demandez le nom de ce pas? dit-il sur un ton mystérieux.

— Mais oui, est-ce une grande affaire?...

— Une grande affaire!... Ah! l'on voit bien que vous ignorez l'importance d'un effet chorégraphique...

— Voyons, dis-le-nous, nous sommes discrets, dit en riant Olivier lui remplissant son verre.

— Oui, n'est-ce pas, vous êtes discrets!... Eh bien! j'intitule ce pas *le*... Mais non, là, sérieusement, vous n'en parlerez pas... c'est bien entendu... c'est entre nous.

Le père Bernier, ne comprenant rien aux simagrées de son garçon, avait repris son petit refrain, et vidait son verre en chantonnant sur un ton égrillard.

— Eh bien! voyons, Lamargot, le nom de ce pas, ou tu n'auras plus de vin!

— Plus de vin!... Oh! si, si... Et je vous dirai tout; je ferai même plus...

— Ah! mon Dieu! ne va pas m'effrayer...

— Oui, je vous le montrerai, mon pas!...

— Eh bien! tiens, bois!...

Olivier épuisa la dernière bouteille dans le verre de Lamargot.

Bernier étonné de cette prodigalité secoua son garçon et dit :

— Une cinquième bouteille !...

— Une cinquième bouteille !... s'écria Lamargot. Oh ! je n'ai plus de secret pour vous. Ce pas se nommera *le Décarcassé !...*

— *Le Décarcassé !...*

— Oui, *le Décarcassé !...* Est-ce assez réussi comme titre, hein !... Mais je cours chercher la bouteille.

Pendant l'absence de Lamargot, Olivier et Bernier ne dirent pas un mot : le premier par paresse et préoccupé d'un cigare qui n'allait pas, le second à cause de l'ivresse qui montait à son cerveau par un escalier qu'elle connaissait peu.

Lamargot apporta la bouteille, la déboucha, remplit un verre et sortit en disant :

— Pour Épiphanie.

Puis, il revint, remplit les autres, vida le sien et reprit :

— Maintenant, je vais répéter *le Décarcassé* avec Épiphanie et dans cinq minutes, ici, sous vos yeux, vous en aurez la primeur !...

Olivier devenait ahuri, Bernier riait bêtement. Lamargot sortit et entraîna Épiphanie dans le réduit de leurs répétitions.

Tout à coup un nouveau personnage entra.

— Monsieur Bernier? demanda-t-il.

— Bernier, fit le bonhomme en se levant difficilement, c'est moi.

— Je suis Pierre Bernier, votre neveu.

— Ah! Pierre, l'officier, tiens, tiens!... Assieds-toi donc, mon garçon, et bois un coup avec nous.

— Non, merci, mon oncle, je n'ai pas soif.

— Allons, père Bernier, je vous laisse, dit Olivier de Lys en se levant et en glissant dans sa main le prix de ses consommations.

— Monsieur Olivier de Lys, si je ne me trompe? dit l'officier; j'ai eu l'honneur de vous rencontrer quelquefois...

— Mais je me le rappelle fort bien, monsieur Bernier, et je suis enchanté de renouveler connaissance avec vous. Je me suis un peu attardé avec votre cher oncle, et comme vous venez sans doute causer de choses intimes, vous me permettrez de prendre congé...

Olivier salua et sortit.

— Mais assieds-toi donc, Pierre! dit le vieux bonhomme un peu confus d'être ainsi surpris dans les vignes.

— Mon oncle, je viens vous annoncer une triste nouvelle.

— Une triste nouvelle... Ah! mon Dieu!... Et laquelle?

— Votre fils, mon cousin.

— Claude!... Ah! tu m'avais effrayé!... Par ces temps de trouble, il faut s'attendre à tout... et le peu que l'on a est bien exposé... Mais, bois donc un verre de ce vin, c'est du Saint-Émilion de première qualité.

— Merci, mon oncle, je ne bois jamais de vin entre mes repas...

— Ah! tu es un *aristo*, toi, comme ils disent aujourd'hui...

— Mon cousin Claude...

— Est-ce qu'il aurait fait quelque sottise!...

— Non, mon oncle, mais il est mort...

— Mort, Claude!... mort!... Qu'est-ce que tu me dis là!...

— La vérité, mon oncle; il a été tué le 24 juin.

— Ah! mon Dieu! le pauvre garçon!... Mais tu m'annonces cela tout d'un coup... Eh! ça me trouble... Comment, il est mort... Mais, aussi, c'était un si drôle de corps... il ne m'écrivait rien... Si j'avais su qu'il courût du danger... dame, j'aurais été préparé!... Mais, là, venir me dire cela sans préparation... dame, cela m'émeut un peu, et je me sens tout chose!...

Et le père Bernier ne savait plus quelle contenance prendre. Dans son ivresse, il comprenait bien qu'il fallait se désoler un peu... mais c'était bien désagréable, pour une seule fois qu'il se donnait une petite pointe, d'être ainsi dérangé par une si grande douleur. Dans son regard, il y avait du Jean qui pleure et du Jean qui rit. Son chagrin et son ivresse y jouaient à la balançoire. Tantôt c'était l'œil triste qui était en l'air, puis, tout à coup, l'œil gai rebondissait.

— Mais comment n'ai-je pas été prévenu plus tôt?

— C'est qu'il y a eu tant de victimes pendant ces fatales journées que les relevés mortuaires ont éprouvé des retards. Mais, dans quelques jours, le ministère vous signifiera l'acte de décès. Comme ce pauvre Claude était dans ma compagnie, j'en ai été informé des premiers, et j'ai pensé qu'il était de mon devoir de m'acquitter vis-à-vis de vous de cette pénible mission.

— Tu as certainement bien fait, mon garçon, et je te sais gré de ta démarche... c'est-à-dire... non, je me trompe, je suis si désolé que je me perds dans mes paroles... Ah! mon Dieu, quel malheur!... élever un enfant, se priver de tout pour l'instruire, le nourrir, et le perdre sur une barricade... Mais toi, mon garçon, tu as eu de la chance, je vois!... tu es décoré, n'est-ce pas... mes yeux ne me trompent pas?

— Oui, mon oncle, et je suis passé capitaine.

— Tu es capitaine!... Et tu ne me le dis pas!... Mais c'est une bonne nouvelle, cela!... Eh! Lamargot, arrive donc ici!... Pierre est décoré et capitaine!... Apporte donc une bouteille, nous allons la boire à sa santé!... Ah! mon garçon, je suis bien heureux, va, d'apprendre cela!...

— Mon oncle, ne faites pas venir de vin, je vous en prie, et permettez-moi de vous quitter.

— Mais non!... mais non!... Où donc a passé ce Lamargot!...

Tout à coup on entend du bruit dans l'escalier; la

porte s'ouvre, et Lamargot, en costume de bal masqué, son chapeau chinois sur la tête, entre, tenant par la main son épouse Épiphanie.

Sans dire un mot, sans même s'apercevoir de l'absence d'Olivier et de la présence du jeune officier, il se mit en place ayant Épiphanie pour vis-à-vis.

Pierre Bernier était ahuri.

Tout à coup Lamargot s'élança en sifflant un air de quadrille. Épiphanie se meut modestement afin de ne pas nuire à ses effets. Les mouvements deviennent frénétiques. Les jambes font le moulinet pardessus la tête. Les bras se désarticulent. Sa poitrine se meut à rompre les vertèbres ; tantôt bombée par devant, tantôt faisant bosse par derrière. Puis, il tombe à plat ventre, rebondit, se retrouve sur le dos, se met en boule, tourne comme une toupie, et se retrouve, à la dernière mesure, droit, immobile, impassible, en face d'Épiphanie qu'il salue.

Pierre Bernier en était pâle de stupéfaction. Son oncle, ayant oublié ce qui s'était passé auparavant, n'y comprenait rien.

— Mais, mon Dieu !... qu'est-ce que cela veut dire, mon oncle !... Que se passe-t-il ici !... D'où vient ce forcené !... Qu'est-ce que c'est que ça !...

— Ça !... fait Lamargot — c'est *le Décarcassé !*

. . . .

Pierre Bernier se hâta de quitter son oncle qu'il laissa en société de Lamargot et d'Épiphanie.

— Que signifie cette mascarade!... dit le bonhomme. Comment osez-vous vous présenter accoutré de la sorte près de moi, lorsque je reçois mon neveu le capitaine!...

— Ah! c'était le capitaine!... Dame, je croyais que c'était M. de Lys!... Un capitaine!... Quelle imprudence, mon Dieu, quelle imprudence!... fit Lamargot sur un ton désolé.

— Comment, une imprudence!... dis plutôt une impertinence!...

— Une imprudence, vous dis-je!... Ce que c'est que de boire!... On fait toujours des bêtises... Oh! la sobriété, la sainte sobriété!... Ainsi, voilà le capitaine qui maintenant connaît mon pas, il en parlera à la caserne... Il y a là une école de danse... On va me voler *le Décarcassé!*... Quelle imprudence, mon Dieu, quelle imprudence!...

— Il s'agit bien de ton pas, imbécile!... Quelle opinion va-t-il avoir de son oncle!... lui, un homme décoré... car il est décoré, Pierre, tu ne l'as pas remarqué... Ah! c'est un autre garçon que mon fils, celui-là... Ah! à propos, le petit Claude, tu sais, Lamargot, le petit Claude... eh bien! mon pauvre ami, il est mort!... il a été tué... Oh! c'est une nouvelle affreuse!... me voilà seul, sans enfant!...

Et les fumées du vin y aidant, le père Bernier eut

une petite quinte de sentiment, qui troubla sa voix et mouilla presque son œil.

Lamargot lui versa du Saint-Émilion.

— Allons, monsieur Bernier, soyez homme!... et prenez des forces.

Le malheureux père but machinalement, et regardant à droite et à gauche, comme l'homme ivre qui désire quelque chose, il dit, la langue embarrassée et pâteuse :

— Lamargot, donne-moi le bras, je vais aller me coucher, car j'ai peut-être un peu bu...

Ce fut l'oraison funèbre du pauvre Claude.

IX

Le capitaine Bernier se garda bien d'oublier l'invitation de la comtesse de Roquetaillade. Il se rendit au château, mais sans son père, que nous maintiendrons définitivement dans les rôles muets. Il eut le bon goût de ne pas se présenter en uniforme. Il fut très-bien accueilli, et la comtesse se sentait très à l'aise en lui donnant la qualification de capitaine, ce qui la dispensait d'employer le *monsieur* auquel il n'avait peut-être pas droit. D'ailleurs, il eut l'esprit de laisser entrevoir des tendances vers les principes indiscutables de la famille aristocratique. Il parla aussi religion en fort bons termes. Bref, il parvint à plaire à la fière comtesse qui se dit, après son départ, qu'il y avait encore du bon dans le peuple.

A cette première visite, Pierre apprit une chose qui ne lui fut pas indifférente ; c'est que son oncle était propriétaire de la maison de la rue de Venise, et qu'il l'avait payée comptant en beaux écus.

Pendant cette entrevue à laquelle assistait mademoiselle Blanche, il n'y eut rien dans la physionomie de la jeune fille qui décelât une impression. Le vieil oncle, lui, était indifférent, du moins en apparence.

Mais il n'en était pas de même chez le jeune officier. Depuis longtemps, il avait remarqué cette enfant; lors des vacances de Saint-Cyr, pendant les rares occasions de réunion, à l'église principalement, il avait lu sur le visage du jeune Claude l'existence d'un sentiment caché, et il était devenu jaloux. Et pourtant Pierre n'était pas une nature délicate, un caractère aimant; c'était plutôt un esprit envieux, une tête ambitieuse.

En ce moment, il sentit qu'il aimait cette jeune fille, et se dit qu'il pouvait espérer, puisqu'il serait relativement riche un jour. Mais il ne se dissimulait pas les obstacles.

— Quand on veut bien quelque chose, on l'obtient, se dit-il en manière de conclusion.

Il ne négligea rien pour se créer les relations qui devaient le rapprocher de cette famille ; il ne dédaigna même pas les ramifications douteuses. C'est pour cela qu'il revit Olivier de Lys, et se l'attacha même par quelques petits services d'argent.

Car ce M. Olivier de Lys, depuis longtemps, avait

avalé le dernier morceau de sa fortune. Il ne vivait que d'expédients et se figurait qu'il faisait des affaires. C'était un imbécile.

Il y en a comme cela des centaines sur le boulevard, de ces beaux démodés, qui promènent leur torse voûté, leur tête teinte et leur visage ridé. Habillés avec des prétentions qui font sourire, ils croient tromper tout le monde et ne trompent qu'eux-mêmes. Ils entreprennent des affaires impossibles qu'ils entretiennent au moyen de relations imaginaires, et qui n'aboutissent jamais. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces imbéciles trouvent encore plus imbéciles qu'eux.

Pierre Bernier savait très-bien ce que valait son nouvel ami Olivier, et c'est pour cela qu'il se gênait peu avec lui.

Il lui fit part de ses projets vis-à-vis de la famille de Roquetaillade, et à cette ouverture M. de Lys ne sourcilla pas. C'était l'homme des affaires impossibles, des entreprises irréalisables, et tout lui paraissait probable. Il alla même jusqu'à dire au capitaine que s'il voulait en faire une affaire, il l'aiderait de son concours.

Le capitaine ne saisit pas bien d'abord ce qu'il entendait par faire une affaire ; mais celui-ci lui fit comprendre qu'il voulait être intéressé.

Cette proposition immorale ne révolta point Pierre Bernier, et, séance tenante, ils rédigèrent un petit

contrat de commission basé sur le chiffre de la dot de mademoiselle de Saint-Loubès.

— Voyons, maintenant, Olivier, vous qui êtes un homme à femmes, dites-moi comment il est sage que je procède.

— Soit, je veux bien vous guider, mon cher capitaine. Vos visites, lesquelles d'ailleurs ne peuvent avoir lieu qu'à intervalles assez éloignés, ne vous feront pas gagner beaucoup de terrain. Et sur dix fois que vous vous présenterez au château, vous serez reçu inévitablement par la comtesse ou le vieil abbé, et ne verrez peut-être que deux ou trois fois la jeune fille.

— Si j'écrivais?

— D'abord, comment faire parvenir vos lettres... Par la poste, c'est impossible. Personne n'écrit à mademoiselle de Saint-Loubès... et toutes les lettres sont remises à la comtesse. Ensuite, ce n'est pas chose facile que d'écrire une lettre de ce genre; il est vrai que je pourrais vous la rédiger... cela me coûterait peu, car j'ai de vieux brouillons qui sont irrésistibles.

— Vous m'en préparerez une, et je me fais fort de la remettre en sortant de l'église.

— Ah! c'est le vieux jeu, cela, et il n'est pas mauvais. Il a réussi à nos pères. Seulement, il faut pour cela deux parties consentantes, et l'on ouvre difficilement la main à une jeune fille qui veut la tenir fermée. Et puis vous n'êtes que capitaine... ce

n'est rien cela, capitaine!... c'est peut-être suffisant pour enlever une barricade, mais pour pénétrer dans cette forteresse qu'on nomme une famille titrée, c'est insuffisant. Ah! si vous étiez colonel!... Colonel, c'est un grade dont le nom plaît... Les colonels ont conquis l'opéra comique... Ils ont pénétré dans le couplet; cela rime presque avec autel.

— Avec hôtel aussi.

— Oui, je le sais, c'est à cette rime que vous prétendez, et vous êtes dans le vrai!... Mais il y a un autre moyen. Vous connaissez la maison qu'habite votre oncle et où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer il y a quelque temps.

— Oui, et dont il est le propriétaire...

— Comment, le père Bernier a acheté cette maison?

— Oui, monsieur de Lys, M. Bernier, mon oncle, a acheté cette maison à la tante de mademoiselle de Saint-Loubès, dit assez sérieusement le capitaine.

— Oh! il ne faut pas vous offusquer de cette épithète de *père* que je donne à votre oncle. Il y a beaucoup de braves gens que l'on désigne ainsi. Mais, savez-vous alors que cela fait remonter un peu vos actions, cette circonstance!... Diable! vous aurez là une jolie succession.

— Mais le moyen, voyons.

— Eh bien! n'avez-vous jamais entendu parler de cette maison au point de vue spiritiste...

— Oui, on parle d'un fantôme... mais c'est histoire de vieilles femmes.

— Eh bien! de cette histoire de vieilles femmes nous tâcherons de faire histoire de jeune fille. Écoutez-moi; la famille de Beaupreux, et, par conséquent, de Roquetaillade, s'est réservé la jouissance d'une petite chapelle qui se trouve dans cette maison. Il y a des époques dans l'année où tout le jour il se trouve quelqu'un de la famille dans cette chapelle.

— Ah! je comprends!... fit l'officier qui commençait à écouter plus attentivement.

— Il nous faut connaître plus intimement le détail de ces visites... et voilà le commencement de votre roman. Donnez-moi deux lignes de l'écriture d'un homme, cela suffira pour le faire pendre, a-t-on dit. Moi, lorsque j'avais votre âge, capitaine, je me disais : Donnez-moi une heure de l'existence d'une jeune fille et cette jeune fille m'aimera.

— Avouez que vous êtes un habile scélérat, fit en riant le capitaine.

— Pas si habile, puisque je n'ai pu conserver la fortune que j'avais, mais assez peut-être pour vous en faire conquérir une à vous qui n'en avez pas encore.

— Mais qui nous donnera toutes ces indications, qui nous guidera dans les dédales mystérieux de ce petit drame que vous me faites entrevoir? Pas mon oncle, je suppose.

— Non, mais son domestique.

— Cet insensé que j'ai vu habillé en polichinelle.

— Je ne sais comment vous l'avez vu vêtu, mais c'est Lamargot qui nous servira. Je suis passé ce matin rue de Venise, votre oncle est absent. Allons-y ce soir, nous y trouverons Lamargot seul, et, dame, nous nous encanaillerons un peu. Quelques bouteilles de bon vin chez le marchand du coin nous en apprendront autant qu'il en faut connaître des habitudes de la maison de la rue de Venise.

— Eh bien, soit, à ce soir.

A l'heure convenue, nos deux personnages se trouvèrent en face de la maison du père Bernier. La présence de deux messieurs convenablement vêtus dans la rue de Venise est un événement; aussi des enfants sordides les entouraient déjà, et de vieilles femmes commençaient à se mettre sur les portes.

Lamargot était seul dans sa loge. Selon son habitude, il était rêveur. Probablement il composait.

— Bonsoir, Lamargot, dit Olivier. M. Bernier est-il rentré?

— Mais je vous ai dit ce matin, monsieur de Lys, qu'il est à Boulogne et ne reviendra que demain.

— C'est regrettable, car voici son neveu, le capitaine Bernier, qui aurait voulu le voir.

Lamargot ne répondit pas, mais regarda de travers l'officier devant lequel il avait si imprudemment exécuté un pas encore inédit.

— Il fait bien chaud, ce soir, Lamargot.

— Oui, bien chaud, monsieur de Lys.

— Vous rappelez-vous ce Saint-Émilion que nous bûmes ensemble il y a quinze jours?

— Hélas! oui, je me la rappelle, cette fatale nuit!...

— Est-ce que vous ne vous sentiriez pas de force à en boire avec nous, ce soir, mon cher Lamargot?

— Si, si, monsieur de Lys; seulement il y a une difficulté, c'est que je n'ai pas les clefs de la cave.

— Qu'importe la clef de la cave!... Est-ce que vous ne connaissez pas dans le quartier une maison où le Saint-Émilion serait meilleur peut-être?

— Si, si, monsieur de Lys.

— Eh bien! conduisez-nous-y.

Lamargot réfléchit un instant; mais, la température y aidant, il prit aussitôt une détermination.

— Je veux bien, messieurs; le temps seulement de prévenir Épiphanie.

Et, passant dans la pièce du fond, il dit à son épouse :

— Je vais à côté avec ces messieurs; je ne sais pas ce qui va se passer, mais je crois que ce sont des corrupteurs. Aussi, Épiphanie, jure-le-moi sur ce que tu as de plus sacré, si je reviens un peu lancé et que je te demande la clef de l'armoire où sont mes costumes, ne me la donne pas, pour tout au monde, ne me la donne pas!...

Épiphanie jura ses grands dieux de se conformer aux désirs de son époux, et lui fit promettre en retour de lui apporter de quoi se rafraîchir.

Lamargot se mit à la disposition de nos deux personnages et, dix minutes après, ils se trouvaient tous les trois dans un compartiment réservé d'une boutique de marchand de vin de la rue Saint-Martin.

Olivier de Lys, en perdant jeunesse et fortune, avait acquis un certain goût pour les jouissances de bas étage. Il ne dédaignait pas de se griser avec du vin au litre, et ne refusait jamais, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, un verre d'absinthe. Aussi en avait-il les traces sur son ex-jolie figure. Son nez grossi était couperosé, et sur ses joues se montraient des bacchies accusatrices.

On fit venir plusieurs bouteilles de vin de Médoc, et Lamargot commença à boire à longs traits comme si c'eût été de la bière.

— Est-ce que votre femme n'aura pas peur toute seule? demanda l'officier.

— Peur!... Et de quoi, mon Dieu!...

— Mais voici la nuit, et je croyais que vous aviez un fantôme pour locataire.

— Ah! oui, mais je ne l'ai jamais vu rentrer, celui-là.

— Il y a une chapelle dans la maison?

— Une chapelle, je ne sais pas...

Et en lui-même il se disait :

— Oui, oui, essaye de me griser, je t'en défie bien... Tu me parles fantôme et chapelle maintenant pour en arriver à causer danse; mais ce sera peine inutile, va!...

Et pour se maintenir dans cette résolution de prudence, Lamargot buvait sans cesse.

— Vous avez tort, mon cher Lamargot, de n'être pas mieux informé, car voici M. le capitaine Bernier qui vous payerait cher une entrevue avec votre fantôme, dit en riant Olivier.

— Quand je vous dis que je ne sais pas ce qu'on entend par là... Épiphanie m'en parle quelquefois la nuit, mais je ne l'écoute pas.

— Est-ce que c'est une bonne loge que vous avez là, Lamargot?

— Ça!... c'est une loge de quatre sous!... fit-il sur un ton de mépris, et si je n'avais pas d'autres métiers, je ne pourrais pas manger tous les jours.

— Ah! vous avez plusieurs métiers!...

— Mais certainement!... s'écria-t-il cédant à la chaleur du vin qui commençait à monter à son cerveau. Je ne suis pas Suisse pour rien.

— Mais, dit en riant Olivier, comment l'entendez-vous. Est-ce Suisse comme nationalité ou comme tireur de cordon?...

— Je suis né à Bâle, vous dis-je.

— Alors quel métier spécial peut inspirer la ville de Bâle?

— D'abord tous les marchands de marrons sont de Bâle; et, tenez, à propos de la dernière insurrection, si je n'avais pas été Suisse, je n'aurais pas récolté quelques bonnes pièces de cent sous que j'ai cependant trouvées autour des barricades.

— Ah! vous devriez nous conter cela!... fit le capitaine en remplissant de nouveau les verres.

Comme ce qu'il allait dire n'avait sans doute aucun rapport avec la création de ses quadrilles, il s'y prêta de confiance, grâce à ce besoin de parler de soi qu'inspirent les premières bouffées d'ivresse.

— Vous voulez que je vous amuse... Ah! mon Dieu! c'est bien simple... C'était le 24 juin. Le patron m'avait envoyé en commission. En passant près de la rue Croix-des-Petits-Champs, je suis arrêté par des gens qui occupaient une barricade.

« — Reste avec nous, me disent-ils.

« — Pourquoi donc faire?

« — Pour nous défendre.

« — Mais je ne vous connais pas et ne sais pas ce que vous voulez.

« Alors l'un de ces gens-là me passe un verre de vin.

« — Un verre de vin!... fis-je, c'est bien peu pour se faire tuer, et un Suisse ne fait jamais de ces marchés-là.

« — Ah! tu es Suisse, me dit-on; mais alors tu dois savoir manier la carabine.

« — Comment, si je sais manier la carabine, mais j'ai eu, il y a deux ans, le prix de mon canton.

« Voilà que l'on me met en main une carabine. En face de la barricade, tout au loin, il y avait un poste, et devant ce poste se tenait un factionnaire.

« — Eh bien! tenez, leur dis-je, je vous fais une

proposition. Vous êtes tous des maladroits, je le vois à la manière dont vous tenez vos armes.

« — Voyons la proposition.

« — Je vais abattre d'ici toutes les sentinelles qu'on placera à ce poste. Pour chaque homme, on me donnera quarante sous.

« — Accepté! fit l'un d'eux qui paraissait leur chef.

« Alors, j'ajuste mon soldat. Il tombe et je reçois ma pièce de quarante sous.

Et Lamargot, tout satisfait de l'effet que devait produire le commencement de son récit, se reversa un grand verre de vin.

— Tiens, tiens, vous êtes intelligent, dit Olivier afin de l'encourager à dire plus.

L'officier l'écoutait attentivement et paraissait entrevoir une situation inattendue.

— Il en tomba ainsi cinq, total dix francs. Mais le poste parut épuisé, car il ne s'en montra plus. On nous prévint en ce moment que la mobile approchait. C'était le moment de détaler, ce que je fis en emportant la carabine. J'entrevoyais une petite mine à exploiter, et je me dirigeai, oubliant tout à fait la commission du patron, vers les quartiers du Panthéon. Là je gagnai une quinzaine de francs à abattre les officiers de la garde nationale. Mais c'étaient des chicaneurs, et ils me contestèrent un chef de bataillon qui valait bien double prime, en disant qu'il n'était pas mort et gigotait encore. Voyant que

j'avais à faire à des gens de mauvaise foi, je les quittai et me dirigeai vers la place de la Bastille, où je travaillai pendant deux jours... Ah! là, par exemple, ça allait bien...

Mais Lamargot ne put continuer son récit. Une main robuste lui étreignit le bras, celle du capitaine qui lui cria :

— Mais tu es un misérable!... Mais ces soldats que tu as assassinés au Palais-Royal, c'étaient ceux du poste que je commandais!... et tu oses venir te vanter à moi de pareils hauts faits!... Mais si mon indignation ne t'avait pas arrêté, tu allais, je parie, nous faire une horrible confidence... Le 25 juin, sur la place de la Bastille, un misérable a tiré sur l'archevêque de Paris, et c'est toi!...

— Non, mais non!... fit le Lamargot tout à fait effrayé de la tournure que prenait la situation.

— Et sais-tu qui tu as tué, là-bas, rue Montesquieu?... Tu as assassiné le fils de ton maître, mon cousin Claude Bernier!... Mon devoir est de te faire arrêter...

— Mais, mais!... faisait le malheureux Lamargot.

Quant à Olivier de Lys, il n'approuvait ni ne désapprouvait la conduite de son ami. Il demeurait impassible et observait la situation en simple spectateur.

— Tu n'as donc plus de sens moral, misérable, pour oser te vanter devant nous de pareilles atro cités!... mais tu en recevras le châtiment.

— Le châtiment, quel châtiment!...

— Tu ne sais donc pas que ceux qui ont tué le général Bréa vont monter sur l'échafaud.

— Eh bien!...

— Eh bien! je t'y ferai monter, toi aussi!...

Mais Lamargot tremblait tout de bon; et, tout à fait dégrisé, il se mit à supplier le capitaine.

— Oh! de grâce, monsieur! ne me faites pas avoir des malheurs!... c'était histoire de rire, tout cela. J'en ai dit bien plus qu'il n'y en a, allez!...

— Je retrouverai la carabine. Ce sera une pièce de conviction.

— Mon capitaine, vous ne ferez pas cela. Cette carabine, d'ailleurs, ne prouverait rien. Tous les Suisses ont une carabine. Et puis, je ne l'ai plus, je l'ai donnée à M. Bernier pour sa fête...

— Pour sa fête!... la carabine qui a servi à assassiner son fils!... Misérable! ne bronche pas; reste là, à genoux, et sache que ton sort est dans mes mains.

Et, le regardant en face, les yeux fixes, le front plissé, il se pencha lentement vers lui et dit :

— Ta vie m'appartient. Et, si je ne te dénonce pas encore, c'est à une condition.

— Oh, tout, tout ce que vous voudrez!... disait le pauvre Lamargot effaré et suppliant.

— Tu feras mes volontés, tu répondras à mes questions, tu exécuteras mes ordres...

— Je serai votre esclave, capitaine!...

— Si tu ne me sers pas à accomplir l'œuvre que

je poursuis, si tu as seulement la pensée de me tromper, une heure après cette pensée tu seras jeté en prison, et de la prison conduit à l'échafaud.

— Oh!... fit-il épouvanté.

— Maintenant, va-t'en.

Olivier de Lys assistait silencieux à cette scène et se disait :

— Voici un gaillard qui est plus habile que moi. Il est capable de réussir!...

Quant à Lamargot, il s'en allait s'arrachant les cheveux de désespoir.

— En voilà une imprudence plus forte que la première!... Oh, mon Dieu, mon Dieu, que je suis donc fou d'avoir bavardé de la sorte!... Oh, ce capitaine, ce capitaine, il me portera malheur!...

X

Trois mois se sont écoulés depuis les terribles journées de Juin. Claude Bernier, tout à fait guéri de sa blessure, est sorti de l'hospice. Il habite une petite chambre garnie du quartier des Écoles et consacre à l'étude toutes les heures de loisir. Ayant été sevré d'instruction par son père, il lit avec avidité comme un altéré de savoir. Il ne reçoit aucune visite, et c'est une sœur de charité qui a loué cet appartement pour lui. — Quelquefois il sort le soir, traverse Paris et va rôder nuitamment autour du parc de la comtesse de Roquetaillade. Cette atmosphère paraît le réconforter et il l'aspire à plein cœur.

La bonne sœur montait quelquefois chez lui; mais

en raison de son expérience de l'esprit humain, elle se gardait de lui parler de ces promenades. Et par cette réserve elle lui épargnait la nécessité de déguiser la vérité.

Un jour sœur Marthe lui dit :

— Mon cher enfant, je vous apporte une bonne nouvelle.

— Mais, ma sœur, comment voulez-vous que je suppose que, par votre bouche, il m'en arrive de mauvaises? dit le jeune homme en souriant.

— Ne me dites jamais de ces phrases, Claude ; ces amabilités appréciées dans le langage mondain, sont déplacées lorsqu'elles s'adressent à nous. L'approbation et le blâme des hommes ne nous atteignent pas. Nous sbmmes trop bas en humilité dans le siècle, trop haut en sérénité dans la vie future. — Mais, ajouta-t-elle avec un de ces sourires qui rassérènent les âmes, ce n'est point un reproche que je formule ici ; et comme ce n'est pas seulement la sœur de charité qui vous parle, je ne suis pas insensible à ce rayonnement de reconnaissance. J'en suis heureuse pour votre cœur. — Claude, je vous ai trouvé un emploi facile, digne de votre caractère. C'est une place de secrétaire.

— Dans une administration?

— Non, mieux que cela. Auprès d'un homme seul qui s'occupe de travaux scientifiques ; vous écrirez sous sa dictée, ou, d'après ses instructions, irez prendre des notes dans les bibliothèques. Voici une lettre

d'introduction d'un de nos aumôniers. La personne chez qui vous vous présentez se nomme le comte Souzaroff, et voici son adresse.

— Souzaroff, fit Claude comme cherchant dans son souvenir ; mais, si je ne me trompe, ce nom se rattache à la famille de Roquetaillade. L'abbé de Beaupreux m'en a parlé.

— Oui, vous avez raison; le comte Souzaroff a épousé la mère de Blanche de Saint-Loubès.

— Morte en Pologne, n'est-ce pas?

— Hélas, bien malheureusement!

— Et, vous le connaissez, vous, ma sœur, ce comte ?

— Oui, je l'ai connu, mais il ne se souvient certainement pas de moi. Et, si vous vous présentez par la recommandation d'un prêtre, c'est que ma présence auprès de lui réveillerait peut-être en son cœur de bien tristes souvenirs.

Le jeune homme demeura un moment pensif; puis, prenant la main de la bonne sœur, il dit :

— Lorsque vous me fites transporter à l'hospice, lors de notre première conversation, vous me dites cette phrase qui me frappa et que je n'ai pu oublier : « Moi aussi je suis morte pour tous, excepté pour vous. » Est-ce qu'il y aurait aussi un drame dans votre existence, ma sœur ?

— Non, mon enfant, mais j'ai assisté à un événement terrible. D'ailleurs, je ne suis point une person-

nalité mystérieuse. Tenez, voici ce qu'était mon acte d'état civil lorsque j'étais dans le monde.

Et, ce disant, sœur Marthe ouvrit un vieux portefeuille, en retira une feuille de papier usée, portant l'empreinte de plusieurs timbres.

— Voici les noms de sœur Marthe avant d'entrer en religion. Il y avait auprès de la comtesse Souzaroff une jeune femme de confiance qui l'accompagna en Pologne. Une nuit cette personne fut réveillée en sursaut par une explosion terrible et dont on n'a pu depuis reconnaître les causes. L'appartement où reposait la comtesse sauta. Tout fut brisé, et la pauvre femme asphyxiée, défigurée, fut retrouvée au milieu des décombres.

— Et le comte?

— Le comte était parti le soir même pour la Russie.

— Et cette jeune femme?

— C'était Julie Berthier dont vous voyez les noms sur cette pièce.

— Julie Berthier, lisait Claude, Julie Berthier... en religion sœur Marthe...

— Aujourd'hui sœur Marthe, mon enfant. Et voilà pourquoi je ne puis vous introduire moi-même auprès du comte Sourazoff.

— Mais, reprit Claude, qui a pu amener Julie Berthier à devenir sœur de charité...

— Ah! cela, fit-elle en souriant, c'est le secret de sœur Marthe...

Il y eut un intervalle de silence entre nos personnages. Tous les deux, se trouvant dans la vie en situation exceptionnelle, subissaient l'influence mystérieuse de l'inconnu.

Le regard du jeune homme tomba sur la lettre de l'aumônier. Et il prit le premier la parole.

— Quand faudra-t-il me rendre auprès du comte, ma sœur?

— Dès demain. Ah! à propos, j'oublie le plus essentiel. Il vous fallait un nom. M. l'aumônier recommande le jeune Louis Lacombe: retenez bien ce nom; ce sera le vôtre désormais.

— Toujours? demanda Claude sur un ton d'inquiétude indéfinissable.

— Non, mon enfant, je ne vous dis pas toujours. Louis Lacombe reprendra sans doute son nom, sœur Marthe ne sera peut-être pas toujours sœur Marthe. . . . .

. . . .

Le comte Souzaroff habitait un quartier retiré du faubourg Saint-Germain. C'était un homme vieilli, affaibli, paraissant avoir souffert beaucoup. Quoiqu'il n'eût guère plus de soixante ans, il semblait affaissé par l'âge. Il n'était à Paris que depuis peu. Des raisons de santé l'avaient, seules, décidé à revenir en France. — Il ne voyait pas la famille de sa femme; cette fréquentation lui eût été pénible; il ne s'intéressait même pas à la jeune fille qu'il

avait vue enfant. Il eût voulu oublier, effacer de sa mémoire une empreinte sinistre; mais le souvenir de son crime était une obsession dont il ne pouvait se délivrer.

Sa santé, fort attaquée, lui permettait à peine de sortir. Il était atteint d'une affection bizarre. Le soir, au moment du sommeil, il ressentait une oppression sur la poitrine. La respiration devenait difficile; il semblait que l'air lui manquait. Alors, il descendait à la hâte de sa couche, et paraissait effrayé. Il avait employé toutes les médications, s'était soumis à tous les régimes prescrits, mais rien n'y faisait. — Il y avait surtout des accès périodiques qui déroutaient toutes les combinaisons de la science. Ainsi, l'anniversaire de la nuit où périt sa femme lui était terrible. Cette nuit-là, il ne se couchait pas.

— Ce sera la date de ma mort, je le sens, se disait-il fatalement.

Pour faire diversion à ces désordres, peut-être plus moraux que physiques, il s'était imposé plusieurs travaux. Ainsi, il écrivait une histoire de la Pologne, et, pour l'aider dans ses recherches, il s'était enquis d'un secrétaire.

Le lendemain de la scène précédente, Claude se présenta chez le comte Souzaroff à l'heure convenue.

Claude était une nature distinguée, un caractère sympathique. Nous l'avons à peine remarqué sous cet étrange costume militaire qui n'a plus sa raison

d'être dans nos mœurs, qui porterait à rire s'il était isolé, et auquel on ne s'accoutume que par le chiffre exagéré de huit cent mille qui le représente. A ce moment il nous apparaît convenablement vêtu, sans recherche, mais néanmoins dénotant une élégance native. Sur son visage l'éclat de ses vingt ans était adouci par cette teinte de morbidesse que laisse après elle toute souffrance physique.

Le comte porta sur lui un regard inquisitif, et l'impression de la première entrevue parut favorable, car il lui indiqua un siége près de lui. Il prit la lettre et la lut attentivement.

— Vous êtes M. Louis Lacombe?

— Oui, monsieur le comte.

— Monsieur l'abbé Marchou, par cette lettre, vous recommande à moi. Le caractère de la personne qui vous envoie vous dispense de toute autre référence. A votre physionomie je devine que vous êtes intelligent, et quand je vous aurai mis sur la voie de mes travaux historiques, vous pourrez m'être de quelque utilité.

— Je croyais, monsieur le comte, qu'il s'agissait de recherches scientifiques.

— Non, fit-il, sur un ton de voix sec; je me suis, en effet, autrefois, occupé de physique, mais j'y ai renoncé. Vous ne parlez pas de langues étrangères?

— Non, monsieur le comte.

— Vous ne savez pas le latin?

— Si, monsieur le comte, assez pour traduire. C'est un vieux prêtre, M. l'abbé de Beaupreux, qui a bien voulu m'enseigner les premiers éléments de cette langue.

— L'abbé de Beaupreux!... fit le comte visiblement contrarié d'entendre ce nom... Et comment connaissiez-vous ce prêtre?

— Quand j'étais plus jeune, je lui servais la messe à la chapelle du château de sa nièce, madame la...

— Assez!... ces détails ne m'intéressent pas. Vous entrez dès aujourd'hui en fonctions, n'est-ce pas?

— Je suis dès ce moment aux ordres de M. le comte.

— Demain nous travaillerons ensemble. Maintenant, vous allez faire une petite course pour moi qui ne peux sortir, étant très-faible. C'est aujourd'hui le 14 octobre. Le 14 octobre est l'anniversaire de la mort d'un homme que je n'ai pas connu, mais au souvenir duquel, par certaines corrélations, je me suis attaché. Voici plus de quinze ans que je n'ai pas vu sa tombe, ayant continuellement habité la Russie pendant ce laps de temps. Mais j'ai toujours eu soin, le 14 octobre, d'y faire déposer des fleurs. Prenez ce bouquet qui est là sur ma cheminée, et allez au cimetière du Père-Lachaise. Vous demanderez au bureau du conservateur que l'on vous indique la tombe du baron de Saint-Loubès.

— Le baron de Saint-Loubès!... fit le jeune homme

sur un ton d'étonnement que ne remarqua pas le comte.

— Oui, de Saint-Loubès, retenez bien ce nom. Vous êtes religieux, n'est-ce pas?

— Quoique bien jeune, j'ai déjà eu de la vie assez de bonheur et assez de malheur pour ne point douter. Oui, monsieur le comte, je suis religieux.

— Eh bien! quand vous serez sur la tombe du baron de Saint-Loubès, vous y ferez une prière à mon intention, et déposerez ces fleurs dans un des vases de marbre.

— Je prierai, monsieur le comte, à votre intention... et à la mienne.

— A la vôtre!... fit-il comme ne comprenant pas bien.

Mais s'arrêtant peu à cette nuance, il continua :

— Voici quelque argent pour la voiture et le pourboire au gardien qui vous guidera dans le cimetière. Maintenant, allez, et soyez ici demain matin à neuf heures.

Le jeune homme s'inclina et sortit. Et ce n'était pas sans une certaine émotion qu'il se voyait, par un hasard étrange, continuellement en contact avec ceux, vivants ou morts, qui se rattachaient à cette jeune fille qu'il aimait sans espoir. Enfin, lui mort pour tous, lui qui était par déclaration civile couché dans une tombe, il se dirigea vers le cimetière où reposait depuis vingt ans le père de Blanche de Saint-Loubès.

Lorsqu'il atteignit le Père-Lachaise, la journée était très-avancée. C'était une belle soirée d'automne, et le soleil déclinait à l'horizon. La foule des visiteurs descendait la grande allée; la nécropole commençait à s'esseuler.

L'indication que lui donna un gardien était si précise qu'il n'eut pas besoin d'être accompagné. L'aspect de ces tombes, de ces grands arbres qui s'effeuillaient déjà, tout cet appareil de silence et de tristesse l'impressionnait vivement, lui, qui, récemment, avait vu la mort de si près. Une femme agenouillée sur une pierre qui recouvrait celui qu'elle avait aimé, un jeune homme abîmé de douleur en face du marbre qui le séparait à jamais d'une mère ou d'une amie, ces divers tableaux de désolation lui navraient le cœur. Et il pensait tristement :

— Moi aussi je suis plongé dans cette terre... je suis inscrit à l'endroit des inhumations communes, et personne ne s'en inquiète, et personne ne vient me voir et pleurer sur mon souvenir. Mon père, qui ne m'a jamais parlé de la tombe de ma mère, m'a peut-être déjà tout à fait oublié... Les autres ne me connaissent plus... et *lui*... oh! lui, il s'applaudit sans doute de cette mort qu'il a facilitée... Oh! mais je me vengerai peut-être... et, à défaut de remords, je viendrai moi-même lui bourreler le cœur!...

Et Claude continuait à monter dans la sombre allée, d'où descendaient, au grand trot, des chars débarrassés de leur bière, des tombereaux de constructeurs

de monuments. Quelques affligés, détachés de convois, regardaient, par sympathie de douleur, ce jeune homme qui allait sans doute déposer des fleurs sur une tombe non oubliée. — Les visiteurs indifférents lisaient les inscriptions, consultaient leur Guide illustré et cherchaient les mausolées passés à l'état de monuments. — Le prêtre de service, celui qui attend ceux qui réclament le concours religieux à la dernière heure, et cela par raison d'argent, boueux, son surplis déchiré, déplissé, s'en allait insouciant, comme le manouvrier qui a fini sa journée. — Des enfants de parents venus là par devoir jouaient en riant aux éclats, faisant à cache-cache derrière les tombes ; et lorsqu'ils s'approchaient de fosses sans marbre, décorées seulement d'une croix en bois noir, leur mère leur criait : « Ne restez pas là, vous allez vous salir !... » — De vieux bonshommes, revenant d'un enterrement et reconnaissant déjà que le défunt n'était pas si bon époux, si bon père que cela, et, en définitive, que ce n'était pas une grande perte. — Une vieille femme discutant avec son marbrier, et se plaignant des rosiers de la tombe de son mari qui n'étaient pas encore en fleurs. — Le même marbrier réclamant à une jeune fille l'arriéré de son abonnement annuel pour l'entretien du tombeau de l'oncle dont elle se souvient toujours, bien qu'il ne lui ait rien laissé. Enfin, tout ce qui se dit, se fait, se passe dans tous les cimetières du monde, Claude passait à côté de tout cela indifférent, calme, recueilli. —

Dans les arbres, au-dessus de sa tête, les oiseaux, réunis pour la nuit, chantaient, allant de branche en branche, peureux de la vie, ignorants de la mort.

Lorsqu'il atteignit l'endroit qu'on lui avait indiqué, Claude aperçut, dans une contre-allée, marchant lentement, méditant, un vieux prêtre qui s'enfonçait peu à peu dans la perspective.

C'était une tombe monumentale se détachant des autres mausolées, et le nom de Saint-Loubès apparaissait de loin. Mais, au moment où Claude posait sa main sur la grille de fer qui entoure les corbeilles de fleurs, il se trouva face à face avec une belle jeune fille qui, agenouillée, priait.

Le jour tombait. Au couchant, le disque nu du soleil touchait déjà l'horizon; ses rayons frappaient les cimes des colonnes funéraires et incendiaient les grands arbres. Les rouges-gorges, ces jolis rossignols de l'automne, chantaient au sommet des branches effeuillées, et la mésange voyageuse traversait l'espace en faisant entendre cette note aiguë qu'elle donne le soir et à la pâle aurore. Les moineaux en groupes pépiaient dans les platanes. La grande ville se noyait dans une vapeur bleuâtre, on voyait au ciel de beaux nuages empourprés, de splendides clartés, comme des reflets de certaines joies humaines.

Et il y avait peut-être deux âmes qui se trouvaient heureuses dans ce tableau grandiose. Mais les rayons disparurent, les lueurs s'éteignirent, les arbres s'estompèrent, la nuit vint.

Quand le vieux prêtre revint à la tombe, la jeune fille y priait, agenouillée, émue.

Dans une des corbeilles était un beau bouquet de fleurs. Elle y prit une pensée.

Tout était silencieux. Le rouge-gorge seul chantait encore.

XI

Le lendemain, Claude se rendit chez le comte. Il y avait dans sa physionomie cet éclat qui est la trace d'une ivresse morale récemment éprouvée.

— Monsieur le comte, j'ai déposé hier sur la tombe du baron de Saint-Loubès le bouquet que vous m'avez remis.

— Très-bien. En quel état est-elle, cette tombe?

— Elle paraît entretenue avec soin, monsieur le comte.

— Y avait-il des fleurs nouvelles?

— Oui, monsieur le comte. J'ai même aperçu une jeune fille qui y priait.

— Ah!... fit-il, son regard s'éclairant tout à coup. Seule?...

— Près de la tombe, oui, monsieur le comte, seule.

— C'est sa fille... sa fille!...

Et un éclat de rire strident et nerveux, un ricanement qui disait le doute affreux qui traversait son esprit, se fit entendre. Le jeune homme en subit l'impression et eut froid au cœur.

Le comte se dirigea vers son secrétaire et rassembla des papiers épars.

— Tenez, monsieur, voici sur cette feuille des indications d'ouvrages qu'il vous faudra parcourir à la bibliothèque. Vous prendrez copie de tout ce qui aura rapport aux Zanoyski; c'est une des premières familles historiques de Pologne, et je dois avoir les documents les plus complets.

Le comte continua à fouiller dans ses manuscrits, mais d'une manière distraite. — Quoique vieilli et fatigué, c'était toujours l'homme comme il faut; mais rien en lui n'attirait; il y avait même dans son œil clair une expression dure, et l'on fuyait son regard.

Tout à coup il se leva, et après avoir fait deux ou trois tours dans son cabinet, il dit:

— Comment est-elle?

Le jeune homme, étonné, ne comprit pas bien le sens de cette question.

— Je vous demande comment est cette jeune fille... cette jeune fille qui se trouvait hier sur la tombe de Saint-Loubès.

— Mais, fort belle, monsieur le comte.

— Ah!... Tenez, dit-il en prenant dans un tiroir un portrait, voici une miniature... c'est signé de Mirbel... Mais on ne sait plus aujourd'hui ce qu'était un miniaturiste... Eh bien, ceci représente Saint-Loubès. Y a-t-il de ces traits dans la physionomie de la jeune fille?

— Oui, monsieur le comte, un peu, je crois.

— Ah! vous n'en êtes pas sûr!... fit-il avec un ricanement amer.

Puis, rejetant le portrait dans le tiroir, il murmura :

— Lui aussi, on l'a trompé, cet homme... Et c'est pour cela que je me suis attaché à son souvenir. — Est-elle brune ou blonde?

— Je ne saurais préciser, monsieur le comte..... elle est Blanche pour moi.

— Est-ce que vous feriez de l'esprit? C'est un tort. Je n'aime pas déjà tant les jeunes hommes, et ceux qui font le bel esprit, je les hais.

Celui qui parlait ainsi sur un ton sec et saccadé paraissait bien étrange au jeune Claude. — Après un moment de silence pendant lequel il avait feuilleté un vieux livre, il dit :

— Il y a dans l'histoire des Zanoyski un comte Jean qui vivait au seizième siècle ; il surprit sa femme en adultère et la tua sur place. Ce comte Jean m'intéresse particulièrement. Lorsque, dans vos recherches, vous en serez à cette époque, vous n'oublierez pas un seul détail ; dans mon tableau, je détacherai

ce personnage ; c'était un homme de caractère, et j'en veux faire une grande figure. — Elle a bien vingt ans, n'est-ce pas?

— De qui veut bien me parler monsieur le comte?

— Mais toujours de cette jeune fille... Je suis peut-être un peu capricieux dans les idées, mais cela dépend de mes nerfs. — Il y a une chose que je voudrais bien découvrir, c'est ce qu'il advint de l'amant.

— Il le tua peut-être en même temps que sa femme.

— Probablement, mais il n'en est pas question. — Après tout, une fois la femme morte, qu'importe l'homme ! C'est égal, continua-t-il comme se parlant à lui-même, il y aurait peut-être une âcre jouissance à se venger après de nombreuses années, lorsqu'il croit tout oublié, lorsqu'il n'a plus la fièvre de la passion, et qu'il ne songe plus à cette injure. Oui, je voudrais le savoir tranquille, heureux, dans une jeune famille, entouré de ses enfants, près d'une femme aimée, et venir là, au milieu de son calme, lui rappeler cette échéance impayée!...

Et il y avait dans ses yeux des lueurs fauves, et il marchait avec précipitation, mû par une fièvre de haine qui serpentait dans tout son être. Claude commençait à s'étonner de toutes ces incohérences, et se demandait si la raison de cet homme n'était pas ébranlée.

— A propos, dit-il s'arrêtant tout à coup en face

du jeune homme, avez-vous, d'après mes instructions, prié, hier, sur cette tombe?

Cette question parut embarrasser celui à qui elle s'adressait.

— Je ne saurais mentir, monsieur le comte; à cause de la présence de cette jeune fille, je n'ai pas cru devoir prier ostensiblement; mais, par la pensée, j'ai exécuté votre ordre.

— C'est très-bien. — Tenez, voici plusieurs pages de manuscrit, surchargées de ratures et de corrections... vous allez les remettre au net.

Claude s'assit à une table et se mit au travail. Le comte, passant dans une autre pièce, le laissa seul dans le cabinet.

Il y avait à peine quelques minutes qu'il écrivait, lorsqu'un domestique se présenta, et, montrant une carte au jeune homme, lui dit :

— Voici une personne qui désirerait parler à M. le comte.

A la vue de cette carte, le jeune homme pâlit.

— M. le comte est dans la pièce à côté, dit-il après un moment de réflexion.

Le domestique s'apprêtait à passer dans l'autre appartement, lorsque Claude lui fit signe de revenir.

— Si M. le comte reçoit cette personne, je vous en prie, ne la faites pas entrer par ici.

— Très-bien, ce monsieur passera par l'antichambre.

Un moment après le comte recevait dans son salon ce visiteur que Claude ne voulait pas voir.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda le comte en indiquant un siége.

— Mon Dieu, monsieur le comte, mon nom vous est certainement tout à fait inconnu. Je me nomme Bernier.

— En effet, monsieur, je n'ai jamais eu l'occasion de le remarquer.

— Je viens à vous pour une affaire très-délicate, et, je crois, lorsque vous m'aurez entendu, que vous me saurez gré de ma démarche.

— Parlez, monsieur.

— Je ne suis qu'un pauvre diable, monsieur le comte, et fais le métier de brocanteur. Je suis établi rue de Venise, une bien vilaine rue que vous ne connaissez certainement pas plus que mon nom.

— Je vous demande pardon, monsieur, cette rue ne m'est pas inconnue, car une de mes parentes par alliance y possède ou y possédait un immeuble.

— C'est justement cet immeuble que j'habite, et la personne dont vous voulez parler ne peut être que madame la comtesse de Roquetaillade.

— C'est bien cela, monsieur.

— Mon commerce, monsieur le comte, un commerce bien ingrat, je vous assure, me fait fréquenter l'hôtel des ventes, et suivre aussi les exécutions de saisies. Il y a quelque temps, dans un lot de vieilleries, consistant en mauvaises toiles et paperasses

de toutes sortes, j'ai retrouvé, par un hasard étrange, des lettres.

— Ah! et de qui? demanda aussitôt le comte dont l'attention commençait à s'éveiller.

— Ce sont des lettres de femme.

— Mais enfin de qui? dit brusquement et impatienté le comte, chez qui le ton cauteleux du père Bernier n'annonçait rien de bon.

— Ces lettres sont de bien ancienne date... et je crois qu'elles ont été écrites par la comtesse Souzaroff.

Le comte eut un soubresaut comme frappé d'une pile électrique.

— Mais, monsieur, la comtesse est morte depuis longtemps.

— C'est pour cela, monsieur le comte, que j'ai pensé qu'il vous serait agréable de les avoir en votre possession.

— Combien y en a-t-il?

— Onze, monsieur le comte.

— Et, à qui sont-elles adressées? demanda-t-il avec une sorte d'appréhension.

— Ce sont des lettres où le sentiment déborde...

— Misérable!... s'écria le comte en lui serrant le bras.

— Oh! monsieur, je vous en prie, du calme. Ces lettres, d'ailleurs, par leur nature affectueuse, ne peuvent qu'être adressées à vous; et, sans nul doute, elles ont été égarées par vous-même.

— Alors, rendez-les-moi, et tout de suite!

— Oh, monsieur le comte, vous avez un tempérament trop précipité, et les affaires ne se traitent pas de la sorte.

— Ah! vous en faites un affaire!... dit-il sur un ton de mépris.

— Mais, monsieur le comte, je n'ai pas eu le bonheur de naître sur les terres de mes parents, et je ne vis que d'affaires. Si je vais acheter toute espèce de saleté dans les taudis, ce n'est pas par goût, croyez-le bien. Ainsi, ces lettres que vous avez eu la négligence d'abandonner, se trouvent dans un lot qui m'a coûté très-cher. Je croyais les toiles bonnes, et ce ne sont que des croûtes ; dame; un brocanteur n'est pas de la force d'un inspecteur des beaux-arts. Aussi, ce que j'ai perdu sur les paysages, il est bien juste que je le rattrape sur ces bonnes petites lettres.

— Mais, enfin, vous ne me montrez rien!... Qui me prouve que ces lettres sont réellement de la personne dont vous me parlez.

— Oh! monsieur le comte, votre observation est trop juste. Aussi, je vais vous en montrer une comme échantillon.

Le père Bernier sortit de son portefeuille une feuille de papier, dont les plis usés dénotaient l'ancienneté.

Le comte s'en empara, et, s'approchant d'une croisée, il lut ces quelques lignes. Son front se plissa;

il y avait dans son œil rage et fureur ; mais, il se contint.

— Combien voulez-vous de ces lettres?

— Deux mille francs, monsieur le comte ; mon déboursé simplement.

Le comte ne fit aucune objection, et passa dans son cabinet. Un moment après, il revint avec deux billets de banque.

— Voici l'argent.

— Voici les lettres, monsieur le comte.

— Maintenant, allez-vous-en.

Le père Bernier ne se le fit pas dire deux fois. Et en descendant les escaliers, il marmottait :

— Cet Olivier de Lys avait, ma foi, raison... et il faut avouer que c'est un adroit gredin !...

Claude avait bien entendu la voix de son père, mais sans saisir le sujet de la conversation. Lorsqu'il fut tranquillisé par son départ, il se remit au travail.

Deux heures après, le comte revint auprès de lui. Il était habillé.

— Monsieur Lacombe, vous avez assez travaillé. J'ai plusieurs courses à faire ; vous allez m'accompagner.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

— Tenez, prenez cette boîte et descendez-la dans la voiture.

Et comme le jeune homme regardait la boîte avec une expression un peu étonnée :

— Ce sont des pistolets. Je vais au tir. Cet exercice me donnera peut-être des idées, et il se pourrait que nous retrouvions pour notre travail de demain les traces de l'amant de la femme du comte Jean.

— Il est réellement un peu fou, se dit Claude.

XII

Le temps s'écoula et l'hiver approchait. Il n'y avait rien de nouveau dans la famille de Roquetaillade. Mademoiselle Blanche, seule, pour un œil intéressé, semblait avoir subi une transformation morale. Le nuage de tristesse paraissait s'être éclairci, et on remarquait cependant sur sa physionomie ce vague indéfinissable qui décèle un secret au cœur des jeunes filles.

Tous les dimanches à l'église on remarquait l'assiduité du capitaine Bernier. A la sortie, il saluait la famille, échangeait quelques paroles sur la politique avec l'abbé de Beaupreux, et même quelquefois avait l'honneur de les accompagner jusqu'à la grille du parc. La société de ce jeune homme ne

déplaisait pas à la comtesse. Sa conduite dénotait des sentiments religieux, et il ne considérait pas comme improbable le retour de l'héritier de la branche aînée. Quant à cette pauvre république si féconde en maladresses, il ne lui ménageait pas les railleries. Et cela faisait sourire la bonne comtesse.

Une après-midi, par un brillant soleil d'hiver, Blanche sortit à cheval suivie d'un domestique ; elle entra dans le bois, et s'engagea dans les allées adjacentes aux grandes pistes ; elle se plaisait dans ces lieux isolés, et laissait sa rêverie vagabonder à l'aise.

Tout à coup elle aperçut un cavalier qui se dirigeait au grand trot vers elle. C'était un homme âgé, grand, d'une nature sèche, mais aux allures aristocratiques.

Il s'arrêta près de la jeune fille, et salua.

— N'est-ce pas mademoiselle Blanche de Saint-Loubès que j'ai l'honneur de rencontrer ?

— Oui, monsieur, fit la jeune fille un peu étonnée d'être abordée de la sorte par un inconnu.

— Je vous ai vue si petite, que je pouvais me tromper. Donnez-moi la main.

— Mais, monsieur, je ne sais.

— Si, si, donnez-la-moi, vous le pouvez.

— Mais à qui aurais-je l'honneur, monsieur ?

— A l'ami de votre père.

— Ah !...

— Et... à celui qui a beaucoup connu votre

mère... On a dû vous parler de moi... Je suis le comte Souzaroff.

A ce nom, la physionomie de la jeune fille s'éclaira.

— Le comte Souzaroff!... Mais, on m'a toujours dit que vous étiez en Russie.

— C'est vrai, et ne suis en France que depuis quelques mois.

— Nous n'avons pas reçu votre visite.

Le comte regarda un moment la jeune fille en silence comme s'il étudiait sa physionomie, puis il répondit sur un ton froid :

— Je ne vous ferai pas de visite. J'ai beaucoup souffert, je souffre encore, et je ne veux pas raviver mes douleurs. Mais je tenais à vous voir, et c'est pour cela que j'ai essayé de vous rencontrer dans vos promenades. Vous ne m'avez pas donné la main, Blanche.

— Oh! la voici, monsieur!... dit-elle vivement et avec un doux sourire.

— Merci. — Écoutez, mademoiselle Blanche, je voudrais vous savoir heureuse. Ne vous étonnez pas si celui qui vous a vue si enfant vous parle ainsi. Oui, je voudrais que le bonheur que je n'ai pas connu vous accompagnât sans cesse dans la vie. Et, il me semble que, si j'y coopérais, cet acte me déchargerait un peu la conscience. Aussi, à votre insu, je vous surveillerai; et si, par malheur, par une influence imprévue, vous vous engagiez dans la voie

des douleurs et des larmes, vous me verriez tout à coup me dresser comme une barrière et vous ramener dans la bonne route. Je la connais, moi, la bonne route, et cela par cette raison que je m'en suis écarté. — Maintenant, adieu.

— Adieu !... Et pourquoi adieu ?

Mais le comte ne répondit pas et s'éloigna aussitôt, farouche et sombre. On eût dit la fatale figure de Lara se perdant dans la profondeur de ses forêts. Et il murmurait :

— Oui, adieu !... car tu lui ressembles trop pour que je puisse supporter ton regard.

De retour au château, Blanche raconta ce qui venait de lui arriver à son confident intime, l'abbé de Beaupreux.

— Le comte, ma chère enfant, a été très-affecté de la mort de ta pauvre mère... et nous ne pouvons lui reprocher son éloignement... Sa femme était le seul lien qui le rattachât à nous ; ce lien rompu, nos deux familles devenaient étrangères l'une à l'autre. Il est donc inutile d'en parler à ta tante ; elle est très-sévère sur les lois de convenances sociales, et cela la froisserait peut-être.

Entre ce vieux prêtre et cette femme aux principes sévères, la jeune fille puisait en elle seule les frais éléments d'une existence trop sérieuse peut-être. Elle ne voyait que peu de chose des mondanités futiles. Les relations de sa tante, choisies dans une société qui se maintenait à l'écart de tout mou-

vement, n'apportaient dans sa vie que fort peu de distractions. — Par une raison que nous ne saurions définir, le bon abbé ne s'entretenait jamais avec sa nièce de l'avenir de cette jeune fille. La comtesse n'était pas assez mère pour provoquer, par une union, un changement dans son intérieur, qui eût sans doute contrarié sensiblement ses habitudes. Mais les existences trouvent leurs pentes comme les fleuves, et leur courant ne dépend point de la volonté des hommes.

On atteignit le mois de janvier. Nous l'avons dit, le 21 de ce mois était, pour la famille, un jour de recueillement, de prières, dans la petite chapelle de la maison de la rue de Venise. On ne parvenait pas à cet oratoire par l'escalier banal. Il y avait, au fond du bâtiment, une porte dont la comtesse avait la clef, et qui ouvrait sur un petit escalier tortueux dont elle s'était réservé la jouissance exclusive. Mais on pouvait également arriver sur le palier de la chapelle par les marches et les couloirs qui desservaient cette vieille maison.

Ce qu'on dénommait ainsi par le mot un peu ambitieux de chapelle était une pièce en hexagone. Une tablette recouverte de linge d'église figurait l'autel. Un grand crucifix au-dessus de cet autel. A côté deux portraits : celui de Louis XVI et celui de Marie-Antoinette. Plus bas deux miniatures représentant, l'une le frère de l'abbé de Beaupreux, et l'autre sa femme, Reine de Beauval.

Au pied de l'autel, deux urnes renfermant les restes de ces deux infortunés. — Des prie-Dieu, un fauteuil, quelques livres de piété ; des cierges, et une lampe. Voilà tout l'ameublement de cet oratoire où tant de tristes souvenirs affluaient. — Il y avait une cheminée où l'on allumait du feu aux anniversaires qui se trouvaient en hiver, car on y venait aussi pour ceux de la malheureuse Marie-Antoinette, et de cette pure et sainte princesse, la sœur du roi martyr.

La famille avait obtenu depuis longtemps l'autorisation d'y célébrer le saint sacrifice de la messe. Ainsi, dès le matin du 21 janvier 1849, l'abbé de Beaupreux, la comtesse et Blanche de Saint-Loubès se trouvaient réunis dans la petite pièce de la maison de la rue de Venise. Le vieillard, ému, l'âme toujours endolorie au contact de ces souvenirs, monta à l'autel. Mais, bientôt, transfiguré par la grandeur des sentiments religieux qui remplissaient son cœur, son visage parut s'illuminer, son esprit s'éleva vers Dieu.

Après la messe, le prêtre et la jeune fille se retirèrent. La comtesse demeura seule, recueillie et priant. Vers le milieu du jour l'abbé revint prendre sa place. Il resta longtemps à genoux, plongé dans les ineffables joies de la prière, ce lien mystique, qui vient unir la créature au créateur ; et cette communion éleva son âme jusqu'à la spiritualisation des sentiments de la terre. Alors il prit une des urnes

contenant des restes aimés, la considéra longtemps avec cette fixité de regard qui plonge si loin dans le passé, et, sous l'influence d'un aimant magnétique, son corps s'abaissa lentement, et son visage vint toucher cette tête, sur les lèvres de laquelle, en une nuit, expira toute sa jeunesse. Et il pleura longtemps.

Vers le soir, ce fut le tour de la jeune fille à accomplir la pieuse station. — Blanche se trouva seule. Elle s'agenouilla en face du petit autel et pria. Puis, elle sortit de son recueillement et s'assit dans le fauteuil près de la cheminée. Elle prit un livre de méditations, et de ces pages mystiques éleva son âme au delà des choses de la terre.

Le jour tombait. Bientôt, ses yeux ne distinguant plus les lettres, elle reposa le livre sur ses genoux. Elle ne pensa pas à allumer les flambeaux ; les pensées de Dieu éclairaient son cœur et la nuit ne l'atteignait pas.

Quelques flammes du foyer jetaient dans la pièce des clartés mouvantes et inégales... mais, elles s'éteignirent peu à peu, et l'obscurité enveloppa tous les objets.

Au dehors, dans un ciel splendidement constellé, la lune montait peu à peu. Ses rayons frappèrent les vitraux de la chapelle et répandirent à l'intérieur une blanche clarté. La jeune fille, ne se trouvant pas dans la zone éclairée, disparaissait sensiblement dans l'ombre. Mais elle ne ressentait point

l'influence poétique de ce tableau ; une sorte de magnétisme religieux possédait son être, et l'enlevait dans les régions éthérées du rêve.

Tout à coup, près de l'autel, dans la lueur sélénique, se dessina faiblement une ombre étrange. Ce n'était pas un corps, mais une forme indéfinie, flottante, silencieuse, s'avançant vers la jeune fille. Était-ce le fantôme d'un pieux souvenir, l'âme d'une grande victime, ou l'ombre poétique et douloureuse de l'infortunée Reine de Beauval ?

Cette mystérieuse apparition glissait toujours vers Blanche et, venant se placer derrière le siége, parut s'appuyer sur le haut dossier d'ébène. La tête se pencha vers le doux visage de la jeune fille et parut le contempler.

C'était un tableau qu'un dessin ne saurait rendre, une de ces pages saisissantes que Doré seul sait concevoir.

Cette situation dura longtemps. La jeune fille, en proie à une influence occulte, semblait subir un charme mystique, et demeurait immobile sous cette contemplation indéfinissable.

La porte de la chapelle s'ouvrit sans bruit, et un beau vieillard apparut sur le seuil ; c'était l'abbé de Beaupreux venant rejoindre sa petite nièce.

A la vue de cette apparition inexpliquée, extraordinaire, il tomba à genoux, les mains jointes, dans la position d'une muette adoration. Toute la somme des émotions ressenties autrefois en ce même lieu

affluèrent à son cœur; il confondit dans cette ombre toutes les âmes de ceux qu'il avait aimés; et le pauvre vieillard dont le cœur s'était épuré au contact de Dieu, se ressouvenant subitement de toutes ses désolations, éclata en sanglots. — L'ombre s'écarta du fauteuil, s'enfonça vers l'autel, dans les ténèbres, disparut.

Quand la jeune fille dégagée du fluide magnétique revint à elle, il n'y avait dans la chapelle que le vieil abbé de Beaupreux qui, le visage en pleurs, l'âme exaltée, murmurait des paroles sacrées.

Il était assez tard lorsque l'abbé de Beaupreux et sa petite nièce allèrent rejoindre leur voiture, qui les attendait dans la rue Saint-Martin; car il n'est pas de cocher qui ose s'engager dans la rue de Venise. Le vieillard, très-ému, ne pouvait attribuer à une hallucination cette vision étrange. Lorsqu'il en eut fait part à la jeune fille, celle-ci parut tout étonnée, et déclara n'avoir rien vu, rien entendu. Elle eut même quelque inquiétude sur l'état mental de son vieux grand-oncle.

— J'étais plongée dans une méditation profonde, je pensais à tous ceux que vous avez aimés, à ceux que je n'ai pas connus, à mon père..., ceux que j'ai à peine vus..., à ma mère.

— Ma chère enfant, c'est ma créance; j'ai aperçu l'ange de la famille planer sur nous et te toucher de son aile. C'est signe que de grands événements sont proches et se dérouleront peut-être autour de nous!...

Nous devons prier Dieu afin qu'ils ne soient ni contraires à la bonne cause, ni douloureux pour la sainte Église.

— Mais cependant, mon oncle, ma tante n'a rien vu pendant ses stations.

— C'est que, mon enfant, les manifestations célestes s'adressent de préférence aux vieillards et aux enfants ; à ceux qui touchent presque aux portes du monde futur, à ceux qui sortent à peine des mains du créateur.

La comtesse de Roquetaillade, ayant l'esprit un peu moins mystique que le bon vieux prêtre, ne parut pas très-convaincue au récit de cette apparition. Mais comme elle professait un respect porté jusqu'à la vénération pour son oncle, elle ne se permit pas de formuler le moindre doute, et se borna à dire :

— Cette intervention divine est certainement un signe qu'il faut comprendre ; et c'est la prière qui nous en facilitera l'interprétation.

Puis, selon l'habitude quotidienne, elle s'approcha vers son oncle et s'inclina. Le vieux prêtre étendit ses mains au-dessus de sa tête et la bénit. Et la comtesse se retira dans son oratoire. — Il n'y avait dans cette coutume de famille rien de théâtral ; et cette simplicité austère en faisait ressortir le grandiose.

Le lendemain, l'abbé de Beaupreux se rendit au-

près de son confesseur, le P. Marchou, un des aumôniers de l'hospice de la Charité.

Dans une des salles il rencontra sœur Marthe. — L'entretien des deux prêtres dura longtemps. Et, lorsqu'ils se séparèrent, le grand-oncle de Blanche paraissait très-ému, presque troublé. — Il revit sœur Marthe, et lui prit les mains; mais une émotion étrange le possédait, car il la quitta sans lui avoir adressé une parole. . . . .

XIII

Le père Bernier avait conservé sa petite terre de Boulogne, et quoiqu'il fût devenu propriétaire à Paris, il ne négligeait point ses cultures et allait lui-même aux champs. Ce vilain vieillard ne prenait jamais de voiture pour faire le trajet de Paris, et cependant l'usure de ses chaussures lui faisait peine ; aussi avait-il quelquefois la pensée de se déchausser sur la route et d'aller pieds nus. Mais la crainte de rencontrer des personnes qui le connussent l'en empêchait. Car on le considérait quelque peu dans le pays ; et, à part l'estime, on lui accordait certaines qualités de pratique commerciale. La réputation d'avare qu'il s'était attirée ne lui nuisait point. Qui dit avarice, dit fortune. Aussi le saluait-on parce qu'on le supposait riche.

Mais quelques-uns avaient cependant conservé

contre lui une certaine animosité, et la scène qui se passa une nuit va le prouver.

Un dimanche soir, Bernier quitta Boulogne et se mit en marche pour Paris. Il avait travaillé à sa terre tout le jour, mais ne se sentait cependant pas assez fatigué pour dispenser ses jambes de ce parcours.

Deux ou trois militaires, des enfants de Boulogne, revenaient aussi à pied. Mais ce n'était point par goût, croyez-le bien. Seulement ils avaient vidé tout à fait leurs poches chez les marchands de vin. Ils étaient ivres, mais de cette ivresse qui touche à la folie, et pousse même au crime.

Habituellement le soldat est d'un caractère très-doux. Mais comme il n'a guère d'autre distraction que celle du cabaret, il se grise facilement; puis, comme il est armé, il tire son sabre. D'ailleurs, comme ces rixes fréquentes n'ont guère de suite sérieuse que pour le bourgeois blessé, il serait bien bon de se priver de ce jeu sans danger pour lui, et qui le prédispose aux saints devoirs de la guerre.

Ces trois militaires aperçurent le père Bernier et le reconnurent. C'étaient d'anciens camarades de Claude.

— Hé, vieux, dit l'un, tu n'as donc pas d'argent, que tu t'en ailles ainsi à pied?

— Que vous importe?...

— Il nous importe beaucoup, car il nous est désagréable de faire route à côté de toi. Tu vas nous payer un litre, tu sais.

— Je vais vous faire arrêter, si vous ne me laissez pas tranquille, voilà ce que je vais faire.

— Nous faire arrêter, toi, misérable !... fit un des soldats en s'approchant de lui, et, furieux, lui mettant le poing sous le nez.

Le vieux bonhomme eut le tort de ne pas comprendre l'état de surexcitation de ces hommes, et repoussa le militaire, lequel, peu solide sur ses jambes, tomba par terre. Aussitôt ses camarades, se figurant qu'il était blessé, se ruèrent sur le père Bernier. Il y eut des armes hors du fourreau, et un cri perçant se fit entendre.

Le malheureux Bernier venait de recevoir un coup de sabre dans l'aine. A la vue du sang qu'il répandait, les militaires comprirent la gravité de l'acte qu'ils venaient de commettre, et prirent aussitôt la fuite. Selon l'usage, après les rixes de ce genre, il y a toujours un soldat qui laisse son schako sur le terrain de la lutte, ce qui sert à le faire reconnaître. Mais nos sacripants négligèrent la tradition et ne fournirent aucune pièce de conviction.

Le pauvre homme resta étendu sur la route, presque évanoui. Une voiture passa et on le recueillit. Il fut porté chez le premier pharmacien que l'on rencontra en entrant dans Paris, et là sa blessure fut pansée. Elle était fort grave. Après la déclaration faite au commissaire qui s'était rendu près du blessé, on le transporta à son domicile. — Le surlendemain les journaux racontaient l'accident et don-

naient le nom de la victime. — Des faits de ce genre arrivent très-fréquemment, et ce n'est pas notre faute si un de nos personnages y a eu un rôle. . .

. . . .

Un jour, un homme de mise distinguée pénétra, après quelques hésitations, dans l'étroite rue de Venise. Il se dirigea vers la maison de Bernier. Le pensif Lamargot était dans sa loge.

— C'est ici que demeure un nommé Bernier?

— Comment, un nommé Bernier!... fit Lamargot comme sortant d'un rêve.

— Oui, un brocanteur, un marchand de bric à brac.

— Nous n'avons pas ça, monsieur. Mais si c'est M. Bernier, propriétaire de la maison, que vous demandez, c'est ici.

— Peu m'importe qu'il soit brocanteur ou propriétaire. Je voudrais lui parler.

— Ah! ceci, c'est autre chose; M. Bernier est très-malade en ce moment, et, si vous lisez les journaux, vous devez le savoir.

— Je ne m'amuse pas aux niaiseries des journaux.

— Ensuite, continua Lamargot piqué du ton hautain de ce monsieur, mon maître, bien portant, ne reçoit pas tout le monde. Il a ses heures pour cela. Si c'est pour affaires de banque, c'est le matin de dix heures à trois heures.

— Peu m'importe que ce soient ou non ses heures de réception, et même qu'il soit bien ou mal portant, je veux le voir. Je suis le comte Souzaroff.

Le comte avait une manière de dire qui intimida le simple et sournois Lamargot; et puis, un titre quelconque a toujours un certain effet sur l'esprit d'un concierge, surtout dans le quartier Saint-Martin. Lamargot appela donc Épiphanie, et lui ordonna d'aller prévenir monsieur que le comte Souzaroff désirait lui parler. — Épiphanie, humble et soumise à l'injonction de son homme, se dirigea aussitôt vers l'appartement de Bernier. Un moment après, elle introduisait le comte auprès de son maître.

La chambre de Bernier exhalait une odeur fétide, et ce ne fut qu'après qu'Épiphanie eut débarrassé un siége de vêtements sales et de linges de toute nature que le comte put s'asseoir. Bernier était couché, et sur sa physionomie on découvrait les traces de violentes souffrances. Il paraissait très-abattu.

— Vous êtes donc malade? demanda le comte.

— Hélas! ils m'ont assassiné!... Les scélérats!... Je ne puis remuer... Je ne m'en relèverai jamais.

Mais le comte parut peu sensible aux souffrances de cet homme.

— Vous êtes venu, il y a quelques jours, me proposer des lettres que je vous ai achetées. Ces lettres font certainement partie d'une série qui n'est pas complète; et je viens vous demander celles qui

manquent, et que je suis prêt à vous payer comme les premières.

Mais Bernier était sans doute bien bas, car cette proposition, qui l'eût fait tressaillir en toute autre circonstance, le laissa très-indifférent.

— Eh! mon bon monsieur, je sais à peine de quoi vous voulez me parler; j'ai la tête si malade que ma mémoire est presque éteinte. Revenez dans quelque temps, et si je suis mieux je vous répondrai.

— Revenir!... Mais je veux ces lettres tout de suite, moi!... fit-il irrité et fascinant le moribond de son regard à lueurs fauves. Où aviez-vous pris les premières?

— On m'avait chargé de vous les proposer.

— Qui?

— Mais lui, pardi.

— Qui, lui?... Vite, parlez, je vous l'ordonne!... ou je ne me contiens plus, et peut-être ferai-je un malheur!...

Le comte n'était plus assis. Debout, penché sur la couche du bonhomme, il attendait, haletant, qu'il parlât. Le vieux Bernier, tout à fait intimidé, presque effrayé, commençait à perdre la tête.

— Voyons, qui vous avait remis ces lettres?...

— Mais, lui, vous dis-je!... Ah, mon Dieu! Épiphanie, débarrasse-moi donc de cet homme!...

Mais Épiphanie n'était pas là, et s'était retirée par discrétion.

— Son nom...

— Je le cherche... Enfin, l'amant de votre femme, pardi !...

— Misérable !... fit le comte bondissant comme un tigre qu'un dompteur eût touché du fer rouge.

— Dame, c'est lui qui me l'a dit.

— Olivier de Lys?

— Ah! oui, c'est cela... Oh! mon Dieu, que je suis mal... ne pouvoir pas me souvenir des noms!

— L'adresse de ce misérable?

— Son adresse... je l'ignore... je l'ai oubliée... Laissez-moi, je suis faible...

— Son adresse, te dis-je.

— Épiphanie... Lamargot, mon concierge, vous la dira... Ah!...

Et le pauvre diable, exténué, s'affaissa, et ses yeux se fermèrent.

Le comte, voyant qu'il était impossible d'obtenir une parole de plus, sortit de la chambre et se dirigea vers la loge de Lamargot.

— Votre maître ne peut me répondre et m'envoie près de vous. Donnez-moi l'adresse de M. Olivier de Lys.

Lamargot regarda avec défiance ce visiteur qui parlait d'un ton sec et saccadé, et qui ne lui plaisait pas.

— M. Bernier doit la connaître mieux que moi.

— Voyons, pas de réflexions, et dépêchez-vous; je suis pressé.

— Au fait, se dit Lamargot, je n'ai pas de raison

pour taire l'adresse de ce monsieur qui est cause que cet affreux capitaine me trouble le cerveau.

Et, ouvrant un agenda qui se trouvait à portée de sa main, il chercha un instant et dit : M. Olivier de Lys, rue des Poitevins, 12.

Le comte inscrivit cette adresse sur son calepin et sortit. Ce jour même, Claude travaillait dans son cabinet à cette histoire de Pologne qui n'était qu'une besogne dérivative des sourdes préoccupations de Souzaroff. Lorsque celui-ci entra, le jeune homme remarqua en lui une agitation anormale.

Sans dire un mot, il écrivit une lettre. Lorsqu'elle fut terminée, il s'adressa à son secrétaire :

— Monsieur Lacombe, écoutez-moi.

— Je suis à vos ordres, monsieur le comte.

— Je suis allé ce matin chez un nommé Bernier, un brocanteur qui vint me voir ici, il y a quelques jours.

A ce nom, Claude ne sourcilla pas.

— Je l'ai trouvé dans un triste état.

— Ah ! fit-il inquiet.

— Oui ; il paraît que des militaires ivres l'ont attaqué, l'ont frappé, et, bref, il est très-mal.

Une pâleur subite se répandit sur la physionomie du jeune homme, mais le comte ne le regardait pas.

— Vous l'avez vu, cependant.

— Oui, le misérable !... et, quoique mourant, il a trouvé le moyen de m'insulter.

Claude garda prudemment le silence.

— Enfin, il m'a donné les éclaircissements que je désirais. Vous vous rappelez, monsieur Lacombe, que je cherchais quel avait été le sort de l'amant de la comtesse Jeanne.

— Oui, monsieur le comte.

— Eh bien, je crois que je suis sur sa trace.

— Mais ce n'est pas, je suppose, ce... Bernier, qui vous a procuré ces indications.

— Si, si, c'est lui. Vous voyez çette lettre? vous allez la porter à son adresse. Vous la remettrez vous-même à la personne, et ne la quitterez que lorsque vous aurez une réponse. Je vous attends ici.

Le jeune homme se leva, prit la lettre, et sortit pour se rendre rue des Poitevins, auprès de M. de Lys.

Olivier n'avait plus sa place d'inspecteur, les ateliers nationaux n'existant plus. Il habitait un hôtel d'étudiants et mangeait à leur table. C'était un charmant convive, chantant au dessert, donnant aux jeunes gens des conseils sur les femmes, et aux jeunes femmes des instructions sur les hommes. Il pinçait mystérieusement la taille aux bonnes, parlait politique avec l'hôtelier, et jouissait d'un petit crédit. Lorsqu'il rentrait gris au milieu de la nuit et trébuchait dans l'escalier, sa maîtresse d'hôtel, livrée à l'insomnie par les extravagances de tous les jeunes hommes de sa maison, se disait sur un ton que nous n'osons définir :

— Quel viveur, ce M. Olivier!

La chambre de M. de Lys changeait très-souvent d'aspect. Tantôt sa garde-robe regorgeait de vêtements, tantôt on ne voyait aux porte-manteaux que deux ou trois cravates. Lorsqu'il était sans argent, il transportait le tout chez Bernier, puis, dès qu'il recevait quelques pièces d'or, il s'empressait d'aller retirer son bagage. On était habitué à cela dans son hôtel, et lorsqu'en été on le voyait rentrer amplement vêtu, le concierge ne manquait pas de dire :

— Ah! M. de Lys est grossi, c'est le moment de lui présenter sa petite note.

Mais il ne suffisait pas de remettre la petite note à M. de Lys pour qu'elle fût payée. Ce serait trop naïf de le penser.

Lorsque Claude se présenta chez lui, M. Olivier était enveloppé dans sa robe de chambre, en face d'un bon feu, et fumait une pipe.

— Monsieur, je suis le secrétaire de M. le comte Souzaroff, qui m'a chargé de vous remettre cette lettre.

Ce nom parut étonner notre personnage, mais il ne s'en émut pas davantage. Il prit la lettre et la lut.

Cette lecture ne sembla pas lui être désagréable. Il flairait une bonne affaire et rêvait déjà de folles bombances.

— Je dois rapporter une réponse à M. le comte, dit Claude.

— Eh bien, monsieur, si vous voulez prendre la peine de vous asseoir, je vais l'écrire.

Et voici la réponse d'Olivier de Lys.

« Monsieur,

« C'est en effet par moi que Bernier possédait les lettres qu'il vous a vendues. Comme vous le supposez avec raison, ce ne sont pas les seules qui existent. J'en ai bien encore une quarantaine. J'ai aussi quelques portraits; mais ils sont au mont-de-piété. Avec les reconnaissances que je vous remettrai, vous pourrez les retirer. Il y a parmi un délicieux pastel signé Bernard, dit le Sédanais. Les pastels de Bernard sont recherchés; mais le mont-de-piété n'est pas connaisseur. Il ne m'a prêté que sur le cadre, lequel d'ailleurs est assez riche. Je vous cèderai le tout pour la somme de 10,000 francs. Si vous acceptez, voici comment l'opération pourra se faire. Car, vous pensez bien, maintenant que vous connaissez mon adresse, que je ne serai pas assez naïf de conserver tout cela chez moi. Aussitôt votre secrétaire parti, je fais ma malle et disparais de cet hôtel. Samedi prochain allez à l'Opéra, au bal. A deux heures du matin, vous frapperez à la loge des secondes galeries, portant le numéro 54. Vous aurez la somme sur vous. La porte de cette loge s'ouvrira, et vous serez introduit par un individu costumé et masqué. C'est là que se fera l'échange. Il vous remettra lettres et reconnaissances; vous lui compterez 10,000 francs. — Ainsi, monsieur le comte, à samedi prochain, au bal de l'Opéra, deux heures du

matin très-précises, loge 54. — L'expérience de la vie me défend de signer. »

Olivier cacheta la lettre et la remit à Claude.

— Voici ma réponse, monsieur.

Quand le jeune homme fut sorti, Olivier ouvrit sa fenêtre, laquelle donnait sur la cour, et appela :

— Esbrouffette !... Hé !... Esbrouffette.

Une fenêtre de mansarde s'ouvrit et une jeune tête toute ébourriffée s'y encadra.

— Descends, descends vite, Esbrouffette !...

On entendit un bruit précipité de petits talons dans l'escalier, et Esbrouffette entra chez le vieux jeune homme. C'était un assez joli minois, étrangement accoutré, et traînant à terre un jupon à dentelles douteuses.

— Que me veux-tu, gros chéri? lui dit-elle.

— Je pars et vais à la campagne.

— A la campagne, au mois de janvier? Elle est bonne celle-là !...

— Oui, elle est bonne, et je vais te dire pourquoi. Trouve-toi prête samedi pour aller avec moi au bal de l'Opéra. Nous rigolbocherons toute la nuit, je te ferai manger au café Anglais du potage à la purée Couthon, des écrevisses à la Robespierre, et de vraies truffes à pleines serviettes...

— Ah çà, mais tu es fou !...

— Non ; seulement je vais être riche... si riche que dimanche matin je t'offrirai une robe de moire.

— Antique?

— Oui, antique!...

— Oh, mon bel Olivier, je vais me trouver mal; laisse-moi t'embrasser!...

Et Esbrouffette riait aux éclats, lançait les jambes en l'air comme si elle y était déjà, à ce bal de l'Opéra.

— Et je te présenterai au *Décarcassé.*

— Au *Décarcassé!...* oh, trop, trop! Olivier, trop, je me meurs!...

Esbrouffette se jeta sur le canapé, où elle continua ses gigottements! . . . .

. . . .

Le même soir, en sortant de chez le comte, Claude se rendit auprès de sœur Marthe.

XIV

Lamargot était en pleine saison de succès. Toutes les nuits du samedi au dimanche, là où la veille on applaudissait modérément Meyerbeer et Halévy, l'exécution de son pas excitait des hurras d'enthousiasme. Il avait eu soin de placer sur son ventre un écriteau sur lequel on lisait : *le Décarcassé*. Des courriéristes se faisaient un devoir de parler de lui dans les journaux sérieux ; mais aucune femme du monde ne l'avait enlevé encore. — Épiphanie, à l'exemple des proches de toutes les célébrités, était indifférente à sa gloire. Les vingt francs, seuls, qu'il rapportait lui étaient sensibles.

D'ailleurs, Lamargot s'enivrait peu de ses triomphes hebdomadaires. Il restait insensible aux œillades des pierrettes inassouvies que ses disloque-

ments rendaient hystériques. Lamargot n'aimait plus son art; un ver rongeur opérait de ruineux ravages sur sa belle âme immortelle. Et lorsque des fidèles lui parlaient de son *décarcassé*, il murmurait sourdement :

— Ce sera ma dernière œuvre!...

Le troisième jour après la scène précédente était un samedi. Lamargot était seul dans sa loge. Épiphanie se trouvait dans une autre pièce occupée à préparer le costume pour le bal du soir.

Olivier de Lys se présenta sur le seuil de la loge.

— Bonjour, Lamargot.

— Bonjour, monsieur de Lys, fit celui-ci, mais en le regardant de travers, car sa présence ne lui présageait rien de bon.

— Le père Bernier est toujours mal?

— Le père Bernier est en train de dévisser son billard.

— Tu as des expressions trop imagées, Lamargot, et je ne puis te comprendre.

— Eh bien, je veux dire qu'il ne va pas, Le médecin ne lui en donne pas pour vingt-quatre heures. Et il se pourrait bien, lorsque je rentrerai demain matin, qu'il n'y eût plus de père Bernier du tout.

— L'état de ton maître ne t'empêche donc pas d'aller à l'Opéra?

— Et ne faut-il pas que je mange?... Ensuite, qui me dit que le nouveau propriétaire me conservera la loge?..

— Et bien, c'est justement à propos de ce bal de ce soir que je suis venu te parler. J'ai déjeûné ce matin avec mon ami, le capitaine.

— Ah! le capitaine!... dit-il comme si on faisait vibrer sa corde douloureuse.

— Oui, le capitaine Bernier; c'est même lui qui m'a appris l'accident arrivé à son oncle. Mais, au fait, Bernier mort, le capitaine devient ton maître.

— Ah! monsieur de Lys, c'est ce que je me dis toutes les nuits avec effroi!...

— A propos, es-tu allé voir guillotiner les assassins du général Bréa?

Lamargot était pâle de terreur.

— Assez, monsieur de Lys, assez, ne parlons pas de cela.

— Soit. Eh bien, le capitaine m'a chargé de te dire que tu sois à mes ordres cette nuit au bal de l'Opéra.

— Ah! mon Dieu, que voulez-vous faire de moi!...

— Tu le sauras cette nuit. Tu auras le soin, un peu avant deux heures, de te promener devant l'entrée du foyer. Là, on te donnera des instructions. Surtout, n'y manque point, car le capitaine ne plaisante pas.

Le pauvre Lamargot ne répondit pas, et, la tête penchée sur sa poitrine, l'œil atone, il parut se soumettre à l'injonction qui lui était faite. Un moment après, lorsqu'il se redressa, Olivier de Lys était parti.

Mais la pensée du devoir le rappela à lui-même, et dans la journée il consacra deux heures, dans une des chambres de la maison, à répéter son pas, chercher de nouveaux effets, et à se faire les jambes.

L'attaque dont Bernier était victime avait fait quelque bruit. Les journaux en parlèrent un jour, et le public l'oublia le lendemain. Mais cela produisit quelque sensation dans le quartier; des personnes intéressées, de nombreux clients du bonhomme, venaient tous les jours s'informer de son état. Et cela prouvait l'importance des opérations de ce mystérieux banquier des petites gens. — Épiphanie était la seule personne qui le soignât. Mais comme ce soir-là, à cause de l'absence de son mari, elle ne pourrait quitter la loge, elle avait prié une vieille femme de la maison de la remplacer auprès de son maître pendant la nuit.

Lamargot alla, dans la chambre de Bernier, prévenir sa femme de son départ. Il était en costume. Et c'était étrange à voir cette forme grotesque s'approcher du lit de ce moribond.

— Ça ne va pas mieux, monsieur Bernier?

Mais celui-ci ne répondait pas. Seulement il fixait des yeux allumés par la fièvre sur cet homme si insensément accoutré, et ne le reconnaissait pas. Il croyait sans doute à une hallucination.

Lamargot lui prit la main et la serra.

— Mais va-t'en donc!... lui disait Épiphanie; ne

vois-tu donc pas que tu lui fais peur ! Il te prend pour le diable.

Toutefois, en sortant, Lamargot entraîna sa femme sur le palier.

— Tu sais, lui dit-il à demi-voix, s'il lui prenait envie de faire son testament, sois adroite.

— Il pense bien à cela, le pauvre homme !

— On ne peut pas prévoir. Est-ce qu'il ne t'a pas fait la cour quelquefois?

— Veux-tu te taire !...

— Tu sais, je n'ai jamais été jaloux...

— Il ne m'a jamais seulement dit un mot !

— Allons, tant mieux... Si cependant il voulait penser à nous... en t'y prenant adroitement, tu pourrais le lui laisser croire.

— Croire, quoi ?

— Tu sais bien... Et cela te donnerait droit à un bon petit legs... Les temps sont durs, il ne faut rien négliger. Allons, à demain !...

Et Lamargot disparut dans les ténèbres de la rue. Au même instant descendait la vieille femme qui devait remplir l'office de garde-malade.

— Eh bien, ma bonne madame Lamargot, comment va ce pauvre propriétaire?

— Pas bien du tout, ma chère madame Beaunavire.

— Il ne peut donc plus nous tarabuster et nous tourner les sens, à nous autres pauvres locataires, ce vieux reptile !

— Mais, voulez-vous vous taire, madame Beaunavire!...

— Me taire?... ah, merci!... Et si j'étais sûre qu'il fût sur le point de claquer, j'irais les lui crier aux oreilles toutes les horreurs que j'ai contre lui... Mais, enfin, puisqu'il s'agit de vous rendre service, je suis à vos ordres, ma bonne madame Lamargot. J'espère que vous allez m'en faire boire cette nuit de ce petit noir que vous faites si bien!... Mais, surtout, pas de chicorée!...

Et le moribond, en proie au délire, murmurait:

— Cet homme-là, près de mon lit... c'est encore un soldat... Que me dit-il?... Il m'accuse d'avoir fait tuer mon fils... Et il veut le venger en me tuant à mon tour!... Oh, non, grâce, grâce!...

— Mais tais-toi donc, vieux chéri!... disait la Beaunavire en tisonnant le feu. On te le payera, va, ton terme, et à la façon de Barbarie, encore!...

— Lamargot!... Lamargot!...

— Oui, oui, appelle-le, ton Lamargot... Mais tu ne sais donc pas, dit-elle en élevant la voix, mais tu ne sais donc pas, vieil ahuri, que c'est aujourd'hui samedi et qu'il conduit l'orchestre en ce moment à la grande Opéra, ton Lamargot!...

— Donne-moi la carabine!... Tu sais la carabine que tu m'as offerte le jour de ma fête, que je le tue, ce militaire!...

— Le plus souvent que je te ferai passer une carabine!... Ton clysopompe, je ne dis pas, mais ta

carabine, jamais !... Eh bien, voyons, là-bas, ma belle madame Épiphanie, nous ne le filtrons donc pas ce moka des îles?

— Voilà, voilà, madame Beaunavire; mais ne faites pas tant de bruit, car ça en devient indécent.

— Comment, du bruit... Mais c'est le patron qui demande sa carabine !... Donnez-la-lui et vous verrez qui fera le plus de bruit de nous deux. Est-ce que votre mari va à pied à la grande Opéra?

— Non, il prend le *balai* au coin de la rue.

— Comment, le *balai !...* Mais, il n'y a que les sorcières qui voyagent ainsi le samedi.

— Mais vous ne connaissez rien de rien des choses du monde, madame Beaunavire. On nomme le *balai* le dernier omnibus. Vous n'avez donc jamais fréquenté des conducteurs?

— Des conducteurs !... Est-ce pour insulter à ma vertu que vous m'avez fait venir ici, madame Lamargot?

Épiphanie, occupée à souffler son fourneau, ne répondit pas. Pendant ce dialogue, Bernier n'avait pas discontinué ses divagations.

Le café fut apporté, et madame Beaunavire en avala une lampée avec des soupirs de satisfaction.

— Comment le trouvez-vous?

— Un peu fort; il faut le mouiller avec le vieux cognac du père Bernier, car il en a de bon à la cave, ce vieux grigou. Quand il venait des jeunesses coucher à la nuit, il leur en servait que ça les agitait

tant que j'en avais lès sens sans dessus dessous.

— Mais, voulez-vous vous taire, madame Beaunavire !... Jamais je n'ai vu de garde aussi irrévérencieuse. Je vais vous en chercher du cognac.

Épiphanie se leva. Mais la vue de ces deux femmes troublait de plus en plus le moribond. Il se dressa sur son lit.

— Comment, deux militaires dans ma chambre !... Ma carabine, ma carabine !

Et, par un suprême effort, il descendit de sa couche.

— Ah, mon Dieu, monsieur qui se lève !... Aidez-moi bien vite, madame Beaunavire, à le recoucher.

— Allons, mon petit ami, lui disait celle-ci, tu vois bien que tu bats la campagne... Nous ne sommes pas des militaires... nous ne sommes que des faibles femmes, et ce n'est pas convenable à toi de te montrer ainsi devant nous...

Et les deux femmes le replacèrent dans son lit.

— Eh, eh, se disait presque rêveuse la vieille Beaunavire, pour un homme de cet âge il a encore de beaux membres... Avez-vous remarqué ses jambes, madame Lamargot?

— Je fais bien attention à cela, moi !...

— Oh, les belles jambes, moi, ça me rend toute drôle quand j'en vois.

— A votre âge?...

— Comment, à mon âge?... Est-ce qu'il y a un âge pour les belles passions et l'amour du beau? —

Mais que les gigottements de monsieur ne vous fassent pas oublier le cognac, ma bonne madame Lamargot.

— J'y cours... mais, veillez bien sur lui!

Madame Beaunavire préférait veiller sur le café, car elle s'empressa de revenir à sa tasse. — Sa compagne rentra bientôt avec une bouteille d'eau-de-vie.

— Voilà votre affaire, madame Beaunavire; servez-vous selon votre tempérament; moi, je retourne à mon cordon; il est tranquille, maintenant?

— Oui, il ne pense plus à sa carabine.

— D'ailleurs, je suis là; vous m'appelleriez. Bonne nuit, madame Beaunavire.

— Bonne nuit, madame Lamargot.

Demeurée seule, la garde-malade livra de vives attaques à la bouteille d'eau-de-vie. Si bien, qu'au bout de quelques instants ce n'était plus le moribond qui disait des phrases incohérentes, mais bien la vieille femme qui se livrait à un monologue insensé. Mais les monologues ont une fin, et la voix s'éteignit peu à peu. La lampe, non remontée, imita la voix. Madame Beaunavire s'endormit.

La chambre n'était éclairée que par les flammes du foyer; lueurs vacillantes qui semblaient agiter les objets en déplaçant les ombres.

La nuit s'avança. La vieille ronflait doucement. Le moribond râlait presque.

La porte de la chambre s'ouvrit lentement. Quelqu'un entra. Ce n'était pas une femme; ce n'était

pas Épiphanie. — Les flammes du foyer mouraient; on ne pouvait distinguer celui qui s'avança vers le lit et entr'ouvrit les rideaux.

Il se pencha vers la couche et prononça quelques mots à l'oreille du vieillard. Celui-ci, galvanisé par ces paroles, parut s'éveiller tout à coup d'un sommeil profond. Son souffle ardent sortait saccadé et haletant. Il se redressa, prit la tête de celui qui lui parlait entre ses mains décharnées, le regarda un instant avec la fixité de l'halluciné, et poussant un grand cri, la repoussa.

A ce cri, la vieille femme s'éveilla. Épiphanie descendit de sa couche et accourut. Sur le seuil de la chambre, malgré l'obscurité, elle distingua une ombre qui se perdait dans les profondeurs des couloirs.

— Madame Beaunavire!... Qu'est-ce que c'est, mon Dieu, qu'est-ce que c'est?... Avez-vous vu?...

— Oui, oui!... J'ai vu sortir quelque chose... comme une ombre!... Mais je n'ai pu distinguer... Oh, je suis toute bouleversée!...

— Était-ce un homme?

— Je ne sais!...

— Ah, mon Dieu, miséricorde!... C'est lui!...

— Qui, lui?...

— Mais, le Fantôme!...

— Le Fantôme!... s'écria la vieille femme épouvantée. Oh, Jésus, mon Dieu, nous sommes perdues!...

— Cette maison est maudite, je ne veux plus y rester !

On ralluma les lampes. Tremblantes, pâles comme un linceul, les deux femmes s'approchèrent du lit.

Le père Bernier était mort.

XV

Les deux ou trois années qui suivirent la révolution de 1848 furent une des périodes les plus joyeuses de ce siècle. Il y avait encore des viveurs célèbres qui retrouvèrent, en ces jours de trop de libertés sans doute, le reflet de leur jeunesse excentrique et licencieuse. On soupait beaucoup ; le boulevard ne se couchait pas ; les cabarets de nuit ne désemplissaient point et refusaient du monde.

Le bal de l'Opéra surtout offrait un entrain qu'on ne retrouverait plus aujourd'hui. Il y avait des quadrilles sur l'air des *Girondins*, du *Drin-Drin*, de *Paillasse*, ce grand succès de Frédérick Lemaître ; et la *polka* s'introduisait dans les masses dansantes.

Chicard existait encore, Brididi commençait. Et les femmes !... C'étaient Hermosa, morte comme

Marie Duplessis, la dame au Camélia, Rigolette, Rose Pompon, ces folles personnifications du grand roman d'Eugène Sue, les deux sœurs Souris, et cette étrange bonne fille, Lolla Montès, qui dansait si mal et cravachait si bien.

Le samedi, vers minuit, Olivier de Lys arriva à son hôtel de la rue des Poitevins, qu'il avait eu la prudence de quitter après la visite du secrétaire du comte. Il apprit avec satisfaction que personne n'était venu le demander, et qu'il n'y avait aucune lettre pour lui ; ce qui indiquait que le comte avait accepté sa proposition.

Esbrouffette était prête; elle avait un gentil costume de pierrette, et sa jolie jambe se dessinait sensuelle et ronde dans des bas de soie rose. — Olivier était vêtu d'un habit noir qui n'avait pas l'air d'avoir séjourné trop souvent chez le père Bernier. Et, malgré ses cinquante ans bien dépassés, il avait encore fort bon air. Il n'exhalait pas précisément ce soir-là la gaieté franche de l'étudiant qui va manger en une nuit le tiers de la pension paternelle; il paraissait même préoccupé : la réussite de son opération l'inquiétait un peu. Mais cela ne gênait nullement Esbrouffette dans ses allures. Elle descendit les escaliers en riant aux éclats, envoyant des baisers à tous les locataires qui se trouvaient sur les portes. Le fiacre traditionnel, le fiacre qui conduit à tout, à la fête comme à la prison, attendait à la porte. On partit.

— Eh bien, mon vieux chéri, demanda la jeune folle, es-tu content?

— Pas encore.

— Ah! et quand le seras-tu?

— Dans deux heures, peut-être.

— Et la robe de moire antique?

— Je t'en donnerai le prix dans deux heures et demie.

— Tu n'as pas l'air aussi gai que le jour où tu me l'as promise.

— Il en est toujours ainsi. On se grise d'abord sur un événement imprévu, mais le moment de la réalisation vous rend sérieux.

— Alors, je te quitterai en entrant à l'Opéra, et ne te reverrai que dans deux heures.

— Et tu seras sage pendant ce temps-là?

— Merci!... Il ne manquerait plus que cela!...

Lorsqu'ils arrivèrent rue le Peletier la salle regorgeait déjà de monde. C'était la première heure, le moment où il y a le plus d'entrain, ce brillant intervalle entre l'ivresse des belles digestions et les premières fatigues de la nuit. Les simples curieux ne s'aperçoivent pas encore qu'ils s'ennuient, et les travestis sont encore tout fiers de l'effet qu'ils produisent. — Esbrouffette disparut tout à coup dans un flot de danseurs.

Olivier prit le bras du capitaine, à qui il avait donné rendez-vous. Il ne s'était pas expliqué vis-à-vis de lui de l'opération qu'il allait faire, et lui laissait

entendre qu'il s'agissait d'une intrigue de femme.

Lamargot avait déjà dansé plusieurs quadrilles. Mais l'ivresse de ses succès ne lui fit pas oublier ses engagements. A l'heure dite, il se trouva devant la porte du foyer.

Le capitaine s'approcha de lui.

— Comment se porte mon oncle?

— Pas trop bien, capitaine. Monsieur votre père est venu le voir dans la journée.

— M. Olivier de Lys va te donner des ordres, et tu les exécuteras. Tiens, le voici, je vous laisse ensemble.

Le capitaine rentra dans le foyer, et Olivier entraîna Lamargot.

— Lamargot, voici un paquet qui contient des lettres et quelques reconnaissances. Prends-le. Tu vas entrer dans cette loge.

— Seul?

— Seul, et tu attendras. Lorsqu'on frappera, tu ouvriras et introduiras la personne. Ce sera le comte Souzaroff que tu connais.

— Oui, oui, qui est venu il y a quelques jours et m'a demandé votre adresse.

— C'est cela même. Il te remettra dix mille francs.

— Dix mille francs!...

— Oui, dix mille francs, et toi tu lui donneras le paquet.

— Et après?

— Après tu quitteras le bal...

— Mais... mes engagements.

— Peu m'importent tes engagements. D'ailleurs je t'indemniserai... Tu quitteras le bal et viendras au café Anglais. Au comptoir on t'indiquera le cabinet où je me trouverai. C'est là que tu me remettras les dix mille francs, et où je te payerai à souper si tu as faim. Le capitaine y sera.

— Le capitaine!... Eh bien, monsieur Olivier, bien fin celui qui me fera boire là où se trouvera le capitaine.

— Assez parlé! Voilà l'heure. Entre.

Olivier fit ouvrir la loge et y introduisit Lamargot. Dans le couloir il rencontra Esbrouffette.

— Eh bien, es-tu content, Olivier?

— Pas encore.

— Moi, j'ai bien soif.

— Eh bien, on te fera boire.

— Dis, mon gros chéri, j'ai quelque chose à te demander. Si tu réussis au gré de tes désirs, paye-moi quelque chose.

— Tout ce que tu voudras.

— Tu me le promets?

— Je te le promets.

— Eh bien, je veux souper avec le *décarcassé;* cet homme me fait rêver.

— Oh, la dépravation des femmes!... Eh bien, viens au café Anglais.

— Déjà!

— Tout de suite, et je te promets le *décarcassé*, qui doit venir m'y retrouver.

— Oh, que tu es gentil, mon Olivier, que tu es gentil !...

Et Esbrouffette dégringola les escaliers en compagnie d'Olivier de Lys et du capitaine Bernier, qui venait de les rejoindre.

De la loge, Lamargot regardait ses trois complices qui le cherchaient partout, car le quadrille commençait. Ils criaient à tous les échos : *Hé ! le décarcassé !...* Mais le *décarcassé* ne répondait pas ; il déplorait avec amertume cette raillerie du destin qui le plongeait dans les engrènements d'un roman inconnu.

On frappa à la loge. Lamargot ouvrit. C'était le comte Souzaroff. Il entra, et parut étonné de l'étrange personnage en présence duquel il se trouvait.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il.

— Je vous attends, monsieur.

— Ah, vous êtes un des amis de ce misérable Olivier de Lys.

Cette épithète, et le ton sur lequel elle fut dite, ne rassurèrent pas beaucoup Lamargot.

— Je n'ai pas l'honneur d'être l'ami de M. Olivier.

— Ah ! tant mieux pour vous. N'avez-vous rien à me remettre ?

— Si, monsieur le comte ; des lettres et des reconnaissances que j'ai là sous mon faux-ventre. Mais

vous devez, en échange, me verser la somme de dix mille francs.

— D'abord, mon cher polichinelle, on ne donne pas dix mille francs ainsi dans une loge, et surtout à une caricature de votre espèce. Ensuite, j'ai besoin de voir ce que l'on me remet avant de payer. Où devez-vous retrouver M. de Lys?

— Au café Anglais.

— Quand?

— Tout à l'heure. Au comptoir on m'indiquera le cabinet qu'il occupe.

— Eh bien, allez au café Anglais, je vous suis. Là je traiterai directement avec M. de Lys.

Et, ce disant, le comte sortit de la loge. Lamargot, un peu ému par cette situation dramatique et ne comprenant pas où ces gens-là voulaient en venir, remit son paquet sous son faux ventre et sortit lui aussi. Il descendit quatre à quatre les escaliers, — ou deux à deux, si le cliché est occupé par un journaliste, — et se rendit à cet autre cliché que l'on nomme le café Anglais.

Il y avait dans le cabinet Esbrouffette. Esbrouffette y avait amené Clair-de-Lune.

Clair-de-Lune et Esbrouffette tenaient tout le cabinet.

Aux coins de table étaient assis Olivier de Lys et le capitaine Bernier. Olivier songeait aux dix mille francs, le capitaine à la succession de son oncle. — Il y avait aussi un piano qui ne songeait à rien, mais

son gîte ne le défendait ni des doigts de Clair-de-Lune, ni des coups de poing d'Esbrouffette.

Ces deux anges avaient employé le crayon de l'établissement à rédiger un menu qui faisait sourire le garçon. On y voyait tant de choses, que le baron Brisse n'y aurait rien vu. Olivier y fit quelques corrections, remplaça les Tokay et les Lacryma par des Margaux et des Vougeot, le homard par des filets de soles à la Richelieu, et les perdreaux truffés par des truffes sans perdreaux. Il y ajouta un prélude de Rochelaises ébarbées, et biffa l'Ostende, ce bivalve des viveurs de 1830. — Il fit aussi fermer le piano.

Esbrouffette s'en consola en écrivant sur la glace de la cheminée, avec la fausse pierre de sa bague, les noms d'Olivier et de Clair-de-Lune. Pendant ce temps, Clair-de-Lune, rêveuse, et ne pouvant mieux faire, dépouillait des crevettes.

La fête s'annonçait charmante, lorsque le chapeau de Lamargot apparut d'abord.

— Enfin!... fit Olivier.

La suite du chapeau, c'est-à-dire Lamargot, entra dans le cabinet. Mais rien sur la physionomie n'indiquait que dans les poches de ce grotesque il y eût dix mille francs. Olivier le comprit, et sur son visage passa un léger rembrunissement.

— Le comte a l'argent, dit Lamargot précipitamment, comme tout homme qui a couru; mais il n'a pas voulu payer en mes mains. Il me suit. Le voilà!

Bernier, qui n'avait pas encore dit un mot aimable à ces dames, comprenant que la physionomie de la scène allait changer, s'approcha d'Esbrouffette afin de l'isoler de la scène principale. Lamargot, intimidé par la présence du capitaine et attiré par les crevettes, s'assit près de Clair-de-Lune, — mais trop tard.

Esbrouffette ouvrit le piano pour étourdir la situation. — Il y avait sans doute encore un peu de sang de gentilhomme chez Olivier de Lys, car il se leva en face du comte Souzaroff, qui venait d'entrer.

Pierre Bernier, ne sachant pas tout à fait ce qui se passait, et, en militaire prudent, voulant éviter le scandale, prenait déjà son chapeau.

Le comte lui saisit le bras et dit :

— Monsieur, vous portez le ruban de la Légion d'honneur, je vous prie donc de rester, car je veux avoir un témoin de ce qui va se passer.

Puis, comme son regard venait de tomber sur Lamargot, il rouvrit la porte du salon.

— Va-t'en! dit-il.

Celui-ci ne se le fit pas dire une seconde fois, ce qui contraria un peu Esbrouffette, car, ce soir-là, le *décarcassé* était son rêve. Elle voulut exprimer sa mauvaise humeur contre le piano, mais le comte, en refermant la porte, dit :

— Taisez-vous!

Le piano, qui ne demandait pas mieux, se tut; Esbrouffette ne trouvait pas cela drôle. Clair-de-Lune, plus philosophe et moins passionnée, teinta son verre

mousseline de quelques larmes de faux Laffitte.

Le comte et Olivier étaient en présence, mais aucun mot n'avait été encore échangé entre eux, lorsque la porte s'ouvrit devant le garçon empressé. Il déposa sur la table les potages, les huîtres; le sommeiller, qui le suivait, compléta le service des vins.

Olivier n'était pas homme à languir dans une position embarrassante; il dit s'adressant au comte:

— Vous allez souper avec nous, n'est-ce pas?

Celui à qui s'adressait cette phrase ne répondit pas. On voyait qu'il attendait le départ des garçons. Quant à Olivier, il s'était assis et servait tranquillement le potage.

— Esbrouffette, bisque ou blanc de faisan à la purée d'avelines?

— Mêlés; pour Clair-de-Lune aussi.

— Et vous, capitaine?

— Moi, je ne prends rien.

— Vous avez tort, car monsieur le comte n'a pas, je pense, la prétention de nous empêcher de souper.

— Ah, mais non!... fit Esbrouffette; et je ne sais pourquoi il a fait partir le *décarcassé*.

La porte se referma sur les garçons.

— Monsieur, dit le comte à Olivier, je viens vous apporter de quoi payer votre souper. Avez-vous les lettres que je vous ai demandées?

— Les voici, dit Olivier en lui indiquant le paquet que Lamargot avait laissé.

Le comte s'en saisit et le déplia. Il passa toutes

les lettres en revue pour constater l'écriture et mit de côté les reconnaissances. Il était impassible, mais on eût pu remarquer que son visage blêmissait sous l'action d'une colère sourde.

— Il ne vous reste plus aucune de ces lettres?

— Non, monsieur.

— Aucune?

— Pas une seule.

— Je ne vous demande pas de me le jurer; il y a des êtres flétris que la justice humaine affranchit du serment.

— Monsieur! fit Olivier se redressant.

Mais le comte, lui posant la main sur l'épaule, le força à se rasseoir.

— Ne bronche pas, misérable!... Reste là, bien en face de moi, que je t'insulte à mon aise, et que je te paye!...

Ce dernier mot rassura un peu Esbrouffette, qui commençait à craindre pour sa robe de moire antique.

— En voilà un qui a de la chance! pensa Clair-de-Lune.

— Je suppose, monsieur, que vous n'avez pas l'intention de faire du scandale dans un restaurant.

— Silence, et ne dis pas un mot!... Voici vingt ans que je me tais, moi, et c'est mon tour de parler. Pendant ces vingt ans, j'ai amassé en mon cœur une somme de haine sous laquelle je veux t'étouffer!... Tu as empoisonné ma vie, tu m'as volé le peu de joie,

le peu de bonheur que je m'étais créés, et tu voudrais que je t'épargnasse aujourd'hui!... Monsieur!... fit-il s'adressant au capitaine, je suis le comte Souzaroff; cet homme, Olivier de Lys, a séduit ma femme, l'a ensorcelée, l'a rendue folle au point de me labourer le cœur sans pitié ; il a vécu à ses dépens; car je sais tout maintenant, d'après les lettres que je lui ai déjà payées; il a mangé son argent, l'a traînée avec lui comme une fille, et après avoir vendu ses diamants, aujourd'hui il me vend ses lettres!... Et ce sont ces lettres, que voici, que je viens lui payer!... Les dix mille francs, oui, je les ai là... J'aurais pu te les donner en dix billets de banque et te les jeter au visage, ou plutôt en billets de cent francs afin de pouvoir mieux te flageller les joues, te fouetter le front!... Eh bien, non, je vais te payer en or et satisfaire jusqu'au sang ma colère; tiens, tiens, reçois-le, ton argent!...

Et le comte prenait dans ses poches des poignées d'or, qu'il lançait violemment au visage d'Olivier. Et il accompagnait cet acte brutal d'éclats de rire féroces, stridents, où la rage s'élevait au paroxysme de la fureur, de la bave.

— Ah! tu caches ton visage avec tes mains!... Lâche, va!... On les a embrassées tes joues, tes lèvres flétries, eh bien, je vais te les crever; je veux te casser tes dernières dents, te déchirer les oreilles... Oh, oui, tu saignes, je vois le sang!... Oh, si tu savais combien je suis heureux maintenant!... Toutes

les voluptés de la haine assouvie frissonnent dans mes veines!...

Et, fou furieux, il continuait à lancer l'or au visage. Olivier était blessé, meurtri, et reculait vers le fond du cabinet. Mais le comte lui saisit les deux bras, le coucha par terre, et là le lapida de ses dernières pièces d'or.

Les femmes, pâles, tremblantes, se tenaient immobiles. Lorsque Olivier fut renversé, le capitaine vint à lui et repoussa le comte.

— Assez, monsieur, assez!...

Mais celui-ci ne l'écoutait pas, et les deux hommes roulaient sur le tapis. A la fin, Pierre Bernier parvint à les séparer. Olivier était horrible à voir.

— Monsieur, dit-il, je vous tuerai demain.

Le comte eut un ricanement féroce. Il réunit les lettres et les serra dans ses poches. Puis, redevenu calme tout à coup, il prit son chapeau, et dit sur un ton d'un mépris indéfinissable :

— Maintenant, mesdames, vous pouvez souper; il a de quoi payer l'addition.

— Oui, oui, demain je vous tuerai!... répétait Olivier.

— Je vous attendrai, monsieur.

Et, saluant le capitaine, il sortit.

XVI

Le comte Souzaroff avait bien fait les choses; ainsi, il fut retrouvé, sur le tapis du cabinet, plus de douze mille francs, et encore c'était Esbrouffette qui ramassait.

Olivier n'était pas très-satisfait de sa soirée; il avait bien réalisé le montant de son opération, mais son amour-propre et son visage s'en étaient un peu ressentis. Et puis il avait un duel en perspective. Certainement il eût laissé là les choses si cette scène n'avait eu pour témoins qu'Esbrouffette et Clair-de-Lune; mais la présence du capitaine Bernier l'obligeait à se battre. Il se mit donc à la recherche de deux témoins de bonne volonté. Pierre Bernier s'excusa à cause de la mort de son oncle, décédé la

même nuit. Alors, Olivier pria deux locataires de son hôtel, deux habitués de sa table d'hôte, d'aller chez le comte Souzaroff. Olivier avait de l'or, il offrait du champagne ; on ne pouvait donc rien lui refuser.

Le comte était rentré chez lui très-ému de l'incident du café Anglais. Il ne put dormir le reste de la nuit; il avait des suffocations; plusieurs fois il se leva en sursaut pour ouvrir les croisées, car il lui semblait que l'air lui manquait.

Dans l'après-midi, on lui annonça la visite de deux messieurs dont les noms lui étaient tout à fait inconnus. Il comprit qu'ils venaient de la part de M. de Lys et les reçut aussitôt.

L'un d'eux prit la parole.

— Nous avons été chargés par M. de Lys...

— Oui, oui, interrompit le comte; je sais de quoi il s'agit. Veuillez me donner votre adresse, et l'heure où l'on pourra vous trouver.

— Demain matin, monsieur le comte, et à cette adresse.

— C'est très-bien, messieurs, demain à dix heures mes témoins seront chez vous.

Les deux messieurs se levèrent, et, accompagnés par le comte jusqu'à la porte de l'escalier, ils s'inclinèrent et partirent.

Après leur départ, le comte se rendit auprès de son secrétaire.

— Monsieur Lacombe, lui dit-il, je me bats demain, voulez-vous être un de mes témoins?

— C'est, monsieur le comte, une preuve de confiance dont je suis honoré !

— Vous n'aurez, d'ailleurs, qu'à suivre les décisions d'un de mes amis, que je vais prévenir, et qui sera mon premier témoin.

Cet ami du comte était un compatriote, dont la présentation n'ajouterait rien au petit intérêt de ce drame.

Le lendemain les quatre témoins se trouvaient réunis à l'heure indiquée. On fut bientôt d'accord sur les conditions de la rencontre, et l'épée fut l'arme choisie. Le comte avait exprimé le désir de se servir du pistolet, mais Olivier, par ses témoins, répondit fièrement qu'en France un gentilhomme ne se battait qu'à l'épée. D'ailleurs il avait droit au choix des armes.

La rencontre devait avoir lieu le lendemain matin au Vésinet, sous Saint-Germain.

Mais quel ne fut pas l'étonnement du comte, dans la journée, lorsqu'on lui annonça la visite de son adversaire, M. de Lys.

— Vous ici, monsieur, fit le comte avec hauteur. Est-ce que vous n'auriez pas reçu tout votre argent?

— Monsieur, répondit avec calme Olivier, nous sommes à la veille de nous battre, ayez donc le bon goût d'écarter l'insulte de vos paroles. Je sais que ma visite doit vous étonner ; mais je vis un peu en dehors des usages, et j'étais bien aise de causer avec vous. Je m'assieds, monsieur le comte.

Olivier avait fait appel sans doute aux derniers vestiges de sa distinction native, car il se présentait fièrement, et l'on retrouvait dans sa démarche et sa tenue la prestance ineffaçable du gentilhomme.

— Monsieur le comte, je ne viens pas ici faire mon éloge. Je suis un homme, tombé, même dégradé, je le sais. Lorsque je me considère de sang-froid, je sens que je ne m'estime pas. Vous le voyez, je fais bon marché de moi-même. Je reconnais, de plus, que j'ai eu des torts envers vous, je vous ai sans doute fait beaucoup souffrir, j'ai empoisonné votre existence, et je viens vous en faire mes excuses. Je ne vous demande pas votre pardon, parce que je ne le mérite pas. — Cependant, si mauvaise que soit une cause, il y a toujours un avocat pour la défendre. Je vais donc essayer, monsieur le comte, de vous prouver que peut-être tous les torts ne sont pas de mon côté.

— Je vous écoute, monsieur, dit froidement Souzaroff.

— Quand je vis pour la première fois la comtesse Souzaroff, elle était mariée depuis quelques mois. Et j'en suis à me demander aujourd'hui pourquoi, vous qui depuis avez fait preuve d'une si forte passion, pourquoi, vous son mari, qui l'aviez en toute possession, vous me l'avez laissé prendre. C'est donc vous, qui, le premier, avez commis la faute de considérer la comtesse, non comme une femme aimée, mais comme une propriété. Je vais vous dire une

chose qui a d'abord l'air d'un paradoxe et qui cependant est une vérité. L'amant ne va pas à la femme, c'est la femme qui va à l'amant. Il émane de la femme qui veut se perdre un fluide qui enveloppe le jeune homme et l'attire. J'ai eu bien des femmes, monsieur le comte, que je n'aurais jamais pensé à aimer; j'en ai aimé, ou plutôt désiré quelques-unes que je n'ai jamais possédées. C'est que celles-là, monsieur le comte, avaient près d'elles un mari qui savait remplir leur cœur, et répondre même à ces fièvres peu connues qui s'allument à certaines heures dans le cerveau de la femme la plus fidèle. Avez-vous été ce mari, monsieur le comte? Non, certainement pas. Ah! je le sais, vous croyez avoir tout dit en excipant de votre état d'amoureux. Mais ceci est une simple expression d'égoïste. Amoureux, la belle affaire!... Cela ne suffit point. Tout le monde est amoureux à ses heures. Et croyez-vous qu'un rustre amoureux ferait le bonheur d'une duchesse? Vous êtes ainsi des millions de maris qui ne savez qu'aimer vos femmes, mais qui ne pensez jamais à leur plaire. Vous ne les aimez d'ailleurs qu'à vos heures, lorsque votre cœur a faim; nous, amants, nous savons les aimer à propos, et souvent, même, sans appétit. Il est donc juste que nous soyons les récompensés. — Et pourtant vous avez la meilleure part. Vous êtes choyés comme nous ne le sommes pas. On vous admet tels que vous êtes, avec vos défauts, vos laideurs, vos indifférences, vos brusqueries. Vous êtes

maris, vous avez droit à toutes ces injustices. Êtes-vous souffrants? on vous entoure de soins. Nous, nous devons être constamment brillants, gais, amusants, passionnés. Nous sommes sans défauts. La plus petite imperfection nous tue. Un amant ne doit pas souffrir, ne doit pas être malade, ne doit avoir aucun souci, aucune infériorité. Vous, vous entrez bonnement par la porte, nous, nos maîtresses nous font presque un reproche de ne pas grimper par le balcon, comme Roméo. Eh bien, malgré toutes ces charges, nous triomphons sur vous qui jouissez de tous les avantages. — D'ailleurs, pourquoi tant exiger de vos femmes, quels sacrifices avez-vous donc faits pour elles? Moi, monsieur, pour être amant et aimé, j'ai sacrifié bien des choses. D'abord cela m'a coûté ma fortune, et même plus, la considération.

— Et demain la vie, peut-être, monsieur.

— Ah, ceci est une autre question, monsieur le comte. Nous avons déjà eu un premier duel, celui de l'amour, et vous y avez succombé. Dans ces luttes, l'amant triomphe toujours, et cela parce que le mari c'est la convention, et l'amant le vœu de la nature. Vous souriez. Vous prenez cela pour un paradoxe encore. Mais que m'importe ! — Maintenant, monsieur, si votre femme a pris tant de place dans mon existence, c'est encore votre faute. Car vous ne me faites sans doute pas l'injure de penser que la comtesse ait été ma seule maîtresse.

— Pas de ces mots, monsieur, je vous le défends !

— Ne m'interrompez donc pas pour une misère. Non, votre femme n'est pas la seule. Et sans vous, sans votre nature russe et par conséquent un peu sauvage, sans cet incident de jalousie qui a été l'éperon de notre amour, eh, mon Dieu, je l'aurais oubliée bien vite, comme tant d'autres. Car, il faut le reconnaître, les maris ne sont pas d'aussi bonne composition que nous, amants, qui, sans haine, sans fureur, passons très-aisément de la maîtresse de l'un à la maîtresse de l'autre.

— Très-bien; alors, monsieur, j'ai eu des torts?

— Certainement!...

— Eh bien, je préfère mon rôle au vôtre.

— Est-ce bien vrai? D'abord, vous n'auriez pas pu le remplir ce rôle-là, vous le savez. Vous n'avez jamais compris ni les femmes, ni la vôtre, et vous en avez les preuves dans les lettres que je vous ai rendues.

— Vendues.

— Soit, les mots ne me choquent plus. Si vous aviez su écrire une seule des lignes qui ont donné lieu à ces lettres, vous auriez été heureux, et Olivier de Lys n'aurait pas torturé votre existence comme il l'a fait. Si vous aviez su parler une seule phrase de cette langue d'amour que la plupart des maris ignorent, je serais passé indifférent à côté de votre alcôve. En un mot, si vous aviez su être l'amant de votre femme, elle n'en aurait pas cherché un; mais

vous ne l'avez pas su; c'est ce qui vous condamne.

— Monsieur le comte, à demain.

Et Olivier sortit. — Le comte, pensif, le front plissé, ne bougea pas. Et, après un moment de réflexion, il murmura sourdement:

— Cet homme a peut-être raison!

Il employa le reste de la journée à écrire; en cas d'accident, il prenait ses précautions. Le soir il prit un bain et se coucha de bonne heure. — Ils sont rares les hommes qui, la veille d'un duel, passent une nuit calme. Et le comte avait un tempérament trop nerveux pour pouvoir écarter de son cerveau l'affluence des pensées qui l'assaillaient. Si parfois il avait une somnolence, par la nature de ses rêves, il la confondait avec la veille. Il se voyait sur le terrain, et son adversaire gisait à ses pieds. Puis, tout à coup, l'affection chronique dont il était atteint le gagna; il respirait à peine et suffoquait presque; le songe fiévreux le reportait sur le lieu du combat, et, là, manquant d'air, étouffant, il ne pouvait tenir l'épée et se voyait à la merci d'Olivier. — Tout à coup il s'éveilla. Dans son rêve une pensée subite l'avait frappé. Il se leva à la hâte, chercha quelque cohérence dans ses idées confuses, prit un journal qui se trouvait sur sa table et regarda la date.

— Oh, malheur, se dit-il, c'est demain l'anniversaire du jour de ma vengeance. Il y aura demain vingt ans que la comtesse est tombée asphyxiée par

mes mains!... Je suis perdu!... car c'est ma créance, cette date doit être celle de ma mort!...

Il se replaça sur sa couche, où il retrouva l'insomnie lassante. Cependant, au jour, la nature le vainquit, et il eut quelques heures d'assoupissement.

Le domestique le réveilla à l'heure indiquée. Claude était prêt et attendait dans son cabinet. Lorsque le comte fut habillé, il fit entrer son secrétaire. Celui-ci était légèrement pâle; on sentait que la pensée de la rencontre qui allait avoir lieu l'impressionnait vivement.

D'ailleurs, pour l'acquit de sa conscience, avant de se présenter à l'hôtel, il avait prévenu sœur Marthe de ce qui allait se passer et du rôle qu'il allait remplir auprès du comte. Celle-ci l'écouta calme et impassible, et lui recommanda d'employer tous ses efforts pour empêcher, de concert avec les autres témoins, ce duel.

— C'est votre devoir de chrétien, mon enfant, lui dit-elle.

Claude, sachant le peu d'autorité dont il disposait en cette circonstance, s'était borné à sourire.

— Dans tous les cas, ajouta sœur Marthe, vous m'instruirez dans la journée du résultat de cette rencontre.

Claude se trouvait donc dans la chambre à coucher.

— Monsieur le comte a-t-il bien passé la nuit? demanda-t-il.

— Non ; je n'ai pas dormi. Et, quoi qu'il arrive, mon sommeil sera meilleur la nuit prochaine. Tenez, monsieur Lacombe, je remets dans ce tiroir des lettres et mes dernières volontés. Si je succombais, vous les remettriez à mon notaire.

— Oui, monsieur le comte ; mais je ne suppose pas que ce duel ait un aussi funeste résultat, ni pour l'un, ni pour l'autre.

— Je ne vous ai pas oublié, monsieur Lacombe.

— Oh, monsieur le comte !...

— Assez, pas de remercîments.

Le domestique vint prévenir que le premier témoin était arrivé.

— Très-bien, fit le comte ; partons.

Un instant après, nos trois personnages montaient en voiture. — Le trajet dura deux heures. Pendant ce temps, le comte ne dit pas un mot.

Les deux groupes arrivèrent en même temps sur le terrain. Les deux adversaires se tinrent à l'écart, pendant que les quatre témoins s'occupaient des préliminaires du combat.

Les cochers des deux voitures, assis sur leurs siéges comme dans une stalle, fumaient tranquillement leur pipe, attendant fort indifféremment ce qui allait se passer.

— Je parie cinq francs pour mon voyageur, dit l'un.

— Je les tiens, répondit l'autre.

Lorsque l'on fut d'accord pour le terrain et la

place que devait occuper chaque adversaire, on leur fit signe de venir.

Les deux hommes se placèrent en face l'un de l'autre, et l'un des témoins leur remit les épées. Avant que les fers ne fussent croisés, ces deux ennemis, qui ne s'étaient même pas regardés pendant les préparatifs, se saluèrent avec cette froide et excessive politesse qu'affectent les gens qui vont essayer de se couper la gorge.

Il y avait chez Olivier de Lys l'insouciançe du viveur qui ne laissera personne derrière lui en cas de malechance, et la mise en scène de dignité que n'invoque jamais vainement celui qui fut comme il faut.

Chez le comte Souzaroff bien des sentiments divers. L'effervescence d'un caractère de race incivilisée, jalouse; d'un masque malheureux, d'une origine ingrate. Affectant toutefois les formes de politesse française. Au cerveau, un bouillonnement de haine, de rage concentrée.

Comme homme du monde, il se disait :

— Je vais sentir, au contact du fer, l'intention de l'attaque, et, après feinte de dégagement, par le coup droit je le tue.

Mais le Russe pensait :

— Oh, comme je te poignarderais bien !...

Le comte Souzaroff avait le tort, sur le terrain, de penser ainsi en partie double.

— Quand vous voudrez, messieurs, dit le témoin chargé de la direction du combat.

A ces mots, le comte ne broncha pas. — Olivier plia sur ses jarrets comme s'il allait attaquer ; mais c'était le contraire, il rompit. Et plus il rompait, plus il pliait sous lui comme s'il se préparait à bondir. Les fers n'étaient plus engagés. Les deux adversaires, immobiles, se regardaient fixement.

Le comte rompit lui aussi. Et ce mouvement augmenta la distance qui les séparait. Puis, tout à coup, il s'avança vers Olivier; mais Olivier rompit encore. Le terrain que l'un gagnait, l'autre le perdait.

Cette manœuvre parut irriter le comte, à en juger par les muscles de son visage, qui se contractaient. Cette expression ne passa pas inaperçue pour Olivier.

— Vous voulez me fatiguer, dit Souzaroff.

Son adversaire ne répondit pas, mais, peu à peu, sans précipitation, avec la souplesse féline, il s'avança jusqu'à l'engagement des épées. Puis, tâtant le fer, il le carressa, l'interrogea. Le comte, pour détruire cet effet, essaya un battement; mais il était sous l'action de son adversaire; Olivier dominait l'épée. Et, profitant aussitôt de la situation, il se rapprocha en lançant un coupé rapide comme l'éclair, puis, feignant un dégagé, il se fendit sur le coup droit.

Si prompte que fût l'attaque, le comte para par le contre et redressa l'épée; alors, profitant de l'insuccès du coup d'Olivier, il fondit sur lui et l'attaqua sans relâche. Mais son adversaire avait repris sang-froid, et, sans effort, attendant la parade, d'un coup

de tierce il plongea son épée dans le flanc du comte.

Au retour de l'épée, un jet de sang teignit la chemise.

— Vous êtes touché!... dit Olivier en se retirant, mais toujours prêt à parer.

— Qu'importe!... continuons.

— Soit!... fit froidement Olivier.

Mais le comte pâlit, une sueur inonda son visage, son épée lui échappa des mains, et il s'affaissa sur ses deux témoins, qui s'étaient rapprochés.

Un de ceux d'Olivier était médecin; il opéra le premier pansement. Lorsqu'il fut terminé, il alla rejoindre Olivier et son collègue. Tous les trois remontèrent en voiture. Le cocher, qui venait de gagner ses cinq francs, partit en faisant gaiement claquer son fouet.

Olivier était sombre; il y avait sur son visage ce nuage qui envahit tout homme qui vient de frapper son semblable. Mais, un moment après, il dit:

— Ah bah!... Il aurait bien voulu m'en faire autant!...

— Mais certainement, dirent les témoins.

Et l'on se mit à causer d'autre chose.

On rapporta le comte dans sa voiture, et durant le trajet il ne reprit pas connaissance. Lorsqu'on fut arrivé à son hôtel, le médecin, prévenu, vint aussitôt. La blessure était profonde, et il ne put rien décider sur le sort du blessé.

Quelques heures après le comte revint à lui, et

demanda à boire. Claude, qui était resté près de lui, le servit.

— Oh, cette date, cette date!... murmura-t-il. Cela devait arriver, je suis perdu!...

Le comte Souzaroff n'avait pas d'amis. Le Russe qui lui avait servi de témoin ne s'était mis à sa disposition qu'à titre de compatriote. Peu lui importait que son client fût blessé; au contraire même, en descendant bien au fond de sa conscience moscovite, on aurait peut-être découvert que ce résultat ne lui déplaisait pas; au moins il ne serait pas poursuivi par le parquet. Il se borna donc, dans la soirée, à faire prendre des nouvelles du comte.

Seul, Claude resta près de lui.

Vers minuit, une personne entra dans la chambre du blessé. C'était sœur Marthe. Elle s'approcha de Claude.

— Eh bien, mon enfant, comment va-t-il?

— Toujours dans le même état, ma sœur.

— Vous devez être fatigué; vous avez assisté aujourd'hui à des émotions qui, heureusement, ne vous sont pas habituelles. Allez prendre du repos. Je veillerai le comte.

— Vous, ma sœur?

— C'est mon état, mon enfant, dit-elle en souriant; et ma vie se passe au chevet des malades et des mourants.

— Puisse votre bienfaisante influence le sauver, ma sœur, dit Claude, non sans émotion, car, je ne

vous le cache pas, cet événement m'a beaucoup affecté; je m'attachais, je ne sais pourquoi, à cet homme d'un caractère un peu farouche; et puis l'abandon dans lequel je le vois me porte encore à m'intéresser davantage à lui.

— Ce sentiment émane d'un bon cœur et d'une loyale nature; c'est bien, Claude.

Le jeune homme lui indiqua les soins que le docteur avait prescrits, et après avoir prévenu les domestiques de la présence de la sœur de charité, il se retira pour aller prendre quelque repos.

Lorsqu'il eut quitté l'appartement, sœur Marthe s'agenouilla près du lit et pria.

Le blessé respirait avec bruit et paraissait sortir d'une torpeur profonde. Il mit les bras en dehors des couvertures et les agita.

— J'ai soif!... dit-il.

La sœur se leva avec cette lenteur habituelle aux personnes qui, par état, soignent les malades, prit sur la table une tasse, la remplit, et la présenta au comte, qui but avidement...

— Merci!... fit-il en remettant la tasse, mais sans regarder la personne qui l'avait servi.

— Souffrez-vous beaucoup? demanda la sœur à voix basse.

— Je ne sais, mais j'ai peur de mourir.

— Le médecin a dit que votre blessure ne menaçait pas vos jours.

— Vous me trompez.

— Je ne trompe jamais, je rassure.

— Qui êtes-vous?

— Une simple sœur de charité qui connaît mieux qu'une personne salariée les soins que votre état réclame.

— Qui vous a conduite ici?

— Mon devoir.

— Ceci n'est pas répondre!... dit-il sur un ton d'impatience.

— C'est moi qui ai recommandé à l'abbé Marchou le jeune homme qui vous sert de secrétaire. Ce jeune homme m'a avertie. Et comme il était très-fatigué, je suis venue le remplacer un instant.

— Mais, vous-même, à qui je suis étranger, vous vous fatiguerez.

— Quand je sentirai la fatigue, je prierai. Pour ceux qui croient, la prière délasse.

— Et pour ceux qui souffrent?

— Elle soulage. — Mais ne parlez pas, le docteur l'a défendu.

Le comte se tut et parut tomber dans une somnolence; il avait laissé un bras en dehors de la couverture. La sœur toucha doucement le poignet afin d'interroger le pouls. — Au contact, le comte eut une commotion étrange.

— Qu'est-ce que c'est?... fit-il.

— C'est ma main; je voulais voir si vous aviez la fièvre.

— Oh, j'étais assoupi, et il m'a semblé ressentir le contact de la mort.

— Ne pensez donc pas à la mort.

— Si, si, fit-il en proie à une agitation subite; si, si, la mort est près, je le sens... Tenez, ma tête s'égare!... Ma poitrine s'oppresse... touchez mon front, il est ruisselant de glace...

— Calmez-vous!... Calmez-vous, mon fils!...

— Non, ne me nommez pas ainsi, je n'en suis pas digne... C'est l'expiation de mon crime.

— Si chargée que soit une conscience, une bonne pensée à l'heure suprême la dégage, et cette bonne pensée c'est Dieu qui l'inspire, priez, mon fils.

— C'est elle... Oui, c'est elle... Et elle ne me pardonnera pas... J'ai commis un homicide... je vais mourir comme elle, sans air, étouffé!... Oh, ma sœur, priez, priez pour moi!...

Sœur Marthe, agenouillée jusqu'à ce moment près du lit, se redressa lentement. Elle paraissait agrandie. Et le comte regardait, dans son agonie, cette ombre que le délire géantisait.

Ce n'était plus la bonne sœur Marthe. Les grands rebords de sa coiffure, son voile, paraissaient rejetés en arrière; une expression nouvelle animait ce visage éteint par la dévotion, et où, en ce moment, une vie nouvelle paraissait affluer.

Le comte, hagard, épouvanté, demeurait immobile, frappé de stupeur. — La tête de cette femme se pencha vers la tête de ce moribond, le mot *pardon*

fut prononcé, et sa bouche se posant sur son oreille, il y eut un murmure qui parut galvaniser le corps étendu sur la couche.

Le comte se redressa aussitôt.

— Qu'entends-je !... Grâce, grâce !... Oui, je vais prier, je veux aussi le pardon du ciel... Mon Dieu, mon Dieu !... Grâce !...

Il retomba sur l'oreiller. — Il était mort.

Sœur Marthe retomba à genoux et pria pour l'âme du comte Souzaroff.

XVII

L'inventaire de la succession du père Bernier donna un résultat inattendu. On trouva chez lui des titres de rente et des actions pour une somme qui atteignait presque le chiffre de trois cent mille francs. En y ajoutant la valeur de la maison de la rue de Venise, on arrivait facilement au demi-million. Car les affaires retrouvant peu à peu l'équilibre troublé par la révolution, la propriété, tout à coup tombée, reprenait sa valeur réelle. Et la pauvre comtesse de Roquetaillade payait bien une centaine de mille francs la frayeur que lui avaient communiquée les barricades.

Cette fortune revenait au père du capitaine. Mais ce vieux bonhomme, heureux de sa médiocrité dorée,

devait certainement abandonner le tout à son fils. D'ailleurs celui-ci paraissait fort bien avec la fortune militaire, puisqu'il allait, à la prochaine promotion, atteindre le grade de chef de bataillon.

Claude, en cette circonstance, en référa à sa protectrice, sœur Marthe.

— Mon père est mort, que faut-il faire?

— Attendre encore, mon enfant.

— Mais cette fortune va passer entre les mains de mon cousin, et cependant elle ne lui appartient pas.

— Non, mon enfant, elle ne lui appartient pas.

— Mais, il peut aujourd'hui prétendre à la main de mademoiselle Blanche de Saint-Loubès, ma sœur!...

Et le regard du jeune homme s'éclairait des feux de la jalousie.

— Vous n'avez donc plus confiance en Dieu, mon enfant?

— Oh, si, ma sœur!... A Dieu et à vous!...

— Moi je ne suis rien pour le bonheur ou le malheur des hommes. Je prie seulement le Seigneur pour eux. — Croyez-vous que Dieu permette que celui qui a fait tuer son prochain, son parent, triomphe dans ce monde?

— Oh, je ne sais, ma sœur!...

— Eh bien, moi, je suis sûre, mon enfant. Ainsi, attendons. — A propos, voici des pièces qu'il vous faut signer.

— Tout de suite.

— Non, pas tout de suite. Il faut, dans la vie, n'acquiescer qu'à bon escient. Voici ce que j'ai fait. J'ai déclaré au ministère que le jeune Claude Bernier sauvé par moi, n'est pas mort.

— Ah!... fit le jeune homme tout ému à la pensée qu'il rentrait enfin parmi les vivants.

— On a donc rayé votre nom du registre mortuaire, et on l'a rétabli dans le cadre de l'armée. Et, comme votre absence vous mettait sous le coup d'une accusation de désertion, je vous ai trouvé un remplaçant. Les signatures que vous allez me donner régulariseront votre position et vous mettront à l'abri de toute réclamation du ministère de la guerre.

— Mais, ma sœur, avec quel argent?

— Avec le mien, mon enfant; c'est une petite somme que je vous prête et que vous me rendrez lorsque vous serez entré en possession du petit legs que vous a fait le comte Souzaroff.

— Mais enfin, ma sœur, vers quel but tendent toutes ces preuves de bonté?

— Je veux le bonheur de quelqu'un, voilà mon secret. Croyez-vous que ce soit celui d'une mauvaise âme? ajouta-t-elle en souriant.

— C'est celui d'une sainte, ma sœur!...

Il y eut sur le visage de cette femme un sourire d'une tristesse profonde. Elle prit les mains du jeune homme et lui dit :

— Vous n'avez encore, mon enfant, que posé votre premier pas sur le seuil du monde! Ne vous pro-

noncez jamais par les actes présents; c'est sur le passé que l'on doit juger. . . . .

. . . .

Le bruit s'était facilement répandu, dans la rue de Venise, que le Fantôme était venu dans la chambre mortuaire du vieux Bernier pour lui ravir son âme. Madame Beaunavire et Épiphanie furent les héraults de cet événement, et leur version fut écoutée comme parole d'évangile. Lamargot n'y avait vu que du feu, et sa nuit du bal était tellement accidentée, qu'il paraissait complétement ahuri et ne savait que répondre aux questions qui pleuvaient dans sa loge.

Les obsèques de Bernier se firent avec la simplicité du convoi du pauvre; d'ailleurs, deux bonnes raisons guidèrent le capitaine. La première, par économie; la seconde, par politique militaire. Il ne fallait pas que cette victime du soldat nuisît à son avancement; et il sentait qu'on lui tiendrait compte de cette affaire prudemment étouffée.

Il eut même le tact de ne pas envoyer de faire-part de cette mort à la famille de Blanche. Ce vieux bonhomme laissait bien de la fortune, mais, en définitive, on n'en était pas fier, et c'était doublement un bon débarras.

Cependant Pierre eut le soin de faire célébrer un service de première classe dans l'église de Boulogne, ce qui lui donna une bonne note chez le clergé. Il alla même plus loin en libéralité, car il fit cadeau à l'église d'un magnifique ostensoir nouveau modèle;

qui fut très-admiré par la comtesse de Roquetaillade.

— Ce militaire est réellement un homme comme il faut, dit-elle à l'abbé de Beaupreux; ainsi, il a compris que son père était d'une extraction trop obscure pour que son décès nous fût notifié. Et il est très-rare aujourd'hui de voir des personnes ayant conscience de leur rang. Ensuite, c'est un garçon animé de très-bons sentiments religieux. M. le curé m'en a fait ce matin un grand éloge.

L'abbé de Beaupreux approuvait, mais assez tièdement.

— Vous ne me semblez pas, mon oncle, partager cette opinion.

— Je connais très-peu M. Pierre Bernier.

— Non, non, ce n'est pas ça; mais vous avez l'esprit versatile.

— Manque d'expérience, fit l'abbé en souriant.

— Ainsi, il y a quelque temps, je vous accusais de libéralisme...

— Aussi me suis-je corrigé.

— Mais, certainement!... Vous avez l'air de rire, et cependant vous êtes aujourd'hui plus aristocrate que moi.

— Parce que je ne m'enthousiasme pas devant l'ostensoir de M. Bernier!... Ah, ma chère nièce, c'est que je crains bien que dans cette circonstance ostensoir ne soit synonyme d'ostentation.

— Mais, mon cher oncle, cette réflexion date de

dix-huit cents ans. Et vous savez la réponse : « Il y aura toujours des pauvres. »

— Je suis prêtre, ma bonne nièce, et je ne me permets pas d'interpréter le sens d'une phrase divine ; seulement, je crois que la pensée du Christ inspira des paroles d'un sens tout opposé. Pourquoi toujours des pauvres ?

— Ah, l'abbé, de grâce, ne discutons plus, car je sens le libéralisme qui vous reprend. — Tenez, je parie que vous approuvez l'Église d'avoir reçu le corps de ce malheureux comte Souzaroff, tué en duel.

— Hélas, ma nièce, j'ai déjà dit moi-même plusieurs messes pour le repos de son âme. Il y avait une sœur de charité au chevet de son lit, lorsqu'il est mort, et nous ignorons quelle fut sa dernière pensée.

— Vous avez raison, mon oncle, dit la comtesse en lui prenant les mains, et moi aussi je prie tous les jours à son intention, car il fut notre parent, et il ne commit rien qui ne fût d'un gentilhomme.

Il y avait souvent de ces inoffensives discussions entre l'esprit un peu hautain de la comtesse et le cœur d'or du saint homme, et celui-ci, par le charme de sa charité, la ramenait toujours à ses idées de pardon et d'humanité.

Le duel d'Olivier et du comte Souzaroff ne fit aucun bruit, en ce temps de politique militante. D'ailleurs, à cette époque, le journaliste d'aujourd'hui, ce monsieur qui écrit on ne sait pourquoi, et dont

tout le talent consiste à rendre compte de soirées de filles, n'existait pas.

Cependant le parquet en fut instruit, et Olivier avait en perspective deux ou trois mois de prison. Mais il s'en consolait avec Esbrouffette, qui fourrageait dans ses dix mille francs avec la voracité d'une sauterelle arabe. Il faisait bien semblant d'entreprendre quelque opération commerciale, mais cette nature de viveur qui le caractérisait lui faisait sans cesse remettre au lendemain ses excellentes intentions. — D'ailleurs, plus que jamais, il espérait sur le mariage du capitaine, et comptait se relever avec la commission promise.

Il lui donnait toujours de bons conseils; c'était lui qui lui avait inspiré la pensée du service de première classe et de l'ostensoir dernier modèle. Et, un soir qu'il soupait avec lui à la Maison-Dorée, il fit taire un moment Esbrouffette, qui riait très-fort en avalant des fraises à cinq francs la pièce, et lui fit part d'une idée. Cette idée était des plus heureuses, sans doute, car elle fit bondir le capitaine sur son siége.

— Oh, mon cher Olivier, quel homme tu es!... Mais c'est magnifique, splendide!...

— Et, qui mieux est, infaillible.

— Certainement, après un pareil acte, la famille ne pourra rien me refuser.

— Mais, là, voyons, est-ce que tu l'aimes réellement?

— Mademoiselle Blanche? Ah, mon cher, j'en

suis bête... Quand je la rencontre, soit à l'église, soit au Bois, je deviens pâle comme un enfant!...

— Et tu n'as pas su le lui faire comprendre?

— Oh, si, elle le sait!... Une jeune fille ne passe pas ainsi sous le regard d'un homme sans en ressentir le feu.

— Quelle idée!... fit Esbrouffette. Moi j'en ai vu plus de quatre, des regards d'homme, et je n'ai rien ressenti du tout.

— Esbrouffette, vous êtes une sotte, dit Olivier. — Ainsi, mon cher Pierre, ne tarde pas de mettre à exécution le conseil que je t'ai donné. C'est notre fortune.

— Comment notre fortune?

— Tu oublierais notre petit traité?

— Pas du tout, mais ce sera une bien petite fortune pour toi. A peine de quoi griser Esbrouffette pendant un mois.

— Esbrouffette!... mais je ne la verrais plus. Maintenant, je la laisse. J'ai également un traité avec elle. Lorsque je l'aurai fait connaître sur le turf de la galanterie parisienne, elle volera de ses propres ailes. A sa première voiture, notre traité doit recevoir exécution. Alors, réunissant ces deux commissions, la sienne et la tienne, je fonde une maison de banque. Je ne prendrai que du papier de lorettes à l'état de chrysalide, mais, par exemple, avec des intérêts fabuleux. Il y aura une grande part pour les

sinistres. Mais, malgré cela, dans deux ou trois ans je serai millionnaire.

— Tu es un habile homme, Olivier.

— Et puis, je n'ai pas de préjugés.

— Je m'en aperçois bien.

— Va demain chez la comtesse.

Le lendemain le capitaine Bernier se présentait au château. La comtesse se trouvait seule, et cette circonstance aidait aux projets du jeune officier.

La tante de Blanche le reçut avec cette exquise politesse des personnes du monde.

— Vous avez été bien éprouvé, ces derniers temps, monsieur, et je me suis très-intéressée au malheur qui vous a frappé. Ce brave Bernier a été longtemps mon locataire, et j'ai toujours eu à me louer de sa loyauté en affaires.

— Éloigné pendant ma jeunesse, par le soin de mes études, je ne l'avais pas fréquenté autant que je l'eusse désiré; mais sa mort a néanmoins laissé un grand vide auprès de moi. Depuis un an, c'est la seconde personne de ma famille que la mort enlève. Et si quelque circonstance pouvait apporter un adoucissement à ce malheur, c'est l'intérêt que vous daignez me témoigner aujourd'hui, madame la comtesse, et auquel je suis très-sensible.

— Et la carrière que vous avez choisie vous satisfait toujours?

— Mais, je ne saurais me plaindre, madame;

ainsi, j'espère être élevé bientôt au grade de chef de bataillon.

— Ah, savez-vous que c'est très-beau cela! Car vous êtes bien jeune.

— Par mon acte de naissance, oui, madame. Mais, par la raison, je suis un homme de quarante ans.

— Alors, vous pensez à vous marier.

Le capitaine rougit et parut embarrassé.

— Ah, je suis indiscrète, je le vois; cependant pardonnez-le-moi; une femme de mon âge se croit quelquefois le droit de toucher à des sujets défendus. Vous héritez de votre oncle, n'est-ce pas?

— Oui, madame la comtesse; et même, à ce propos, j'avais le désir de vous entretenir d'une question assez délicate. Mais vous me paraissez si bonne et m'avez honoré si souvent de tant de preuves d'intérêt, que je vais m'enhardir.

— Mais certainement, monsieur; et si je pouvais vous être utile...

— La succession de mon oncle s'élève à un chiffre auquel je n'aurais jamais pensé, en considération de sa manière de vivre.

— Ah, c'était un homme économe, et très-habile aussi.

— Oui, madame, très-habile, et même, sans avoir l'intention de juger sa mémoire, trop habile quelquefois. Ainsi, il est devenu, l'année der-

nière, acquéreur de votre maison située rue de Venise.

— Oui, oui, et cela à très-bon compte, je l'avoue. Mais j'étais effrayée, on battait le rappel tous les jours; on parlait à tout propos de drapeau rouge; enfin, cette pauvre république prenait une teinte inquiétante. Ah! je ne suis pas la seule qui ait fait la même sottise. Mais, je suis juste, si le vendeur se mettait à l'abri, l'acquéreur s'exposait. C'était une partie loyale; et je n'ai jamais rien reproché à votre oncle.

— Cependant, madame, cet immeuble était un souvenir de famille.

— C'est vrai; mais il n'y a qu'une partie de la maison qui m'intéresse, une petite chapelle, et j'en ai conservé la jouissance.

— N'importe, madame la comtesse, cela n'empêche pas que j'ai appris par la teneur de l'acte de vente que cette cession a été consentie par vous à un prix bien au-dessous de sa valeur.

— Quatre-vingt mille francs, je crois? fit assez indifféremment la comtesse.

— Oui, madame, quatre-vingt mille francs. Or, aujourd'hui cette maison vaut deux cent mille francs.

— Ah! tant mieux pour vous!

— Et pourquoi, madame, voudriez-vous que je profitasse d'un marché que ma conscience m'aurait défendu de conclure?

— Alors, je ne vous comprends pas bien, et vous demande d'être plus précis.

— J'ai le respect de la propriété patrimoniale, madame la comtesse, et cela quoique je n'aie pas l'honneur d'appartenir à votre caste. Aussi me semble-t-il que l'on doit regretter ce qui a appartenu à ses pères. C'est pourquoi je me suis permis de venir vous offrir de reprendre votre immeuble, l'ancien hôtel de Beaupreux, au prix que vous l'a payé mon oncle.

La comtesse parut étonnée de cette ouverture; elle regarda un instant son interlocuteur, paraissant chercher une réponse.

— Monsieur, dit-elle enfin, cette démarche fait honneur à votre caractère, et croyez que j'y suis très-sensible. Mais, hors la partie que je me suis réservée, cette habitation s'est un peu ternie comme souvenir de famille par le genre de locataires qui s'y est succédé, et les différents métiers que l'on y a exercés. D'ailleurs, en serait-il autrement, que je ne pourrais accepter. Ce serait un cadeau de cent vingt mille francs que vous me feriez, monsieur. Et cela à quel titre?

— A quel titre, madame la comtesse!... fit l'officier s'animant tout à coup et sur le ton de l'homme qui va jouer son dernier dé. — Oh! je n'oserai jamais vous le dire!...

— Et pourquoi donc cela, monsieur?

— C'est si audacieux!...

Le front de la comtesse se fronça imperceptiblement. Elle pressentait quelque chose et com-

mençait à comprendre la stratégie du jeune militaire. Il avait quelque chose à demander, et, afin de l'obtenir, il s'était d'abord montré généreux. — Une fois sur ses gardes, elle attendit.

— Voyons, je vous écoute, monsieur.

— Vous ne m'avez jamais deviné, vous n'avez certainement jamais lu sur mon visage l'état de mon cœur. Pourtant je souffre depuis longtemps; je souffre parce que je sens la folie de mes espérances, et souvent, madame la comtesse, j'ai maudit ma destinée, qui m'a fait naître sous la tente d'un brave officier qui n'avait que son honneur, mais dont la naissance est indigne pour ceux de votre monde. — Madame la comtesse, vous seule pouvez faire du plus malheureux, le plus fortuné des hommes. Je suis à la veille d'être un officier supérieur; j'ai devant moi un bel avenir; ma fortune dépasse peut-être cinq cent mille francs; mes croyances religieuses sont les vôtres; je partage, vous le savez, vos opinions politiques; je ne suis donc pas trop indigne de votre famille. C'est pour ces causes, madame la comtesse, que j'ose vous demander la main de mademoiselle Blanche de Saint-Loubès.

On serait venu annoncer à la comtesse que le comte de Chambord venait d'entrer en France, brandissant le drapeau rouge et criant : Vive la République ! que cette nouvelle ne l'aurait pas plus stupéfiée que la demande du capitaine Bernier. Elle demeura un moment silencieuse, interdite.

— Vous ne me répondez pas, madame.

— Je suis trop étonnée, monsieur.

Mais un troisième personnage fit son entrée dans le salon, et sa présence allait sans doute changer une situation qui devenait très-embarrassante. C'était le vieil abbé de Beaupreux.

Le capitaine connaissait la sanité de jugement de cet homme; il savait qu'il voyait les choses de ce monde d'un point de vue plus juste que celui où restaient placés les derniers représentants de la société d'autrefois. Aussi dit-il :

— Si cette intervention ne pouvait déplaire à madame la comtesse, j'invoquerais le secours de M. de Beaupreux. Peut-être consentirait-t-il à plaider ma cause.

— Mon Dieu, je ne m'y oppose point, dit la comtesse. — Mon oncle, voici M. le capitaine Bernier qui va devenir chef de bataillon. Son oncle lui a laissé une fortune de cinq cent mille francs, et il me proposait tout à l'heure de me recéder la maison de la rue de Venise au prix qu'on me l'a payée; et cela par cette raison qu'elle vaut aujourd'hui le double, et que sa conscience lui reproche de profiter de cet avantage.

— Conséquence de l'ostensoir, marmotta l'abbé.

— Mais ceci n'est pas le plus sérieux. M. Pierre Bernier me demandait aussi la main de ma nièce Blanche de Saint-Loubès.

A cette phrase, l'abbé, qui écoutait avec bonhomie, se redressa tout à coup.

— Eh!... qu'avez-vous répondu, ma nièce?

— Rien, vous êtes entré en ce moment.

Puis se tournant vers le capitaine, elle ajouta :

— Vous le voyez, monsieur, je résume impartialement les débats.

— Et c'est moi qui dois répondre pour vous?

— Oui, mon oncle, je m'en remets à votre décision.

— Blanche a-t-elle connaissance de votre démarche, monsieur?

— Je ne le pense pas, car je n'ai jamais osé lui dire à quel excès je l'aime.

— Croyez, monsieur, que votre grade, votre fortune, compteraient pour peu de choses dans notre décision à ce sujet. Mais, vous comprendrez qu'il nous faut consulter Blanche. Je vous écrirai demain, monsieur Bernier.

Et l'abbé se leva. Le capitaine salua et sortit.

— Mais, prendriez-vous cette demande au sérieux, mon oncle? demanda étonnée la comtesse lorsqu'ils furent seuls.

— De la part de ce soldat, oui. Mais, il connaît bien peu le terrain sur lequel il s'aventure, car il est le seul homme qui ne devrait pas prétendre à entrer dans notre famille.

Le lendemain, Pierre Bernier reçut de l'abbé de Beaupreux une lettre très-polie par laquelle on lui refusait la main de Blanche de Saint-Loubès. Il s'y

attendait sans doute, car il demeura en apparence impassible à cette lecture. Seulement son œil s'anima, et sur sa bouche se contracta un sourire mauvais.

— Oui, vous refusez aujourd'hui, murmura-t-il; mais rien ne m'arrêtera dans cette passion, et avant un mois peut-être, vous serez bien aises que ce soit moi qui veuille lui donner mon nom, le nom de Bernier, le roturier, le paysan! Quelle terrible engeance, ces aristocrates! On ne peut les vaincre, même par la fortune. Ils donneraient les yeux fermés leur nièce à un gentillâtre ruiné de tout, à un imbécile titré, et feraient des difficultés pour admettre chez eux un bourgeois plusieurs fois millionnaire. Les révolutions ne les corrigeront jamais!...

Le soir même il serencontra avec Olivier, et celui-ci fut désagréablement étonné de l'insuccès de son complice. Il avait surtout compté sur l'effet que devait produire l'offre généreuse à propos de la maison de la rue de Venise. Et il se disait en lui-même :

— Si Esbrouffette ne réussit pas mieux avec le jeune Russe à qui je l'ai présentée, je vois mes deux commissions bien aventurées, et je ne saurais préciser à quelle époque je pourrai ouvrir ma banque.

Mais le capitaine lui remit du baume au cœur.

— Vous rappelez-vous ce que vous me dîtes un jour? « Donnez-moi une heure de tête-à-tête avec une jeune fille, et cette jeune fille m'aimera. »

— Oui, oui, cette phrase est bien de moi, en effet,

mais je ne me l'affecte pas à moi-même. Je suis trop vieux pour cela. Quant à vous qui êtes jeune...

— Eh bien, moi qui suis jeune, je l'aurai cette heure...

— Allons, tant mieux! j'aime à vous voir animé de cette confiance; quant à moi, je vais faire visite à Esbrouffette et lui remonter un peu le moral.

Le lendemain, Pierre Bernier se rendit rue de Venise et donna à Lamargot des ordres que celui-ci reçut tête baissée. . . . .

. . . .

Lorsque l'abbé de Beaupreux allait à Paris, il ne manquait pas de faire visite à la bonne sœur Marthe; ces deux cœurs tout de charité et de renoncement se complaisaient ensemble, ces deux âmes se confondaient dans leur sérénité. A la suite de ces entrevues, il y avait dans les yeux de la sœur ce trouble qui indique la trace de quelques larmes, et le bon vieillard s'en allait souriant et pensif.

Quelques jours plus tard revint un triste anniversaire; celui de la mort du vicomte de Beaupreux, frère du vieil abbé. La famille devait assister à la messe dite dans la chapelle et y demeurer en prières jusqu'à la nuit.

Ce jour-là, le capitaine reçut la visite de Lamargot.

Selon l'usage, la comtesse avait fini la première sa station et se retirait. L'abbé qui l'accompagnait, revint sur ses pas auprès de Blanche laissée seule, et lui dit :

— Mon enfant, je reviendrai te rejoindre dans deux ou trois heures. Si, pendant ce temps de recueillement, tu t'apercevais de la présence d'une ombre comme celle qui te visita le 21 janvier, ne t'effraye pas. Ce ne sera point le fantôme dont la crédulité populaire suppose l'existence, mais une apparition aimante et protectrice. Si tu entends une douce voix te dire de douces paroles, écoute-les sans effroi, et ouvre ton cœur à cette voix bienfaisante. Tu n'as jamais bien connu ta mère, mais tu l'as toujours aimée ; eh bien, reporte à elle toutes tes pensées, tout l'esprit de tes prières. A bientôt, ma chère enfant ! à bientôt !

Et l'abbé rejoignit la comtesse, qui l'attendait dans sa voiture.

La jeune fille, impressionnée par les recommandations du vieillard, s'agenouilla au pied de l'autel, et raffermit son cœur en l'élevant à Dieu.

Nous ignorons encore quelle était la pensée secrète de l'abbé de Beaupreux, mais nous ne pouvons admettre qu'il eût prévision des scènes qui vont suivre.

La porte de la chapelle s'ouvrit, et un homme entra. C'était Pierre Bernier. La jeune fille se retourna, tout étonnée, presque effrayée. Cependant ayant reconnu le jeune officier, elle se rassura un peu.

— Mais que désirez-vous, monsieur !...

— N'ayez aucune crainte, je ne veux pas vous effrayer.

— Comment avez-vous pu pénétrer jusqu'ici?

— La maison m'appartient.

— Eh bien, qu'importe!...

— Oh! reprit-il résolûment, je sais fort bien que je ne suis pas chez moi ici, que ma démarche est en dehors de toute convenance, aussi, je ne cherche pas à m'excuser. Vous le savez, mademoiselle, je vous aime à en devenir fou... Vous l'avez certainement lu dans mes regards et à l'émotion qui s'empare de moi, lorsque je vous sentais près de moi, soit à l'église, soit dans le salon de madame votre tante.

— Mais, monsieur, fit la jeune fille tout émue, et très-pâle, ce sentiment, que j'ignorais d'ailleurs, vous autorise-t-il à vous introduire ici?

— Oui, oui, il m'y force... Car ce n'est qu'ici que je puis vous parler librement et vous demander que vous me laissiez vous aimer.

— Mais c'est une chapelle, ici, monsieur!... Voici l'autel!...

Le ton empreint de fermeté et de simplicité sur lequel cette phrase fut prononcée, impressionna malgré lui le jeune homme. Mais il était animé d'une excitation, d'une volonté, que cet obstacle moral ne devait point abattre. Il s'approcha de la jeune fille et lui prit les mains.

— De grâce, monsieur, laissez-moi!...

— Blanche, ma belle Blanche, vous ne voulez pas m'aimer, vous repousserez celui qui n'a qu'une

pensée, une ambition, celle de devenir votre époux et de vous rendre heureuse.

— Vous mon mari! dit-elle se redressant comme galvanisée; ô monsieur, jamais, jamais!...

— Jamais! et pourquoi?...

— Pourquoi? Parce que je veux estimer celui qui me donnera son nom.

— Ah! Blanche, prenez garde!... dit l'officier frémissant, nous sommes seuls ici, vous m'appartenez, et vous ne devez pas m'insulter.

— Vous insulter!... Vous savez bien qu'en vous parlant ainsi, je ne vous insulte pas, monsieur!... dit-elle avec dignité.

— Vous auriez préféré mon cousin, n'est-ce pas?

— Et c'est pour cela que vous l'avez fait tuer, monsieur!...

— Oh! c'en est trop, fit le jeune homme bondissant vers la pauvre enfant, en la saisissant à bras-le-corps... Tu ne veux pas m'aimer, tu veux lutter avec ma nature ardente : eh bien, tu seras à moi!...

— Lâche!... fit-elle en se rejetant en arrière.

Mais, au même instant dans la partie enténébrée de la chapelle se dressa un troisième personnage. Pierre le regarda avec stupéfaction, et l'effroi se peignit sur tous ses traits.

— Que vois-je!... s'écria-t-il.

— Oui, c'est moi, moi qui viens la sauver, murmurait-il en s'avançant vers Pierre qui s'écartait à son approche.

— Que signifie ce mystère?... D'où venez-vous?...

— Oh! je viens de loin, n'est-ce pas? Mais j'arrive à l'heure.

— Pas de la vengeance!...

— Du châtiment!

Pierre s'écartait toujours.

Il sortit ainsi de la chapelle, et continua à reculer sur le palier, pâle, épouvanté!...

— Tu ne me reconnais pas!... Oui, je suis ta victime, je suis Claude, et je viens te répéter mes dernières paroles quand tu m'envoyais à la mort... te les rappelles-tu?...

En posant le doigt sur le front de Pierre, il dit :

— Tu vois bien, misérable, que ton crime ne te profite pas, et que l'heure de la vengeance a sonné!...

Pierre s'écartait toujours, les mains en avant comme pour se défendre du contact de cet homme qu'il n'osait reconnaître. Il atteignit les grandes marches du vieil escalier. Son pied manqua, et tombant à la renverse, il fut plongé dans le vide. On entendit un grand cri et la chute d'un corps sur les dalles.

Claude rentra dans la chapelle et referma la porte sur lui. Étendue près de l'autel la jeune fille était évanouie.

Le jeune homme la releva, la plaça sur le fauteuil, où elle reprit bientôt ses sens.

— Où suis-je?... Que s'est-il donc passé, mon Dieu!..

— Remettez-vous, vous êtes en sûreté, vous êtes près de moi.

La jeune fille rouvrit ses beaux yeux et son regard s'arrêta sur le visage du jeune homme.

— Oui, je me rappelle maintenant!... Voilà la seconde fois que vous me sauvez, d'abord de la mort, aujourd'hui du déshonneur. Merci, merci!... — Mais comment êtes-vous ici?

— Ah! ceci est peut-être un secret.

Il y eut un instant de silence, le jeune homme tenait dans ses mains les mains de la jeune fille et ces deux cœurs s'unissaient dans une même pensée d'affection et d'amour.

Lorsque le vieillard revint, Blanche de Saint-Loubès se trouvait seule; et son âme paraissait noyée dans une rêverie profonde. — Elle ne lui dit pas un mot du drame qui s'était passé sous ses yeux, et dont elle ignorait d'ailleurs le sanglant dénoûment.

— Elle ne t'est pas apparue? demanda l'abbé en souriant.

— Qui? fit la jeune fille distraite.

— L'ombre aimée dont je t'ai parlé!

Certainement le pauvre prêtre n'avait pas l'intention de parler du jeune homme, mais sa locution touchait sans doute aux sentiments de Blanche, car elle répondit :

— L'ombre aimée!... Oui, mon oncle, elle m'est apparue... dans un rêve!...

XVIII

Le capitaine fut trouvé gisant sur le palier du second étage. On le transporta dans le lit où quelques semaines avant son oncle avait rendu le dernier soupir. Il était affreusement contusionné, avait une jambe cassée, mais il n'était pas mort.

Cet événement fit grand bruit dans la maison, et aussi dans le quartier. C'était à n'en point douter le Fantôme qui avait précipité le nouveau propriétaire dans les escaliers. D'ailleurs ce qui le prouvait suffisamment, c'est le silence que gardait le capitaine sur la cause de cet accident et son refus de s'expliquer à ce sujet.

Épiphanie n'osait pas rester seule un instant, et madame Beaunavire ne la quittait plus. Elle avait

d'ailleurs été choisie pour être garde-malade du capitaine condamné à son lit pour longtemps.

Mais elle avait un peu modifié ses allures et mis une sourdine à son franc parler.

— C'est un plaisir, disait-elle, de soigner ce beau militaire. Et ce n'est pas lui qui me menace à chaque instant de sa carabine, comme ce vieux grigou qui nous a tant effrayées la nuit de sa mort.

Olivier venait souvent visiter son ami ; mais il n'était pas content de la tournure des choses, et commençait à ne plus compter sur la commission en cas de mariage. Ensuite, le peu que lui en avait dit le capitaine lui paraissait si étrange, qu'il ne savait que croire et se demandait si le cerveau de celui-ci n'était pas quelque peu dérangé.

— Enfin, lui demandait-il un jour, comment expliquer cette apparition?

— Je ne l'explique pas, je la constate tout simplement. J'ai vu l'ombre de Claude qui s'est dressée entre elle et moi. J'en arrive même à me demander si ce n'est pas réellement Claude, lui-même, bien vivant, qui s'est présenté devant nous.

Olivier eut un léger éclat de rire.

— Allons, bon! il ne manquait plus que cela!... Mon cher ami, je commence à croire que c'est un mal de famille. Ton oncle riait aux éclats lorsque je lui parlais de mon mariage avec la comtesse Souzaroff.

— Mais il avait bien raison puisqu'elle est décédée depuis vingt ans.

— Tu le vois bien, toi aussi!... Seulement, toi, tu vas plus loin, puisque tu prétends avoir rencontré au haut de tes escaliers un cousin qui est bien et dûment mort depuis un an, qui est tombé sous tes yeux, et dont l'acte mortuaire existe au ministère de la guerre. C'est donc tout simplement de l'insanité d'esprit.

— N'importe, je crois que mon mariage avec mademoiselle Blanche a bien peu de chance de se célébrer. Et si tu ne comptes que sur cette corde pour ouvrir ta maison de banque, tu risques bien de la voir se briser.

C'était un peu l'avis d'Olivier, car cette phrase le rendit tout soucieux.

Épiphanie entra dans la chambre, et s'adressant à la garde qui tisonnait près du feu et surveillait des pots de tisane, parmi lesquels se distinguait une énorme cafetière :

— Madame Beaunavire, voici une jeune personne qui vient vous parler, je crois que c'est votre fille.

— Ma fille!... Et que me veut cette folle!... Je lui ai pourtant défendu de venir me voir, car je n'aime pas à rougir.

— Elle est cependant bien huppée, aujourd'hui.

— Ah! elle est bien mise? eh bien, je vais la recevoir.

— Mais, ne vous gênez donc pas, madame, fit

Olivier, et recevez ici mademoiselle votre fille; cela ne fera pas rougir le capitaine, et nous distraira.

Mais quel ne fut pas l'étonnement d'Olivier en reconnaissant Esbrouffette!

— Comment! fit-il, Esbrouffette est votre fille?

— J'ignore, monsieur, ce que c'est qu'Esbrouffette, mais cette jeune personne est ma fille légitime; son père, ce pauvre Beaunavire, était le plus beau des hommes, monsieur, et s'il m'a quittée, c'est bien malgré lui, allez!

— Vous n'avez donc pu le retenir par vos charmes?

— Mes charmes n'étaient plus rien pour lui, le pauvre chéri, car il m'a quittée pour aller au cimetière Montparnasse.

— Ah! vous m'en direz tant!... Mais, tu ne m'avais jamais dit, Esbrouffette, que tu avais une mère aussi respectable.

— Quelle bêtise!... Est-ce que tout le monde n'a pas une mère?

— Comment! mes enfants, vous vous tutoyez, et cela devant moi!...

— Ah! tu nous ennuies, tu sais!... fit Esbrouffette en allant s'asseoir près du lit. — Dis donc, Olivier, tu sais le petit Russe?

— Oui, oui.

— Eh bien, il est charmant... figure-toi qu'il est toqué de moi. Je ne peux me reconnaître dans tous ses cadeaux; il m'a acheté des meubles, boule et bois de rose. Ce matin, il m'a envoyé une voiture à

huit rubis et m'a donné hier au soir cette montre à huit ressorts. Non, non je me trompe, c'est la voiture qui est à huit ressorts.

— Tu as un huit ressorts!... Mais, Esbrouffette, est-ce que notre petite traite ne devient pas exigible?

— Attends encore quelques jours, et nous la lui présenterons. A propos, ma vieille, voici ce qui m'amène auprès de toi.

— Comment, ma vieille!... Est-ce ainsi que l'on nomme sa pauvre mère!... Je suis honnête et pure, moi, mademoiselle.

— Tu sais, il ne faut pas me la faire, celle-là. J'ai besoin d'une cuisinière, je viens t'en offrir la place... Allons vite, réponds, cela te va-t-il? Est-ce convenu? Je n'ai plus de temps à perdre.

— Elle est charmante, cette enfant!... dit la Beaunavire en souriant. — Et combien donneras-tu à ta pauvre mère?

— D'abord, tu ne seras plus ma pauvre mère; tu resteras à tes fourneaux et me parleras poliment, autrement je te mets à la porte. Je te donnerai quarante francs par mois, et avec ce que tu me voleras sur le marché, cela te fera un joli magot à la fin de l'année. Seulement tu seras tenue, à toute réquisition, de me prêter de l'argent quand je serai à sec.

— Diable! diable!... Cela se complique comme conditions...

— A prendre ou à laisser.

— Je prends, ma fille, je prends.

— Plus de ma fille, dis-moi madame... allons vite, dis-moi madame !...

— Oui, madame, je suis à vos ordres, dit poliment la Beaunavire.

— A la bonne heure !... Et se tournant vers Olivier elle ajouta : Voilà comment il faut mener sa mère aujourd'hui...

— C'est un ange !... murmurait la vieille femme. Et quel malheur que Beaunavire ait fait naufrage à Montparnasse ! elle l'aurait pris pour cocher bien sûr puisqu'elle a un huit rubis !... — Et quand faut-il que je rentre au service de madame ?

— Tout de suite. Tu vas faire ta malle. N'oublie pas d'y mettre tes économies. Il faut avoir des économies dans sa malle, on ne sait pas ce qui peut arriver. — A propos, j'oubliais l'essentiel, tu sais faire la cuisine ?...

— Si je sais faire la cuisine, madame la comtesse !.. dit la Beaunavire en revenant à la cheminée ; tiens, goûtez-moi ce café !... c'est du tortoni, rien que cela... martinique et bourbon mêlés...

— Et tu crois que tout l'art de la cuisine gît dans la préparation du café !

— Et le pot-au-feu !... Ah ! madame la comtesse, je vous ferai du bouillon qui vous rabibochera joliment le matin quand vous rentrerez de vos noces à l'extérieur... Et vous verrez ce qu'en dira monsieur le comte...

— Comment ! comte!... mais c'est un prince!...

— Un prince !... ma fille est avec un prince!... Oh! je cours chercher ma malle!... Madame Lamargot, je me démets de mes fonctions de garde-malade, je vais chez ma fille qui est princesse, et je fuis cette barraque où les fantômes font trop leurs farces!... Adieu, messieurs, adieu!...

Et madame Beaunavire, après avoir fait une profonde révérence au capitaine et à Olivier, quitta la chambre.

— Ce n'est pas bien, mademoiselle Esbrouffette, de m'enlever ma garde-malade. Épiphanie est si peureuse qu'elle n'ose pas sortir de sa loge.

— C'est vrai, ajouta Olivier ; quelle idée de choisir sa mère pour cuisinière ?

— Ah çà ! est-ce que tu veux m'empêcher, mon gros chéri, de faire du bien à ma famille ?

— Mais elle n'est pas capable, je parie, de servir seulement une écrevisse bordelaise ; elle ne te fera que des mirotons...

— Qu'importe, mon Russe ne se nourrit que de caviar et de champagne. C'est un homme tout nerf. Il espère être épileptique dans quelques mois. C'est l'usage dans sa famille. Tu comprends que je ne dois pas le contrarier dans ses goûts.

— C'est très-bien, Esbrouffette ; mais laisse-nous. Le capitaine est fatigué, et toutes ces niaiseries ne l'intéressent pas.

Esbrouffette fit la moue.

— Vous êtes bien difficiles, messieurs. — Quand viendras-tu dîner chez moi, Olivier ?

— Chez toi, jamais!... Je suis courageux, je n'ai pas de préjugés, mais je ne me sens pas assez fort pour affronter la cuisine de madame Beaunavire.

— Ah ! du moment qu'on ne respecte pas ma mère, je m'en vais. Adieu, messieurs !...

Et Esbrouffette se retira. Au même instant Lamargot se présenta devant son maître le capitaine.

— Que veux-tu? lui demanda durement celui-ci.

— Vous prévenir de la visite de deux messieurs.

— Que me veulent-ils?

— Mais ils ne vous veulent rien, capitaine ; c'est la maison qu'ils viennent visiter.

— Comment! visiter la maison? explique-toi donc un peu plus clairement.

— Oui, l'un d'eux est architecte. Il paraît qu'on va faire des travaux, et réparer l'immeuble. Pour ça, vous avez bien raison, capitaine, et cela donnera une meilleure valeur à votre maison.

— Mais, je n'ai donné, à aucun architecte, l'ordre de faire des travaux. Aie donc la bonté de faire entrer ces gens-là. Il y a sans doute une méprise.

Lamargot sortit, et revint un moment après accompagné d'un de ces deux visiteurs.

— Mon concierge, monsieur, est venu me prévenir que vous avez demandé à visiter la maison.

— C'est la vérité, monsieur.

— Et dans quel but, s'il vous plaît ?

— Pour exécuter les travaux qui ont été commandés. Ainsi, de cette pièce-ci que vous occupez, monsieur, on fera un magasin...

— Mais, de qui tenez-vous ces ordres, monsieur? demanda le capitaine un peu ému de cette situation.

— Du propriétaire lui-même, monsieur.

— Et comment nommez-vous ce propriétaire?

— Monsieur Bernier.

— Vous faites, je crois, erreur, car c'est moi qui suis M. Bernier.

L'architecte commençait à s'étonner de ce dialogue; mais en réfléchissant à l'état du capitaine, il se demanda s'il n'avait pas affaire à un aliéné.

— Vous êtes malade, monsieur?

— Certainement, je suis malade, puisque vous me voyez alité. Je me nomme Pierre Bernier, héritier direct par mon père de la succession de M. Bernier, mon oncle, décédé ici-même il y a un mois.

L'architecte compulsa ses notes et dit :

— C'est très-bien, monsieur; mais le propriétaire de cette maison est le fils de ce même Bernier, votre oncle à ce que vous m'assurez, et chose que je ne mets nullement en doute; de plus, il se nomme Claude Bernier.

— Mais ce jeune homme est mort, monsieur, fit Olivier; il a été tué dans l'insurrection de juin.

— Cela m'étonne beaucoup, car j'ai vu moi-même

chez son notaire, l'acte en possession; vous permettrez donc que je continue mon travail.

Et, aidé de son compagnon qui venait d'entrer, l'architecte prit des mesures dans l'appartement, et les inscrivit avec soin sur son livre. Lorsque ce fut terminé, ces deux messieurs saluèrent et se retirèrent.

Olivier n'y comprenait rien ; mais ce qui l'étonnait encore plus, c'était l'état de prostration dans lequel le capitaine paraissait tombé.

— Ah çà ! mais, qu'est-ce que cela signifie?... Comment? tu n'es pas propriétaire !...

— Je vais le faire arrêter!... s'écria tout à coup le capitaine comme sortant d'une torpeur profonde.

— Arrêter, qui?

— Mais, lui, lui, car il est déserteur !

— Déserteur !... Mais de qui parle-t-il, mon Dieu !... se dit Olivier.

Et à part lui, il murmurait :

— Eh bien, s'il n'est pas l'héritier de son oncle, s'il se retrouve simple capitaine avec sa maigre solde, je ne le vois pas marié de quelques jours, et je puis faire mon deuil de ma commission ! Ah ! Olivier, Olivier, tu ne fais pas de brillantes affaires, mon pauvre ami !...

Mais Pierre Bernier se démenait autant que l'appareil de sa jambe le lui permettait.

— Lamargot ! Lamargot !... cria-t-il d'une voix de stentor.

Le portier accourut tout tremblant.

— Viens ici, près de mon lit, plus près, approche encore!...

Et lui saisissant les bras, le regard furieux, la physionomie sombre et menaçante.

— Misérable!... lui dit-il... tu ne l'as donc pas tué!... Tu l'as donc manqué!... Oh! je me vengerai! et ce sera sur toi!...

Le pauvre Lamargot se débarrassa de ces étreintes, et s'en alla en murmurant :

— Mais, qu'est-ce qu'il a donc, mon maître!... Après m'avoir rendu le plus malheureux des hommes en me menaçant d'une dénonciation parce que je l'avais tué!... voilà qu'il veut me perdre maintenant parce que je ne l'ai pas tué!... Je n'y comprends plus rien! Épiphanie a raison, cette maison est maudite, et nous allons la quitter!...

Olivier partageait lui aussi le sentiment de Lamargot, et voyant le trouble irrité de son complice, il jugea à propos de le laisser seul. Il sortit donc en se disant :

— En définitive, ce sont ses affaires, et cela me paraît trop compliqué pour chercher à y voir clair. J'aime mieux la société d'Esbrouffette ou de ses amies.

Et Olivier se rendit chez Clair de Lune, qu'il était en train de lancer.

Pierre Bernier se trouvait seul.

— Ce n'était donc pas une apparition, murmura-t-il; c'était bien lui!... Oh! c'est un roman inexplicable;

et ma tête s'y perd!... Tout s'écroule devant moi, fortune, honneur, toutes les joies de la vie!... Je ne suis plus rien, qu'un simple soldat de fortune, et je ne suis pas aimé!... Et, cloué, cloué, là, sur ce lit, ne pouvant bouger, dans l'impossibilité de me défendre, dans la plus cruelle des incertitudes, sans un cœur qui me réconforte, sans une main amie, sans une parole d'affection, seul, seul!...

Mais un personnage inattendu se présente. C'était un beau jeune homme, à la physionomie ouverte, l'expression douce et ferme tout à la fois. Il s'appuya sur le bord du lit, du côté du chevet, et regarda sans mot dire le capitaine. Celui-ci ne l'avait pas entendu entrer et ne le voyait pas.

— Non, vous n'êtes pas seul, mon cousin, car c'est un parent qui vient vous voir.

— Qui est là!... qui est là!... s'écria Pierre en relevant la tête.

— Moi, fit Claude en s'avançant en face de lui.

— Claude!... Claude!... C'est donc vrai!

— Que la balle que vous aviez dirigée contre moi ne m'a pas tué, oui, c'est vrai, capitaine!...

— Vous savez, vous êtes déserteur, vous êtes sous le coup d'une peine infamante.

— Non, monsieur, non!... Ma situation est régularisée depuis longtemps au ministère.

— Ah!... est-ce bien vrai?

— Je ne mens pas, moi, mon cousin.

— Et que venez-vous faire ici?

— Ici, je suis chez moi. Mais que cela ne vous inquiète, je ne viens pas pour vous renvoyer. Il y a un mois, capitaine, j'ai reçu ici le dernier soupir de mon père, et comme il avait peut-être eu des torts envers moi, je lui ai pardonné à sa dernière heure. Je viens encore ici, au même lieu, en face du même lit, vous dire, mon cousin, que je vous pardonne, vous aussi ; je vous pardonne d'avoir provoqué ma mort pour profiter de ma succession ; je vous pardonne l'attentat que vous avez essayé de commettre contre mademoiselle Blanche de Saint-Loubès, que je vais épouser.

— Épouser Blanche, vous ! oh ! non, jamais, jamais !... s'écria le capitaine en se redressant furieux et jaloux.

— Calmez-vous, mon cousin.

— On ne vous la donnera pas !... Moi, j'avais un grade, on me croyait de la fortune, j'étais presque familier dans la maison, et on me l'a refusée.

— Vous n'étiez pas aimé, mon cousin...

— Et tu es aimé, toi !... lui lançant un regard de haine et de rage.

— Je ne viens pas ici pour vous irriter, mon cousin.

Mais le capitaine ne se possédait plus ; n'eût été la fracture qui le liait à la couche, il aurait bondi sur le jeune homme.

— Lamargot ! Lamargot !... cria-t-il.

Le malheureux concierge accourut, mais le ton

sur lequel il était appelé ne lui promettait rien de bon.

— Lamargot !... Tiens, le voici, celui que tu as manqué !... C'est Claude, sur qui tu as tiré si maladroitement !... Il vient me prendre ma fortune, la femme que j'aime, tout mon avenir, défends-moi ;... tue-le, tue-le, tiens, prends la carabine, ne le manque pas !...

La fureur faisait délirer le capitaine, il était comme fou, il écumait de rage.

Le jeune Claude impassible ne disait mot. Cependant, il s'approcha vers Lamargot et lui mit la main sur l'épaule.

— C'est vous qui, placé à la barricade de la rue Montesquieu, tiriez sur les soldats du poste de la cour des Fontaines et les assassiniez.

— Moi, non, non, jamais !...

— Si, c'est vous et voici la carabine avec laquelle vous tiriez ; je vais vous faire arrêter. Laissez-moi passer.

Et le jeune homme se retira. Le capitaine était toujours en proie à son accès de colère.

Quant au malheureux Lamargot, stupéfait, sans parole, il demeurait immobile, hébété, l'œil hagard.

— Eh bien, que fais-tu là ?... cria Pierre Bernier.

— Ah ! capitaine, je suis perdu ! que vais-je devenir !...

— Cela m'est parfaitement égal, laisse-moi !...

Lamargot chancelant, démoralisé, se laissa tomber sur un siége.

— C'est ce capitaine qui m'a perdu!... Oh! je le savais bien, que cet homme me porterait malheur!... Épiphanie! Épiphanie!... viens au secours de ton pauvre homme et sauve-le!...

XIX

Prenez l'homme le plus solitaire, le plus isolé de relations, le plus abandonné de famille, placez-le dans le coin de terre le plus ignoré, et laissez-l'y mourir. Pour peu qu'il possède quelques sous, vous verrez aussitôt arriver de tous les points cardinaux des parents, des amis, des frères légitimes, adultérins, que sais-je !... des oncles, des neveux directs, issus de germains, des cousins à la mode de tous les pays et particulièrement de Bretagne, qui viendront se jeter sur ces quelques sous et se disputer sa dernière loque. Les successions, si minimes qu'elles soient, sont douées d'un aimant irrésistible.

Quelques jours après le décès du comte Souzaroff, deux personnes, venues du fond de la Russie, descendirent à son hôtel : c'étaient un frère et une

sœur. Le frère se nommait Ivan Souzaroff, la sœur joignait au nom patronymique la charmante appellation de Kernock. Le frère Ivan et la sœur Kernock ne se ressemblaient pas. Ivan était gros et court; sœur Kernock était maigre, sèche, anguleuse, et laide comme on sait l'être, quand on le veut bien, sur les rives du Volga. Elle était née riche, et aurait pu par conséquent abuser de sa fortune pour épouser un malheureux homme; mais elle eut la bonté d'âme d'épargner, par le célibat, une innocente victime, et l'on doit lui en savoir gré.

Le comte savait que la base de toute société gît dans la loi d'hérédité directe, et que toute fortune doit rester dans la famille; il agissait aussi de par ce principe que tout partage inégal inspire des animosités et des haines; divisions de famille, dont le testateur est responsable au point de vue moral et religieux. Aussi, à part quelques legs qui n'attaquaient que faiblement sa grande fortune, sa succession revenait à sa famille. — Il y avait bien son contrat de mariage par lequel il laissait, mourant le premier, la moitié de ses biens à sa femme; mais comme il était veuf depuis vingt ans, cette clause devenait inexécutable.

Il laissait une somme assez forte à mademoiselle Blanche de Saint-Loubès, somme qui devait lui être remise le jour de son mariage, mais à la condition qu'elle se mariât selon son cœur. — Il y avait aussi un legs de dix mille francs pour son secrétaire.

Mais, malheureusement, ce legs fait au nom de Louis Lacombe, ne put être remis à Claude Bernier, cette substitution de nom l'entachant de nullité. — Quoique millionnaire, on est toujours bien aise de profiter d'une irrégularité de testament, quand bien même cette irrégularité ne frappe que sur une somme relativement insignifiante. Le frère Ivan et la sœur Kernock furent donc très-satisfaits de ces dix mille francs qui restaient de leur côté. D'ailleurs, Claude se trouvait, par la mort de son père, dans une position à abandonner sans procès cette somme que le comte cependant avait bien eu l'intention de lui laisser.

Lorsqu'on notifia à la comtesse de Roquetaillade la clause du testament du comte Souzaroff, par laquelle sa nièce devenait héritière de trois cent mille francs, elle sourit à la condition romanesque qu'exigeait la délivrance de ce legs. Elle se montra néanmoins très-reconnaissante de ce souvenir de son beau-frère ; et cet acte de générosité fut sans doute compté pour une des bonnes pensées de la dernière heure, dont lui avait parlé l'abbé de Beaupreux, car elle fit dire plusieurs messes à son intention.

Le soir où Claude défendit mademoiselle Blanche de la brutalité de Pierre Bernier, celle-ci avait aperçu sur la tablette de la cheminée une lettre. Sur l'adresse on lisait : « A Blanche de Saint-Loubès. » — Si pure que soit une jeune fille, l'aspect d'une lettre qui lui est personnelle a toujours un attrait indéfinissable.

Le contenu de cette lettre était d'une nature un peu étrange; aussi la jeune fille ne sut comment l'interpréter. En voici la teneur :

« Ma chère Blanche,

« Quand vous étiez bien jeune, on vous a sans « doute parlé d'une fée bienfaisante; puis, plus « tard, lorsque devenue belle jeune fille, d'un esprit « familier, entouré de l'auréole d'une légende reli« gieuse, et qui protége la noble lignée des Beau« preux. Pour les natures crédules et un peu super« stitieuses, c'est un fantôme mystérieux, dont quel« ques-uns s'effrayent, mais qui rassure les initiés. « Dans cette désignation de fantôme se réunissent « sans doute plusieurs influences diverses, s'adres« sant chacune à un cœur aimé, descendant sur une « tête de prédilection. Moi, je suis votre esprit pro« tecteur ; je suis venue vers vous, le soir du 21 jan« vier, et, pendant le recueillement de vos médita« tions intimes, je vous ai bénie. Je devais encore « aujourd'hui visiter votre âme, mais des soins cha« ritables, des exigences imprévues de la doulou« reuse humanité, m'ont retenu auprès de suprêmes « souffrances. C'est ce qui explique cette lettre, dont « la cause vous sera sans doute expliquée bientôt. Je « suis l'ange de votre mère, Blanche, et je veille de « loin à la pureté de votre cœur, à la sécurité de « votre âme. Je désire pour vous le bonheur de la « terre qui vous élèvera sans transition aux joies

« que vous ne pouvez encore comprendre, de la vie « éternelle. Je viens vous encourager et vous dire de « marcher sans appréhensions sur le seuil de l'exis- « tence, dont la perspective s'élargit devant vous, et « d'avoir confiance en moi. Je veux que votre cœur « s'entrouvre aux saines affections de la terre, et « que vous jouissiez des pures félicités de famille, « pour votre part et pour celle de votre mère, qui « ne les a pas connues. Au moindre obstacle, ras- « surez votre cœur, car c'est à ce moment que le « doux fantôme qui vous protége descendra vers « vous, prendra votre main, et vous raffermira dans « les voies respectées des hommes, bénies de Dieu. »

Les termes de cette lettre éloignaient toute pensée de mystification. La jeune fille eût bien voulu questionner Claude à ce sujet ; mais, depuis cette soirée, elle ne l'avait plus revu. La communiquer à son grand oncle, c'était lui dire son entrevue avec le jeune homme, l'attaque dont elle avait failli être victime. Elle aima mieux ne pas en parler. D'ailleurs l'esprit de cette lettre ne pouvait l'effrayer, et toute jeune fille qui a un amour au cœur se complaît à garder un secret dont la pensée la rend rêveuse.

Mais passons à une autre lettre, dont l'effet certainement sera moins discret. — Un matin, la comtesse de Roquetaillade se présenta tout émue dans l'appartement de son oncle, l'abbé de Beaupreux.

— Mais qu'avez-vous, ma nièce? vous paraissez agitée.

— On le serait à moins! Je viens de recevoir cette lettre, et je me demande encore si c'est bien sérieux!... Ces gens-là sont étonnants! et parce qu'il leur arrive un petit héritage, ils se croient en droit de prétendre à tout!... Ces Bernier nous en veulent, certainement!... Comment! après le refus essuyé par ce militaire, qui, en définitive, a une position avouable, ne voilà-t-il pas un autre Bernier qui voudrait épouser Blanche!... Mais, ce serait à croire que cette pauvre enfant est ensorcelée!

— Enfin, ma nièce, de qui est cette lettre?

— Mais vous avez bien raison de me le demander, ou plutôt vous seriez bien obligeant, mon oncle, de me le dire; car, si mes souvenirs ne me trompent pas, le signataire de cette lettre est mort, et bien mort.

— En ce cas, fit l'abbé souriant, ce n'est pas une demande sérieuse; les morts ne doivent pas penser au mariage.

— Vous plaisantez!... Mais, voyons, est-ce que le vieux Bernier n'avait pas un fils soldat?

— Si, si, le petit Claude, qui me servait la messe.

— Et ne nous a-t-on pas dit qu'il avait été tué lors des journées de juin?

— C'est encore vrai. Cependant, s'il écrit, ce jeune Claude, cela ferait supposer qu'il n'est pas mort. — Voulez-vous, ma nièce, me permettre de prendre connaissance de cette lettre?

L'abbé de Beaupreux lut avec beaucoup d'atten-

tion les pages par lesquelles Claude demandait la main de Blanche.

— Cela est rédigé en fort bons termes.

— C'est tout ce que vous en dites?

— Dame! je suis fort embarrassé. En affaires de cœur je suis bien ignorant. Quel effet, pensez-vous, produirait la lecture de cette lettre sur l'esprit de Blanche?

— Mais j'ai bien l'intention de ne pas même l'en instruire...

— Cependant... hasarda timidement l'abbé.

— Comment, cependant!... Que signifie cet adverbe, mon oncle?

— Dame! ma nièce, il me semble que, si vous voulez que Blanche profite du legs du comte Souzaroff, il est nécessaire qu'elle soit consultée.

— Je ne suppose pas que Blanche accepte un mari de ce monde-là, et, quant à moi, je préférerais abandonner ces trois cent mille francs que d'avoir le nom de Bernier dans ma famille.

— Mais, d'après cette lettre, on dirait que ce jeune homme n'est pas tout à fait étranger à notre nièce. J'ai beaucoup vécu, j'ai un peu lu, et j'en suis arrivé à ne plus m'étonner, quand un petit roman se faufile dans les familles qui paraissent les mieux abritées. — Croyez-moi, consultons Blanche.

Et, sans attendre la réponse de sa nièce, l'abbé sonna; puis dit au domestique de prier mademoiselle Blanche de se rendre aussitôt auprès de lui.

— Quel enfantillage, mon oncle!...

— Justement, c'est par les enfantillages que l'on étudie les enfants, dit le bon abbé.

La jeune fille entra et, à la physionomie de ses parents, elle comprit qu'il y avait quelque chose de sérieux sous roche.

— Ma chère petite, dit l'abbé, viens t'asseoir près de moi. Tu as bien dormi cette nuit?

— Oui, mon oncle.

— Cela se voit, tu es fraîche comme une rose. Dis-moi, connais-tu M. Claude Bernier?

— Oui, mon oncle.

— Voici une lettre qu'il vient d'adresser à ta tante, et cette lettre l'étonne beaucoup. Moi aussi, elle devrait m'étonner, mais je suis si âgé que je ne m'étonne plus de rien. Bref, par cette lettre, ce monsieur Claude te demande en mariage.

— Ah!...

— Tu le vois, cela t'étonne aussi! Ah! c'est que tu es jeune... Et, dis-moi, consentirais-tu à l'épouser? ce mari te plairait-il? Réponds-nous, la, bien franchement.

La jeune fille porta un regard furtif vers sa tante. La physionomie de celle-ci était impassible.

— Eh bien, voudrais-tu devenir la femme de ce jeune homme? redemanda le vieillard.

— Oui, mon oncle..., dit-elle, en se penchant vers l'abbé, et en cachant, toute confuse, sa mignonne tête contre son épaule.

A cette réponse, la comtesse eut une commotion.

— Ma nièce, que dites-vous !...

— La vérité, ma tante.

— Eh bien, moi, je m'y oppose. Cette lettre m'a été adressée, c'est à moi d'y répondre. Les Roquetaillade, les Beaupreux, s'alliant avec un Bernier !... Oh ! c'est trop fort !...

— Mais, ma tante, dit la jeune fille, qui se sentait forte à côté de son oncle, j'ai atteint ma vingtième année, et vous ne m'avez pas proposé encore un de ces noms dont l'alliance satisferait votre amour-propre.

— Cest-à-dire, ma nièce, que vous me reprochez de ne vous avoir pas déjà mariée, et c'est ainsi que vous reconnaissez cette affection qui me faisait, en effet, reculer le moment où je me verrais séparée de vous. Je ne croyais pas, mon oncle, que l'éducation que vous lui avez faite porterait des fruits si amers aujourd'hui.

Et la fière comtesse se retira sans attendre la réplique du pauvre abbé, un peu ému de cette scène.

Ce fut la jeune fille qui prit la première la parole; elle lui dit en souriant :

— Ne vous inquiétez pas, mon oncle, et ayez confiance.

— Tu crois qu'elle cédera?

— Certainement; tenez, lisez cette lettre; j'ai un avocat mystérieux qui ne m'abandonnera pas.

— Et comment le nommes-tu, cet avocat?

— Son nom ? je l'ignore. C'est le fantôme !...

— Le fantôme, mon enfant !... dit l'abbé en souriant.

— Oui, il m'a écrit ; lisez.

L'abbé lut la lettre attentivement.

— Ces fantômes écrivent très-bien, dit-il en souriant, et s'expriment en fort bons termes. Mais je ne savais pas que l'administration des postes transportât leur correspondance.

— Aussi n'est-ce pas un facteur qui me l'a remise.

— Au fait, il n'y a pas d'adresse. Où l'a-t-on déposée ?

— Rue de Venise, dans la chapelle.

— Allons, puisque tu as un esprit pour auxiliaire, tu peux dormir tranquille, ma belle enfant.

Pauvre abbé, c'était bien loin de lui les souvenirs d'amour !... Et depuis longtemps il avait oublié que les jeunes filles dorment peu, lorsque la pensée d'un beau jeune homme aimé fermente dans leur cœur. Douce insomnie qui n'est pas donnée à toutes, et que beaucoup regrettent !...

De son côté, le pauvre Claude, qui n'avait reçu la visite d'aucun fantôme, n'était pas rassuré sur le résultat de sa demande. Sœur Marthe était son seul conseil ; mais sœur Marthe, comme toutes les natures excellemment pieuses, ne rassurait que par sentences, et ne paraissait pas avoir une influence bien active sur les choses de ce monde.

Cependant c'était à elle qu'il devait le peu de con-

fiance qu'il avait en son amour. Depuis longtemps il aimait éperdûment cette jeune fille, et sans le contact de la mort qui se présenta à lui, il n'aurait jamais osé le lui dire. Il n'avait eu réellement avec elle que deux entrevues, celle du cimetière et celle de la chapelle; deux instants de joie qui avaient illuminé son cœur. — Deux rayons de soleil dans des cadres bien tristes.

Cependant toutes ces espérances furent détruites par une lettre qu'il reçut de la comtesse de Roquetaillade. C'était un refus en deux phrases un peu hautaines, presque indignées.

Claude montra cette lettre à sœur Marthe.

— Est-ce que cette réponse vous étonne, mon enfant?

— Hélas! non, ma sœur; mais elle me désespère!...

— Ne vous ai-je pas dit d'avoir confiance?

— Je l'ai eue, mais elle m'abandonne aujourd'hui.

— Vous doutez de vous-même, mon enfant, c'est une faute; vous doutez de moi, c'est un mal.

— O ma sœur!... fit-il tout rayonnant comme si l'on soulevait devant ses yeux le rideau d'une splendide perspective. — Toutefois mon malheur, reprit-il amèrement, est dans ma naissance. L'aristocratie si indulgente pour des unions scandaleuses, alors que le nom ne change pas, est impitoyable pour les mésalliances causées par l'homme.

— Qu'entendez-vous, mon enfant, par ces alliances scandaleuses?

— Oui, ces unions qui, tout en anoblissant la femme déconsidèrent néanmoins l'époux. On en cause, on s'en étonne d'abord, puis, on les accepte. Aïnsi, ne voyez-vous pas tous les jours les plus grands noms de France s'allier à des personnalités inavouables, à des actrices que le talent n'a pas faites célèbres, moins que cela, à des femmes dont l'origine est abjecte, dont le passé est insondable. On méprisait la fille, on salue la princesse ou la marquise... Quelle inconséquence, quelle injustice!...

Sœur Marthe écoutait le jeune homme, et lorsqu'il eut fini, elle lui dit gravement :

— Ah! Claude, jeune, trop jeune enfant!... Vous n'avez pas été assez à l'école de la charité! Pourquoi juger ainsi avant réflexion les choses de cette société et ses anomalies apparentes? Il ne vous appartient pas, dans les circonstances dont vous venez de parler, de prononcer l'estime ou le mépris. — N'accusez plus cette femme, ne raillez pas cet homme. Dans l'opinion du vrai chrétien, au dernier souffle de la vie, il y a peut-être une pensée suprême que Dieu seul entend et qui suffit pour absoudre le pécheur. Savez-vous si cette femme, si cette fille comme vous la traitez, n'a pas dit à cet homme une phrase que la foule n'a pas entendue, mais pour laquelle il lui a rendu l'estime?

— Ah! vous êtes un ange de pardon, ma sœur!...

Mais cependant, ajouta-t-il craintivement, que pouvez-vous faire, maintenant?

— Je vais vous le dire. Demain, vous vous rendrez auprès de la comtesse de Roquetaillade.

— Elle ne me recevra pas.

— La comtesse vous recevra et pour deux raisons : d'abord par curiosité ; elle ne sera pas fâchée de voir celui qui ose insister après sa réponse, et qui prétend encore à la main de sa nièce. Ensuite, par savoir-vivre. Elle sait que son oncle n'est pas très-hostile à cette union et, en considération de lui-même, elle ne vous fera pas l'injure de vous refuser sa porte. Quand vous serez auprès d'elle, vous plaiderez vous-même votre cause et attendrez avec confiance. Peut-être, au moment le plus désespéré, un avocat inattendu viendra à votre secours. Allez demain, vers midi, chez la comtesse, mon enfant, c'est sœur Marthe qui vous le conseille, c'est votre amie qui vous l'ordonne.

Et sur la douce physionomie de la religieuse, il y eut un de ces sourires ineffables qui donnent le courage aux malheureux et la foi aux mourants.

Cette démarche ne plaisait point à Claude. Sa nature fière et délicate répugnait à cette tentative nouvelle. Son amour-propre se sentait froissé à la pensée que la tante de Blanche supposât qu'il fût attiré par les titres nobiliaires et la fortune de la famille. Comme il aurait été heureux, si cette jeune fille qui possédait son cœur eût été une simple bourgeoise,

née sous l'humble toit du travailleur! Toutefois, il avait le bon goût de ne pas exprimer ce regret, comprenant qu'il fallait reléguer cette phrase dans le vieux fatras des romans d'autrefois.

On était aux premiers mois de l'année, et le printemps s'annonçait déjà. Un beau soleil réchauffait les bourgeons, énamourait la terre et faisait chanter les oiseaux frileux. Mais cette lumière éclatante, cette douce chaleur venait se heurter contre le cœur malade du pauvre Claude, qui marchait à la lutte sans beaucoup de confiance.

Il entra par la grille du parc et s'engagea dans la profonde avenue des marronniers où nous avons vu, au début de ce livre, la jeune fille dire son secret au vieux prêtre. Il eût désiré rencontrer l'abbé de Beaupreux ; il savait que ce vieillard, voulant avant tout le bonheur de sa petite nièce, ne se montrerait pas hostile à sa démarche. Mais lorsqu'il eut atteint le perron du château, il dut se décider à pénétrer seul dans cette froide demeure que le caractère sévère de la comtesse ne rendait pas accessible à tous.

Il se nomma à un domestique, et attendit. Il y eut sans doute quelque indécision chez la comtesse, car un certain temps s'écoula avant le retour du valet. Si Claude eût été physionomiste, il eût remarqué facilement sur les traits de cet homme cette expression dédaigneuse que prend tout domestique pour le visiteur qu'on ne reçoit pas avec empressement.

Le jeune homme fut introduit dans un petit salon, et avant qu'il eût eu le temps de prendre un siége, madame de Roquetaillade se présenta devant lui. L'expression de son visage était froide et sérieuse; c'est à peine si elle daigna adresser un imperceptible salut à son visiteur. Cependant un œil exercé eût saisi dans son regard ce sentiment de curiosité que doit inévitablement exciter la vue de celui qui prétend entrer dans votre famille.

— Vous êtes M. Claude Bernier... et vous devez avoir reçu une lettre de moi... une lettre que j'ai été obligée de vous écrire, puisque vous aviez trouvé à propos de m'en adresser une... qui nous a d'ailleurs fort étonnés.

Ce préambule n'était pas fait pour rassurer notre amoureux.

— Hélas! madame, je vous en demande très-humblement pardon... et vous me l'accorderez, j'espère, en considération de ceci que la réponse à cette malencontreuse lettre m'a désespéré.

— Mais, monsieur, vous n'aviez qu'à ne pas vous exposer à ce désespoir.

— C'est vrai, madame; cependant, vous me rendrez cette justice de reconnaître que si j'ai osé vous faire une demande, c'est le sentiment qui m'anime qui m'en a donné le courage d'abord, et, ensuite...

— Ensuite, monsieur?

— Parce que je crois que ce sentiment est partagé.

— Monsieur, je ne discute pas ici sur les folles idées que deux enfants se sont mises en tête... car, je vous regarde comme un enfant, vous aussi... Je vous demande seulement quel est le but de votre visite ce matin.

— Oh! je ne le sais, madame... répondit le jeune homme, qui commençait à perdre la tête.

— On ne vient pas cependant pour la première fois chez des personnes, lorsqu'on n'a rien à leur dire.

— Eh bien, madame, c'est pourtant ainsi... je n'ai rien à vous dire... j'aurais d'ailleurs quelque chose que je n'oserais... et cependant, je suis venu... je suis venu, parce qu'on me l'a conseillé... et, comme cette personne est de bon conseil, j'ai obéi.

— Il y a donc une personne qui vous dirige?

— Oui, madame, une sainte personne.

— Ah!... fait la comtesse en fronçant légèrement les sourcils, car elle accusa d'abord mentalement son oncle de cette imprudence de vieillard. — Et pourriez-vous me nommer cette sainte personne?

— C'est une religieuse, en religion sœur Marthe.

— Je ne la connais pas.

— Elle voit très-souvent M. de Beaupreux.

— M. de Beaupreux, mon oncle, par son caractère ecclésiastique, fréquente bien des personnes que je n'ai pas l'honneur de recevoir. — Enfin, monsieur, vous n'espérez pas que je revienne sur ma décision au sujet de cette demande en mariage.

— Peut-être, madame.

Pour le coup, la comtesse fut étonnée.

— Comment! peut-être ?

— Oui, madame, j'ai dit peut-être... parce que c'est sœur Marthe qui m'a dit d'espérer.

— Monsieur, je vous le répète, je ne reconnais à aucune personne, si respectable qu'elle puisse être, le droit de me guider dans mes actes de chef de famille, et je n'ai jamais entendu parler de cette sœur Marthe.

Et, ce disant, la comtesse se leva, ce qui ne permettait plus au jeune homme de prolonger sa visite.

Mais la vie humaine est pleine de surprises. Ainsi, au même instant, le domestique qui avait introduit Claude, se présenta sur le seuil du salon, et dit:

— Une religieuse demande si madame la comtesse veut lui faire l'honneur de la recevoir.

— Une religieuse!

— Oui, madame la comtesse, une religieuse qui se nomme sœur Marthe.

— Ah! c'est sans doute une mise en scène préparée à l'avance! Voyons, que sœur Marthe entre.

La comtesse salua très-froidement la religieuse, mais cependant avec cette politesse que toute âme pieuse accorde aux personnes de religion. — Le visage de sœur Marthe, quoique ombragé par le voile, apparaissait néanmoins revêtu d'une expression étrange. Et les premières paroles qu'elle prononça trahissaient une forte émotion.

— Madame la comtesse, ma démarche auprès de vous a lieu de vous étonner, je ne me le dissimule pas. Mais M. Claude Bernier, un jeune homme auquel je m'intéresse, m'a parlé d'un amour partagé, et de son désir de devenir l'époux de mademoiselle Blanche de Saint-Loubès, votre nièce.

— Oui, ma sœur, M. Bernier m'a écrit à ce sujet, et je lui ai répondu.

— Une reponse négative, madame la comtesse?

— Tout à fait, ma sœur. — D'ailleurs, je ne m'explique pas que des étrangers s'immiscent si vivement dans des questions de famille, tout à fait intimes, et qui ne doivent pas dépasser le seuil de mon foyer.

Sœur Marthe se retourna vers le jeune homme.

— Claude, vous pouvez vous retirer.

Le ton d'autorité sur lequel cette phrase fut dite dut étonner la maîtresse de céans. Bernier s'inclina devant la comtesse.

— Madame, dit la sœur, c'est l'époux de Blanche de Saint-Loubès qui vous salue.

Et s'adressant à Claude :

— Allez, mon enfant, lui dit-elle en souriant.

Le jeune homme, stupéfait, ne trouvant aucune parole devant cette situation, sortit.

La comtesse se demandait si cette religieuse avait toute sa raison. Quand elles furent seules sœur Marthe dit :

— Si madame la comtesse veut avoir la bonté de

faire prier M. l'abbé de Beaupreux de descendre auprès de nous, je m'expliquerai devant lui.

Sans mot dire, froide, impassible, la comtesse sonna.

— Demandez à mon oncle si cela ne le dérange pas de se rendre près de moi, dit-elle au domestique.

Cinq minutes s'écoulèrent, et les deux femmes, pendant ce temps, se tinrent debout, en face l'une de l'autre, sans prononcer une parole.

L'abbé entra et salua la sœur.

Alors celle-ci, relevant tout à fait son voile, dit :

— Je suis la mère de Blanche, je suis la comtesse Souzaroff !...

XX

A ces paroles, la comtesse recula, frappée d'étonnement, et s'affaissa sur un siége. Puis, relevant lentement la tête, son regard se fixa sur cette femme qui venait de faire une déclaration si inattendue. — Sans quitter des yeux sœur Marthe, elle se releva et marcha lentement vers elle. Et, posant ses mains sur les épaules de la religieuse, elle dit simplement, sur un de ces tons scéniques qui impressionnent malgré soi :

— C'est vrai !...

Quant au pauvre prêtre, son émotion était toute différente. Les paroles de la sœur ne l'avaient point frappé ; mais inquiet de l'impression qu'elles pouvaient produire sur sa nièce, il suivait du regard les mouvements de la comtesse.

— Oui, c'est vrai, c'est bien là le visage de ma sœur!... reprit la tante de Blanche.... Mais comment expliquer ce mystère! Depuis vingt ans vous êtes morte. Votre acte de décès nous a été signifié... Non, c'est impossible! C'est le résultat d'une ressemblance et vous cherchez à nous tromper! Mais parlez, parlez donc!...

— Je ne vous trompe pas. La comtesse Souzaroff n'est pas morte en Pologne, mais elle s'y est tuée moralement, et c'est à cause de son indignité que vous ne l'avez pas revue et qu'elle a préféré que vous la crussiez hors de ce monde. Mais la femme adultère a expié pendant près de vingt ans, par la prière et la charité, sous le voile de sœur Marthe, les fautes qu'elle avait commises. Pendant vingt ans elle a vécu près des malheureux, consolant les affligés, soulageant les martyrs, rassurant les désespérés. Elle a cherché à se purifier au contact du malheur, à laver son âme dans les larmes, à régénérer son cœur dans la pénitence. L'abbé de Beaupreux, mon oncle, m'a déjà pardonné, vous ne me repousserez pas, ma sœur.

Et la comtesse Souzaroff s'agenouilla aux pieds de la tante de Blanche. — Celle-ci, émue, se pencha vers elle et lui ouvrit ses bras.

Le vieux prêtre avait des larmes plein les yeux. Il y eut un moment de silence. Puis, sœur Marthe, s'asseyant à côté de la comtesse, lui dit :

— Merci de votre générosité, ma sœur, vous m'a-

vez absoute avant l'aveu de mes fautes, merci!... Maintenant, écoutez ma confession tout entière. Jeune femme, j'ai été coupable ; j'avais juré fidélité à mon mari, je l'ai trompé. Cet homme eut le tort de ne m'aimer qu'après ma faute. Il devint jaloux ; mais de cette jalousie insensée, inconnue dans nos mœurs françaises, qui rend fou, et fait commettre un crime. Le comte m'emmena en Pologne pour m'y tuer. Je ne l'ai su qu'après, et lorsque le mal n'était plus réparable, alors qu'une innocente était frappée à ma place. Mon mari devait me quitter pour la Russie ; celui qui m'a perdue m'avait suivie, et habitait Varsovie. J'avais consenti à fuir avec lui. Et, afin que ma disparition ne fût pas remarquée, je me préparai au départ à la même heure où le comte monterait en traîneau ; par ce moyen, la domesticité devait me croire partie avec mon mari, et j'évitais le scandale. Le soir de ce départ, le comte vint vers dix heures dans ma chambre et me fit ses adieux. Lorsqu'il fut sorti, ma femme de chambre, qui était dans ma confidence, vint prendre ma place dans mon lit, de peur que le comte ne revînt ; et moi, habillée à la hâte, je descendis par des escaliers détournés dans une des cours du château où un traîneau m'attendait. Hélas! cette pauvre fille qui protégeait ainsi ma fuite, devait être victime de son dévouement, peu d'instants après. En effet, mon mari, je l'ai reconnu depuis en me rappelant ses paroles, lorsqu'il m'avait expliqué les détails de mon appartement, mon mari devait me

tuer ce soir même. Il avait fait faire, ici, à Paris, un appareil pneumatique d'une puissance excessive. Avant son départ, il mania l'appareil, et fit faire le vide dans mon appartement, en enleva tout l'air respirable, et cela au point qu'il y eut explosion. Ma pauvre femme de chambre fut trouvée asphyxiée ; et comme un fragment de vitre lui avait enlevé le visage, on ne put s'apercevoir que ce n'était pas la comtesse Souzaroff qui était ainsi gisante sur ce lit.

« Deux années s'écoulèrent, et je vous demanderai d'être dispensée de vous dire quelle fut ma vie. Mais la désillusion m'atteignit bientôt. Je fus trompée à mon tour, puis, avilie, perdue, abandonnée honteusement. — Alors, j'allai frapper à la porte d'un couvent, et sous le nom de la pauvre fille dont j'avais causé la mort, je pris le voile. Ce n'est pas la comtesse Souzaroff qui devint sœur Marthe, mais l'infortunée Julie Berthier, sa femme de chambre. Cette pauvre fille avait des parents qu'elle aidait en leur envoyant une partie de ses gages. J'ai doublé ces envois ; et chaque année sa famille reçoit cette somme de sa fille qu'elle croit toujours en Pologne. Hélas ! elle y est en effet, toujours en Pologne, et elle n'en reviendra jamais !...

« Un des plus grands sacrifices que j'aie dû m'imposer a été de ne pas voir ma fille qui grandissait auprès de vous. Cependant, profitant de la légende qui attribue à cette triste chapelle de l'ancien hôtel de notre famille, la visite d'un fantôme, je me suis

glissée quelquefois, aux funèbres anniversaires, dans ces vieux couloirs oubliés de vous-même ; et je venais contempler mon enfant, la regarder prier, et prier avec elle. Pour faciliter ces entrevues je me servais de cette clef qui ouvre la petite porte donnant sur la rue Maubuée. Bien des fois, dans les cours que je traversais à la nuit, j'ai vu des femmes et des enfants s'enfuir en criant au fantôme, mais jamais je n'ai été reconnue.

« C'est moi qui ait sauvé le jeune Claude Bernier que son cousin a essayé de faire tuer, afin de profiter de la fortune de son père, et d'arriver à épouser ma fille qui lui avait bien insciemment inspiré une fatale passion. Claude, dans le délire de la fièvre, prononçait souvent le nom de Blanche ; et lorsqu'il fut entré dans la voie de guérison, il me dit en peu de mots un petit roman de cœur, aussi simple que touchant. J'ai su que la jeune fille n'était pas étrangère à cet amour, et je l'ai autorisé.

« Aujourd'hui je donne ma fille à Claude Bernier. Par mon contrat de mariage qui annule tout testament de mon mari, j'ai droit à la moitié de la fortune du comte Souzaroff. Le comte aimait cette enfant, et il l'a prouvé en lui faisant un legs ; je ne violerai donc point sa volonté en recueillant cette succession que je donne à ma fille. — Maintenant que vous connaissez ma vie, mes fautes, mes souffrances et mes douleurs, je viens vous demander, ma sœur, de ne pas vous opposer à cette union. Le bon-

heur de toute une vie dépend souvent du choix des âmes que l'on unit. »

Comme la comtesse de Roquetaillade ne répondait pas, en proie encore à cette somme d'émotions qui, en si peu d'instants avait envahi son cœur, l'abbé de Beaupreux, se leva et vint se placer en face de sœur Marthe. Il étendit ses mains au-dessus de la tête de la religieuse qui s'inclinait, et le visage illuminé de son ineffable sourire, il dit simplement :

— Vous êtes une sainte femme, sœur Marthe, et je vous bénis !...

La comtesse, muette, regarda cette scène et ses yeux se mouillèrent de larmes. Mais pas une parole ne sortit de sa bouche.

Elle se leva et quitta l'appartement. Quelques minutes s'écoulèrent. La porte se rouvrit et la comtesse revint accompagnée de sa nièce, qu'elle tenait par la main. Elle l'amena près de la religieuse, et lui dit :

— Blanche, voici une excellente sœur qui est venue me demander ta main pour M. Claude Bernier. Consens-tu à accepter ce jeune homme pour époux?

La jeune fille un peu intimidée, ne répondit pas.

— Voyons, ouvre-nous franchement ton cœur.

— Mais, ma tante, je vous ai répondu il y a deux jours.

— Eh bien, ma nièce, embrasse ta mère.

— Ma mère !... s'écria la jeune enfant tout émue.

— Oui, ta mère, que nous croyions morte. Cette sœur est la comtesse Souzaroff.

Il y avait sur la physionomie de cette femme une expression de joie si expansive, dans son regard tant de ce feu d'affection, de ce fluide puissant qui pénètre jusqu'au fond de l'âme, et dit si bien qu'on est une mère, que la jeune fille toute pleurante de bonheur se jeta dans ses bras. Ce furent des embrassements indicibles, des baisers pleins de sanglots, le torrent de toutes les félicités qui débordent.

Et cette mère transportée d'ivresse lui tenait la tête et la caressait, et la dévorait de la bouche, des yeux, du cœur...

— O ma belle enfant!... dit-elle, lorsqu'elle put parler... que je suis heureuse de te sentir enfin dans mes bras, de m'enivrer au parfum de ton cœur d'ange, à l'éclat de tes vingt ans?... Ce n'est pas la première fois que je t'embrasse, va!... Mais tu ne le sentais pas alors.

— Comment! vous m'avez déjà donné de ces caresses?...

— Oui, ma fille, j'ai quelquefois baisé ces cheveux alors que j'osais à peine effleurer ta tête...

— Mais quand? Où?

— Souviens-toi du fantôme... Ce fantôme c'était moi...

— Alors, cette lettre...

— Était de moi aussi!... Qui donc autre qu'une mère aurait pu te dire de ces choses?...

— Mais pourquoi êtes-vous religieuse, ma mère?

— Pour obtenir de Dieu que tu fusses heureuse un jour... Et Dieu m'a exaucée, car c'est moi qui l'ai arraché à la mort, c'est moi qui ai cultivé son cœur, dirigé son intelligence, et en ai fait un homme digne de toi, digne de nous.

— Mais, maintenant, vous ne nous quitterez plus, mère!...

— Te quitter!... Mais est-ce que par les pensées, par le cœur, je n'ai pas toujours été avec toi!...

— Vous resterez avec moi, vous ne serez plus religieuse...

— Quitter Dieu, ma fille!... mais aujourd'hui qu'il me rend si heureuse, ce serait de l'ingratitude!... A une heure de désespoir, sœur Marthe s'est donnée à Dieu, et elle a été accueillie, alors qu'elle méritait peut-être d'être repoussée. C'est que Dieu savait qu'aux jours de joies et de félicités, sœur Marthe lui resterait fidèle. . . . .

. . . .

. . . .

XXI

Le capitaine Bernier fut bientôt guéri de sa fracture. Alors, il put s'assurer par lui-même qu'il n'avait aucun droit à la succession de son oncle. Voyant s'évanouir tous ses rêves de prospérité, il s'affaissa moralement. Comme tout officier de fortune qui, après un certain grade, n'a plus l'espoir d'être un jour un des gros bonnets de l'armée, il devint indifférent à toute chose. Il faisait son devoir par routine et le considérait comme une corvée. Les cartes, l'absinthe, ces distractions du militaire résigné, devinrent ses seules passions.

Le bourgeois que l'on plaisante, à cause de la régularité de son existence, de sa ponctualité immuable pour les actes les plus simples de la vie, n'est qu'un

irrégulier en comparaison de certains officiers en garnison.

Pierre Bernier avait son heure pour fumer son premier cigare. Lorsqu'il entrait au café, la pendule sonnait comme si elle l'eût attendu. Avant de faire son absinthe il consultait sa montre; il portait son verre à ses lèvres à la minute précise. La lecture du *Moniteur de l'armée* devait durer un temps calculé d'avance ; s'il le finissait avant, il relisait un article. S'il était en retard, cela le troublait beaucoup, parce qu'au moment même, un autre capitaine, aussi exact, venait à sa table, s'asseyait en face de lui. Le garçon bien dressé apportait les cartes.

— Eh bien, capitaine?

— Ah! ah! c'est vous?... faisait Bernier, comme s'il ne l'avait pas vu entrer.

— Il fait beau, aujourd'hui.

Au cas contraire, le mot *mauvais* remplaçait le *beau*.

— Oui, il fait beau.

— Et, vous allez bien?

— Pas mal.. Et vous aussi?

— Moi aussi.

— Allons, tant mieux!

Et le bézigue commençait. Après la première donnée, chacun des capitaines sortait une pipe de sa poche et la bourrait. Pendant cette opération l'un ou l'autre disait :

— Je n'ai pas eu de chance hier avec vous.

— Ah! je ne me le rappelle pas. Vous serez sans doute plus heureux aujourd'hui.

Les pipes étaient allumées, chaque tête de capitaine disparaissait momentanément dans un nuage, et ils reprenaient leurs cartes.

Il en était de même pour tous les actes de la journée ; c'est d'ailleurs par ce régime plein de charme et d'imprévu qu'on produit les beaux capitaines ventrus.

Nous voici donc bien tranquille sur le sort de Pierre Bernier, et nous n'en parlerons plus.

Nous avons d'ailleurs des personnages plus gais qu'il nous faut rejoindre, avec lesquels nous finirons ce récit, et cela à l'exemple des théâtres du grand répertoire qui réservent la bonne farce pour la dernière pièce. Il vaut mieux se retirer le rire aux lèvres que les larmes aux yeux. Mais cette prétention est bien présomptueuse de notre part. Faire rire n'est pas chose facile, croyez-le bien. Beaucoup de grands talents ont réussi à faire frémir et pleurer, mais il n'y a eu qu'un Molière. A notre époque, que de romanciers célèbres, que de dramaturges habiles ont ému la foule! Combien l'ont fait rire? Un seul. Cet unique écrivain, ce véritable moraliste qui a eu le génie du comique, le sentiment de la gaieté et du rire, et cela par les moyens les plus simples, les plus naïfs, c'est Paul de Kock, cet immortel qui ne s'assiéra jamais que dans le fauteuil de Piron.

Olivier de Lys n'avait plus de raisons pour fré-

quenter Pierre Bernier, dont le caractère n'était pas assez fantaisiste ponr son tempérament.

D'ailleurs il se rapprochait de plus en plus du monde, non pas galant, mais de la galanterie. Son succès dans le placement d'Esbrouffette lui avait fait entrevoir une mine charmante à exploiter ; Clair-de-Lune était sa cliente, et grâce à lui elle avait déjà un mobilier en faux palissandre. Le tapissier et celui qui l'avait acheté à crédit connaissaient seuls cette particularité.

Claude Bernier se trouvait trop heureux pour réaliser sa menace contre Lamargot. Il s'était contenté de le mettre à la porte. — Lamargot s'était placé, sur la recommandation d'Olivier, dans un restaurant de *haute bicherie*, en qualité de garçon de cabinet.

Épiphanie était devenue mère, mais non pas dans le sens usuel de cette locution. C'est-à-dire qu'elle avait accepté une place de mère auprès de Clair-de-Lune. Cette pauvre enfant se trouvait trop exposée seule dans le monde, et le nom de *maman* prononcé bien à propos et sur le ton voulu, la préservait de bien des imprudences, et la sauvait quelquefois de chutes trop précipitées. Épiphanie remplissait d'ailleurs très-dignement son rôle. Elle avait la physionomie sévère, donnait la réprimande à propos, et savait sourire lorsque sa fille faisait semblant de lutter en présence d'un homme riche. Elle disait admirab ement :

— Ma pauvre enfant, elle est si jeune, si délicate ! elle aurait tant besoin d'être aimée !... Ah ! monsieur, ne la rendez pas malheureuse !

Cela impressionnait les naïfs, et il s'était même rencontré des étrangers qui lui juraient après boire de la rendre heureuse.

Il devait y avoir ce jour-là déjeuner chez le traiteur à la mode du Bois ; et comme nous ne faisons pas de réclame, nous ne le nommerons pas. Un petit salon était retenu et l'on avait commandé quatre couverts, pour Olivier de Lys, Esbrouffette, Clair-de-Lune et un noble étranger. C'était pour Clair-de-Lune l'entrevue définitive, et sa mère, la douce Épiphanie, avait été dispensée de son service. En effet, Olivier faisait rencontrer ce jour-là l'innocente Clair-de-Lune avec les roubles d'un Russe de qualité. Esbrouffette ne remplissait en cette affaire que le rôle de comparse.

Ces trois charmants personnages arrivèrent ensemble et bien avant le Moscovite attendu.

Un garçon les introduisit dans le salon.

— Tiens, c'est Lamargot !... fit Olivier. Eh bien, es-tu content de ta place ?

— Ah ! monsieur Olivier, mais je respire maintenant !... Ma loge de la rue de Venise, mais c'était un enfer !... J'y avais des cauchemars toutes les nuits, j'effrayais Épiphanie... A propos, mademoiselle, elle va bien, mon Épiphanie ?

— Mais, très-bien, Lamargot... Je l'ai prêtée à Rosa les-Bas-Rouges...

— Comment! ma pauvre Épiphanie, vous lui faites faire les mères en ville?

— Oui, ça la forme... Et puis, il y aura une petite noce, elle s'amusera.

— Pourvu qu'on ne me la débauche pas!... Comme les caractères changent, cependant!... Mon Épiphanie qui avait des scrupules pour aller à l'Opéra, la voici maintenant dans les boudoirs.

— Qu'elle moralise, mon cher Lamargot, en sa qualité de mère.

— Ah! ça, c'est vrai... Eh bien, oui, monsieur Olivier, c'était un enfer... Ce capitaine ne voulait-il pas me tuer parce que j'avais manqué son cousin!... Et puis, après, ce cousin qui revient on ne sait d'où et qui veut me faire arrêter, parce qu'il a eu la chance de guérir de sa blessure!... mais, c'était à n'y plus rien comprendre!... Heureusement que tout cela est fini; le capitaine est en garnison en Alsace et se gonfle de bière; son cousin va se marier, je crois... De sorte que la maison est abandonnée à son fantôme, qui revient de plus en plus maintenant.

— Comment! le fantôme!... Tu n'y croyais pas.

— C'est vrai... Mais, puisque tout le monde l'a vu, madame Beaunavire, la nuit de la mort du vieux Bernier, les chiffonniers de la cour, et même ce capitaine qui en a été tellement effrayé qu'il a failli se

rompre la colonne dans les escaliers!... Ah! comme je suis mieux à mon affaire, ici!... Quel joli monde nous recevons!... Mademoiselle Voyageur, vous la connaissez... Eh bien, elle m'a embrassé hier!... Faut-il servir?

— Nous attendons une personne... c'est un Russe, M. Yvan Souzaroff.

— Souzaroff!... mais, je me rappelle ce nom... un homme sec et pas commode du tout, qui est venu une fois à ma loge me demander votre adresse.

— Celui-là est mort, fit Olivier en fronçant le sourcil, car ce souvenir ne lui plaisait pas... C'est son frère.

Mais Yvan ne se fit pas longtemps attendre, car il fut aussitôt introduit auprès de nos trois personnages.

C'était la première fois que le gros Yvan était venu à Paris; et, afin de soutenir la réputation du Moscovite à l'étranger, il avait résolu de jeter quelques milliers de roubles aux pieds des ballerines et des rôdeuses de théâtre. Et il se disait ceci :

— Mon souverain m'a autorisé à quitter le délicieux climat de la Russie, et, à mon retour certainement il me dira: « Yvan, qu'avez-vous fait en France? Avez-vous soutenu l'honneur de votre nationalité? Avez-vous enrichi quelque fille, et parlera-t-on de vous à ce sujet après votre départ? » Je n'oserai jamais lui répondre: « Sire, au lieu de jeter l'argent par les fenêtres des boudoirs connus, j'ai tout simplement empoché la sucession de mon frère. » — Mon

auguste souverain serait capable de m'envoyer en Sibérie! Encore un délicieux climat, c'est vrai, mais où la société manque de gaieté.

Yvan fit donc part de ses projets à sa sœur Kernock. Celle-ci, pudibonde et pure, eut un soubresaut à cette déclaration de principe, et poussa un cri d'étonnement.

— Et vous croyez, mon frère, que c'est indispensable!...

— Tout à fait indispensable!...

— Ah! mon Dieu, que me dites-vous!... Et si vous restiez pur, vous croyez qu'on nous enverrait en Sibérie!...

— Certainement!... Notre souverain ne plaisante pas là-dessus. Il faut, à l'étranger, dignement représenter la Russie, et prouver aux peuples de l'Occident, que nous sommes les plus généreux, les plus braves et les plus galants!...

— Les plus galants!... oh! mais c'est affreux!

— Je le sais bien que c'est affreux, mais que voulez-vous que j'y fasse! Enfin, demain matin je déjeune avec Clair-de-Lune.

— Clair-de-Lune!... O le joli nom!... Si je m'étais nommée Clair-de-Lune, moi, peut-être m'aurait-on aimée là-bas! Mais, Kernock, cela ne prête pas aux sentiments!... Ah! mon pauvre Yvan, je vais prier pour vous, et surtout prenez bien garde!...

— A quoi? demanda Yvan.

La sœur Kernock rougit et n'osa pas s'expliquer.

Le gros Yvan bourra son portefeuille de roubles, et le lendemain il partit pour le lieu du rendez-vous. — Il fut accueilli à bras ouverts.

— Où est mademoiselle Clair-de-Lune ? dit-il avec le sang-froid de l'étranger qui demande un renseignement.

— La voici, dit Olivier.

— Ah ! merci.

Et sans autre cérémonie Yvan s'assit à côté de Clair-de-Lune.

— Je vous présente madame Esbrouffette, l'amie intime d'un de vos compatriotes, le prince Narisleff.

— Ah !... Et combien Narisleff donne-t-il à Esbrouffette?

— Ah ! cher comte, c'est un peu indiscret, dit Olivier en souriant.

— Indiscret !... et pourquoi ? Si Sa Majesté me disait : Voici ce qu'a fait Narisleff, croyez-vous qu'il me serait agréable de tomber en affront devant mon auguste souverain?... J'ai une sœur, moi, monsieur, et je ne veux pas la compromettre dans une disgrâce!

Mais Clair-de-Lune prit aussitôt la parole.

— Monsieur est parfaitement dans son droit. Vous ne connaissez rien aux raisons d'État, Olivier. Monsieur Yvan, le prince Narisleff a donné à Esbrouffette ici-présente, six mille francs de rente en trois pour cent achetés 61 fr. 75 ; une provision de vingt mille francs pour sa maison ; les diamants que vous lui voyez, et ceux que vous ne lui voyez pas. Il a tenu

à ce que sa pauvre mère fût auprès d'elle. Ah! c'est une consolation, allez, cela, que d'avoir sa pauvre mère auprès de soi !... Quant à moi, je ne me séparerai jamais de la mienne. Ça porte bonheur... et puis ça pose... Il lui a acheté aussi un huit ressorts, et cinq chevaux, dont un de selle qui a un nom « Barbès » (par miss Poulisch et Lucifer).

Yvan avait ouvert son calepin et écrivait sous la dictée de Clair-de-Lune.

— C'est très bien, dit-il, lorsque celle-ci eut fini son énumération... Maintenant, déjeunons.

Ce préambule, un peu original peut-être, rendit ces jeunes enfants radieuses. Esbrouffette ne se montrait pas jalouse, et rêvait déjà d'un traité d'échange qu'elle proposerait le soir même à Clair-de-Lune, et cela sous la haute direction d'Olivier. Clair-de-Lune croquait de tout, et faisait boire à outrance Olivier et le Russe. Celui-ci engloutissait des verres de champagne frappé avec le sérieux du devoir. Olivier se grisait que c'était rayonnant à voir. Cela dura deux heures. Après le déjeuner on attaqua le piano. Olivier sonna.

— Lamargot, enlève tout, service et table.

— Tout de suite, monsieur Olivier.

— Et maintenant, dit Esbrouffette en continuant de torturer le piano, ôte ton tablier, Lamargot, et, avec Clair-de-Lune et ces messieurs, exécute le quadrille du *Décarcassé*. Yvan sera ta danseuse.

Et comme Lamargot hésitait, le Russe prit deux louis et les lui remit en disant :

— Allons, pas de réflexion, tout de suite le... enfin ce que vient de dire mademoiselle.

Et le quadrille du *Décarcassé* commença. Au cavalier seul, Lamargot était vertigineux...

— Bravo! bravo !... faisaient les femmes. Le Russe trouvait que ça devenait drôle, mais demeurait impassible.

Tout à coup la porte s'ouvrit. Les deux hétaïvres lancèrent deux cris d'effroi.

C'était la sœur Kernock qui se présentait.

— Vous ici, ma sœur !... fit le gros Yvan un peu essoufflé.

— O ciel ! que vois-je?... s'écria-t-elle.

Lamargot, ne s'apercevant de rien, continuait toujours ses déhanchements.

— Assez, assez!... lui criait Olivier.

Mais Lamargot n'était pas homme à s'arrêter ; il était trop artiste pour cela. — Yvan le prit par les épaules et le poussa dans le couloir, où il s'éteignit sans doute.

— Mais, mon frère, lisez ce papier, dit la sœur Kernock toujours ahurie.

Yvan prit la feuille qu'on lui présentait.

— Eh bien, qu'est-ce?

— Une signification de la comtesse Souzaroff à faire droit à une clause du contrat de mariage de notre frère.

— La comtesse !... mais elle est décédée.

— Comment ! décédée !... fit Olivier, mais jamais, mon cher Yvan, jamais !... Elle avait disparu, voilà tout.

— Mais alors nous perdons la moitié de cette succession !...

— Oh ! c'est affreux ! s'écriait la Kernock désespérée... c'est Dieu qui vous punit de vos débordements !... Quittez vite ce lieu de débauche ; venez, venez, mon frère !...

— Je vous suis, ma sœur.

Et s'approchant de Clair-de-Lune, il lui dit :

— Mademoiselle, cela ne change rien à nos conventions ; vous êtes bien gentille, et vous aurez demain plus que ce qu'a donné Narisleff. — Mon auguste souverain sera content de moi.

Le départ des Russes, mâle et femelle, ne diminua pas la gaieté des convives. On se grisa complétement, et, dans l'après-midi, c'est à peine si nos trois personnages purent remonter en voiture. — On partit.

Les femmes levaient la jambe, Olivier chantait.

Dans une des allées on aperçut au loin une religieuse.

— Ah ! une sœur qui va à pied ! dit Esbroufette.... Voyons Olivier, sois galant, et va l'inviter à monter avec nous... Tu n'oserais pas, je parie.

— Moi ? fit Olivier ; tu vas voir.

Lorsque la voiture fut près de la religieuse, ordre fut donné d'arrêter. Olivier descendit, et, tout en

titubant, s'approcha de la sœur. Tout à coup la vue de cette femme le dégrisa complétement.

C'était sœur Marthe qui revenait du château de Beaupreux.

Olivier la regarda fixement, mais sans parler.

— Oui, c'est moi, Olivier... que me voulez-vous?

Il y eut un moment de silence; enfin de Lys dit :

— Vous devez bien me mépriser, madame!...

— Vous mépriser!... oh! non, je ne méprise pas, moi!... Je vous plains.

— Vous ne voudriez plus me revoir ?

— Vous revoir serait me rappeler sans cesse mes fautes passées... Cependant, si cela devait vous sauver, Olivier, je le ferais.

— Eh bien, adieu!...

— Oh! puissiez-vous dire vrai!... Oui, c'est mon vœu le plus cher : à Dieu!...

Et sœur Marthe reprit son chemin.

. . . .

. . . .

Olivier la regarda un instant s'éloigner. On sentait qu'il se livrait en lui un combat moral. — Mais, tout à coup, retournant sur lui-même, il dit :

— Bah! rejoignons Esbrouffette, c'est plus gai!...

FIN.

FERDINAND SARTORIUS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

27, rue de Seine, 27

EXTRAIT DU CATALOGUE

ROMANS DE PAUL DE KOCK IN-18 A 3 FR. LE VOL.

AVEC UNE GRAVURE SUR ACIER EN TÊTE

L'Ane à M. Martin. 6e édition. . . . . 1 vol.
La Fille aux trois jupons. 10e édition. . . . . 1 vol.
Les Enfants du boulevard. . . . . 1 vol.
Le Petit-fils de Cartouche. . . . . 1 vol.
Les Femmes, le Jeu et le Vin. 7e édition. . . . . 1 vol.
Le Sentier aux prunes. 1 vol.
Les Demoiselles de magasin. . . . . 2 vol.
Une Grappe de groseilles. . . . . 1 vol.
La Dame aux trois corsets. . . . . 1 vol.
La Prairie aux coquelicots. . . . . 2 vol.
Flon, flon, flon, lariradondaine. . . . . 1 vol.
La Baronne Blaguiskof. 1 vol.
Les Petits ruisseaux. . . . . 1 vol.
Le Professeur Fiche-Claque. . . . . 1 vol.

ROMANS DE HENRY DE KOCK IN-18 A 3 FR. LE VOL.

AVEC UNE GRAVURE SUR ACIER EN TÊTE

Les Baisers maudits. 5e édition. . . . . 1 vol.
Le Démon de l'alcôve. 6e édition. . . . . 1 vol.
Je me tuerai demain. . . . . 1 vol.
Ninie Guignon. . . . . 1 vol.
La Fée aux Amourettes. 1 vol.
La Chute d'un petit. . . . . 1 vol.
Ma Petite cousine. . . . . 1 vol.
La Vie au hasard. . . . . 1 vol.
Ni Fille, ni Femme, ni Veuve (*Sous presse*). . . . . 1 vol.

DIVERS A 3 FR. LE VOLUME IN-18

Le Théâtre de Figaro, par Monselet. . . . . 1 vol.
Les Mères coupables, par Devicque. . . . . 1 vol.
Caroline Varner, par E. Soldi. . . . . 1 vol.
Le Fils de Jean-Jacques, par Devicque. . . . . 1 vol.

Un Début dans l'amour, par HERVET. . . . . 1 vol.
Avant-hier et aujourd'hui, par HAUMONT. . . . . 1 vol.
Le Plaisir et l'Amour, par MONSELET. . . . . 1 vol.
Les Caprices du boudoir, par RENAUD. . . . . 1 vol.
Les Compagnons de la mort, par RIBEYROLLES (révolte de Masaniello). 1 vol.
L'Agent matrimonial, par SARROTTE. . . . . 1 vol.
Les Romans parisiens, par HOUSSAYE. . . . . 1 vol.
Une Intrigue dans le grand monde, par le Vte de BEAUMONT-VASSY. 1 vol.

Il a été tiré 30 *exemplaires sur vélin, au prix de* 6 *fr., du joli volume* LE PLAISIR ET L'AMOUR, *par* CHARLES MONSELET

DIVERS A 2 FR. LE VOLUME IN-18

Le Testament de Pierre Talbert, par LÉON MARCY (JULES ROUQUETTE). 1 vol.
Le Dessus du panier, par RÉVOIL. . . . . 1 vol.
Jeanne de Brégonnes, par OLLIVIER. . . . . 1 vol.
Souvenirs de Suisse, par CHATENAY. . . . . 1 vol.
Le Masque de velours, par DE SORR. . . . . 1 vol.
La Vie de garnison, par de REIFFENBERG. . . . . 1 vol.
Petit théâtre de salon, par DELAUNAY. . . . . 1 vol.
Les Amours d'une baronne, par MONTADY. . . . . 1 vol.
Les Femmes d'argent, par SARROTTE. . . . . 1 vol.
Charlotte de Corday, par MONTEYREMAR. . . . . 1 vol.
Études et voyages, par LAGARRIGUE. . . . . 1 vol.

COLLECTION IN-32 A 1 FR. LE VOL.

AVEC UNE GRAVURE EN TÊTE

Ce que c'est qu'une actrice, par FRÉDÉRIC DE REIFFENBERG. . . . 1 vol.
Un Noyé, par GOURDON DE GENOUILLAC. . . . . 1 vol.
Les Deux destinées, par A. LABUTTE. . . . . 1 vol.
Mademoiselle Trois-Étoiles, par BLANQUET. . . . . 1 vol.
Je t'aime, par HENRY DE KOCK. . . . . 1 vol.
L'Amour qui tue, par RÉVOIL. . . . . 1 vol.
Les Cheveux de Mélanette, par DE SORR. . . . . 1 vol.
Un Cœur de créole, par CH. DIGUET. . . . . 1 vol.
Le Roman d'un Jocrisse, par HENRY DE KOCK. . . . . 1 vol.
Le Dernier baiser, par JULES CLARETIE. . . . . 1 vol.
Un Homme léger, par DE KERANIOU. . . . . 1 vol.
Quatre heures trois quarts, par DE LAUNAY. . . . . 1 vol.
Contes pour tous, par HENRY DE KOCK. . . . . 1 vol.
Les Mauvaises langues, par SIRVEN. . . . . 1 vol.

VOLUMES DIVERS A 1 FRANC

Les Méridionaux, par LAGARRIGUE. . . . . 1 vol.
Aventures imaginaires, par H. CASTILLE. . . . . 1 vol.
Blanche d'Orbe, par H. CASTILLE. . . . . 2 vol.

Abolition de la succession collatérale, par J. Juteau. . . . . 1 vol.
Lectures publiques et expositions permanentes, par P. Mazerolle. . 1 vol.
Les Esclaves tsiganes, par Poissonnier. . . . . 1 vol.
Napoléon III en Italie, par Richard. . . . . 1 vol.
Les Régiments de fer, par Reiffenberg. . . . . 1 vol.
Études sur les variations de l'escompte, par Auguste Terrière. . . 1 vol.
Jésus dans l'histoire, par E. Havet. . . . . 1 vol.

DIVERS A PRIX DIVERS

Histoire de la Révolution française, par H. Castille. 4 v. in-8. 20 »
La Revue de l'Exposition universelle de 1855, par E. Georges. 1 vol. in-18 de 1400 pages. . . . . 10 »
L'Empire du Brésil, par V. L. Baril, comte de la Hure. 1 v. in-8. . 10 »
Histoire de la transformation des grandes villes de l'empire, par Auguste Descauriet. 1 vol. in-8. . . . . 7 50
Souvenirs et récits de voyages, par L. B. de Mercey. 1 vol. in-8. . 7 50
Les Turcs et la Turquie contemporaine, par B. Nicolaidy. 2 v. in-18. 7 »
Histoire de l'art en France. 1 vol. in-18. . . . . 5 »
À travers l'Amérique du Sud, par F. Dabadie. 1 vol in-18 jésus. . 3 50
R[illegible]s et types américains, par F. Dabadie. 1 vol. in-18 jésus. . . 3 50
La Nouvelle-Calédonie et ses habitants, par le Dr de Rochas. 1 vol. in-18. . . . . 3 »
Manuel des principales valeurs espagnoles, par D. Fontaine. 1 vol. in-18. . . . . 3 »
Français et Arabes en Algérie, par Ferd. Hugonnet. 1 v. in-18. . 2 50
Les Suicidés illustres, par F. Dabadie. 1 vol. in-18 jésus. 2 50
Le Parfait douanier. 2 50
Histoire et conquêtes de l'Espagne, par le baron Édouard de Septenville. 1 vol. in-18 jésus. 2 50
Les Anomalies de la langue française, par Léger Noel. 1 v. in-8. 2 50
Poésies complètes de Placido, par D. Fontaine. 1 beau vol. in-8. 5 »
La Loi sur la chasse, par M. Ch. Viel. 1 vol. in-18. . . . . . . » 75
Piron (œuvres), supplément. In-18. . . . . 3 50
Les Salons de Paris sous Louis-Philippe Ier, par le Vte de Beaumont-Vassy. 1 vol. avec 12 grav. sur acier. . . . . 5 »

LE SALON

COLLECTION DE GRAVURES ET LITHOGRAPHIES D'ART

d'après

MM. DELACROIX, MULLER, TROYON, DIAZ, BONVIN, ROQUEPLAN

F. DE MERCEY, MEISSONNIER, ROSA BONHEUR, ETC.

Prix : 1 fr. 25 cent. la feuille

Les 45 feuilles du *Salon* forment un magnifique *Album* dont l'éditeur tient à la disposition des amateurs des exemplaires en demi-chagrin sur onglets.

DERNIERS PARUS ET A PARAITRE

PAUL DE KOCK

La Grande Ville . . . . 1 vol.
Une drôle de Maison. . . . . 1 vol.
Madame Tapin . . . . 1 vol.
L'Homme aux trois Culottes . . . . 1 vol.
Un Mari dont on se moque . . . . 1 vol.
Le Concierge de la rue du Bac. . . . . 1 vol.
Papa Beau-Père. 1 vol.

HENRY DE KOCK

Le Crime d'Horace Lignon . . . . 1 vol.
La Fille à son Père. . . . . 1 vol.

ANGELO DE SORR

Le Drame des Carrières d'Amérique. . . . . 1 vol.
Le Fantôme de la rue de Venise. . . . . 1 vol.

ADRIEN MARX

Un Peu de tout . . . . 1 vol.

ERNEST CAPENDU

L'Affaire Duval . . . . 1 vol.
Les Petites Femmes du couvent. . . . . 1 vol.

HONORÉ SCLAFER

La Chasse et le Paysan . . . . 1 vol.

ÉLIE BERTHET

Le Séquestré. . . . . 1 vol.

Vte DE BEAUMONT-VASSY

Une Intrigue dans le grand monde. . . . . 1 vol.
L'Amour diplomate . . . . 1 vol.

Les Salons de Paris sous Louis-Philippe Ier. Beau volume orné de portraits sur acier. Prix. . . . . 5 fr.
Les Salons de Paris sous Napoléon III. Beau vol. orné de portraits sur acier. Prix . . . . 5 fr.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.